

LES

FACÉTIEUSES NUITS

DE STRAPAROLE



TOME SECOND

TROISIÈME A CINQUIÈME NUITS



E. Champollion, sc. Jouaust, Ed. A. Salmon, Imp.

TROISIÈME NUIT

Fable III.

LES FACÉTIEUSES NUITS

DU SEIGNEUR

J.-F. STRAPAROLE

TRADUITES PAR

J. LOUVEAU ET P. DE LARIVEY

PUBLIÉES

AVEC UNE PRÉFACE ET DES NOTES

PAR G. BRUNET

Quatorze dessins de J. Garnier

GRAVÉS A L'EAU-FORTE PAR CHAMPOLLION



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXII



LA TROISIÉME NUICT

DESJA *la sœur du soleil, puissante au ciel, aux forestz et abismes obscurs, tenoit avec sa rotondité la moitié du ciel, et desja l'occidental horizon avoit couvert le chariot de Phœbus et les estoiles errantes flamboyant de toutes partz; aussi les gentilz oiselets, laissans leurs harmonieux chants, se reposoyent doucement en leurs beaux nidz sur les branches verdes, quand les jeunes dames et gentilshommes se trouverent au lieu accoustumé pour deviser. Et, quand chacun se fut assis selon son ordre, madame Lucrece commanda que le vaisseau d'or fust de rechef apporté, et, y ayant mis le nom de cinq damoiselles, lesquelles devoyent ce soir là (selon que le sort leur seroit escheu) raconter leurs fables par ordre, la premiere d'entre elles fut Catherine, la seconde Ariane, la troisiéme Laurette, la quatriéme Alterie, et la cin-*

quiéme Eritrée. Cela fait, Madame commanda que le Trevisan prinst son luth, et le Moulin une viole, et que tous les autres dançassent ce pendant que le Bembe meneroit la dance. Le bal finy, et le silence mis à la doulce lire, et l'armonieux luth ayant appaisé ses divines cordes, Madame commanda à Laurette qu'elle chantast une chanson. Elle, convoiteuse d'obeïr et satisfaire à Madame, print par la main les autres compagnes, et, ayans fait une grande reverence, se mirent à chanter la chanson suivante :

En regardant vostre excellent visage
Et de voz yeux une telle splendeur,
Ravir me sens par celle belle ardeur,
De vostre cœur connoissant la rondeur.
De pleurs je suis en une mer si large,
Et de souspirs en telle profondeur,
Que je ne puis, en ce mortel discours,
Trouver ailleurs, sinon en vous, secours.

Aprés que Laurette eut, avec ses compagnes, montré par son silence sa chanson estre finie, Madame, regardant au clair visage de Catherine, commanda qu'elle commençast les fables de la presente nuict; laquelle, estant un peu rougie et se sousriant, commença à dire ce qui s'ensuit.





FABLE I.

Un nommé Pierre, estant insensé, retourna en son bon sens par le moyen d'un poisson nommé ton, qu'il print et delivra de mort, et print en mariage la fille du roy Lucian, laquelle il avoit engrossy par enchantemens.

On lit, vertueuses Dames, tant aux histoires anciennes que modernes, que les operations d'un fol (soyent naturelles ou accidentales) luy donnent bien souvent bonne issue. Au moyen de quoy j'ay deliberé vous raconter la fable d'un fol, qui devint sage et eut en mariage la fille d'un roy, comme vous entendrez par ce present discours.

En l'isle de Caprare, assise en la mer Ligustique, laquelle tenoit autrefois le roy Lucian, y eut autrefois une pauvre femme vefve, nommée Isotte, laquelle avoit un fils pescheur; mais de malheur il estoit insensé, tellement que tous ceux qui le connoissoyent l'appelloyent Pierre le Fol. Il s'en alloit

tous les jours pescher ; mais fortune luy estoit tant contraire qu'il ne prenoit jamais rien en ses filetz ; et toutes fois et quantes qu'il retournoit au logis, estant encores assez eslongné, il se mettoit si fort à crier que tous ceux qui estoyent en l'isle pouvoyent facilement entendre son cry qui estoit tel : « Conques et conchettes, seches et sechettes, mastelles et mastellettes, car Pierre est chargé de poisson. » La povre mere, adjoustant foy aux paroles de son filz, et croyant que ce qu'il disoit estoit vray, apprestoit tout son cas pour le mettre. Mais, quand il estoit arrivé, il se moquoit de sa mere, et tiroit un grand demy pied de langue hors de la bouche pour se moquer.

Or, le logis de cette pauvre vefve estoit vis à vis du palaix du roy Lucian, qui avoit une fille de l'aage de dix ans, belle et de bonne grace ; et, pourautant qu'il n'avoit point d'autre enfant, il luy bailla son nom et l'appella Luciane. Toutesfois et quantes que ce fol faisoit ce cry de poisson, elle se mettoit à la fenestre, et y prenoit si grand passetemps qu'elle se sentoit mourir de ris. Le fol, qui la voyoit ainsi desordonnement rire, s'en faschoit grandement, en la blasmant avec paroles assez rudes. Mais, tant plus ce fol l'outrageoit, d'autant plus elle s'en rioit et le prenoit en jeu, comme font les enfans.

Continuant ainsi Pierre de jour en jour sa pes-

cherie, et reïterant sottement à sa mere les susdictes paroles, advint que ce pauvre lourdaut print un jour un de ces gros poissons que nous appellons un ton, dont il sentit si grande joye qu'il s'en alloit sautant et criant par le rivage : « Dea, dea, je soupperay avec ma mere, j'y soupperay à la fin », en repliquant par beaucoup de fois ces paroles. Le pauvre ton, se voyant prins et ne pouvant fuir en aucune maniere, dit à Pierre le Fol : « Helas! frere, je te prie par courtoisie qu'il te plaise me delivrer de prison et me donner la vie. Que veux-tu faire de moy? Quand tu m'auras mangé, quel proufit en auras-tu de moy? Si tu me veux sauver la vie, je te pourrois bien un jour faire quelque plaisir. » Mais le bon Pierre, qui avoit plus de besoing de manger que de paroles, le vouloit à toutes forces charger sur ses espaules et le porter en sa maison pour le manger joyeusement avec sa mere. Ce pendant le ton ne cessoit de le prier tresaffectueusement, luy promettant de luy donner autant de poisson qu'il en pourroit porter. Outre cela, il luy promit luy ottroier ce qu'il luy demanderoit. Pierre, qui n'avoit pas le cœur de diamant, nonobstant qu'il fust fol et insensé, fut esmeu à pitié, et luy promit de luy sauver la vie ; et tant fit avec les piedz et les mains qu'il le jetta en la mer. Alors le ton, voyant avoir receu si grand benefice, ne se voulant pas montrer ingrat, dit à Pierre : « Monte en ton

bateau, et fay tant avec la rame et ton corps, en le versant d'un costé, que l'eau y puisse entrer. » Si tost que Pierre eut fait puiser la barque d'un costé, et que l'eau de la mer y fut entrée, il y vint si grande abondance de poisson que le bateau fut en grand danger de se perdre. Ce que voyant Pierre, et n'estimant aucunement le danger, se commença à resjouir, et en print tant qu'il peut charger sur son col, puis s'en alla vers son logis; et, quand il commença à s'approcher, il se mit à crier comme il avoit de coutume : « Conques, conchettes, seches et sechettes, mastelles et mastelletes, car Pierre ha prins beaucoup de poisson. » La mere, qui pensoit estre moquée comme les autres fois, ne s'en esmeut point. Ce neantmoins le fol continuoit de crier tant plus fort, tellement que la mere, craignant qu'il n'y eust plus grande folie s'il ne trouvoit les vaisseaux preparez, apresta tout son cas.

Quand Pierre fut arrivé et que la mere eut veu si grande abondance de poisson, elle se commença à resjouir, remerciant Dieu de luy avoir donné une si bonne fortune. La fille du roy, ayant entendu Pierre crier à haute voix, s'en courut à la fenestre, et se moquoit de luy, riant à pleine gorge de ses paroles, tellement que le pauvre fol, ne sachant faire autre chose, embrasé de courroux et de fureur, s'en alla au rivage de la mer et commença à

appeller à haute voix le ton pour le secourir. Le ton, entendant bien la voix du compagnon, se presenta au rivage de la mer, et mit la teste hors de l'eau, en luy demandant qu'il avoit à se plaindre. « Je ne demande autre chose pour le present, dit le fol, sinon que Luciane, fille du roy Lucian, se trouve grosse. » Ce qui fut fait : peu de jours aprés, le ventre virginal commença à enfler à la pucelle, qui n'avoit pas encores douze ans accompliz, et autres signes evidens d'une femme grosse luy advindrent. La mere de la fille, voiant cela, en fut fort faschée, ne se pouvant persuader qu'une fille d'onze ans, qui ne montroit point encores aucun signe de femme grosse, se peust engrossir. Et, pensant qu'elle fust tombée (comme il advient le plus souvent) en quelque maladie incurable, la fit visiter par les sages femmes, lesquelles raporterent qu'elle estoit grosse pour le certain. La royne, ne pouvant endurer un tel excés, le voulut communiquer au roy Lucian, son mary. Tant y ha qu'aprés avoir fait bonne inquisition le plus secrettement qu'il fut possible, pour trouver celuy qui avoit violé la fille, on n'en peut sçavoir aucune chose ; tellement que, pour fuir un grand deshonneur, il la vouloit faire mourir secrettement. Mais la mere, qui aymoit sa fille d'une grande affection, pria le roy de la garder jusques à tant qu'elle eust enfanté, et qu'il en fist aprés ce que

bon luy sembleroit. Le roy, qui estoit tousjours pere, ayant pitié de cette fille, qui luy estoit unique, se rengea au vouloir maternel.

Le temps de l'enfantement venu, la fille enfanta un fort beau filz ; et, pourautant qu'il estoit d'une si merveilleuse beauté, le roy n'eut pas le cœur de le faire mourir, mais commanda à la royne qu'il fust alaité et nourry jusques au bout de l'an. Estant desja le petit enfant parvenu au terme de l'an, et croissant de jour en jour en si grande beauté qu'on n'en eût peu trouver un semblable au monde, le roy voulut faire experience s'il pouvoit point trouver celuy qui estoit pere de cet enfant. Et, pour ce faire, il fit crier à son de trompe par toute la ville que quiconque passoit l'aage de quatorze ans eust à se presenter devant Sa Majesté, souz peine d'avoir la teste tranchée, et que chacun portast un fruit ou quelque autre chose qui peust esmouvoir l'enfant. Suivant le commandement du roy, chacun se presenta au palaix portant fruit ou fleur, et passoyent devant le roy, qui les fit asseoir selon leur ordre. Advint qu'un jeune filz, allant au palaix, vint à rencontrer Pierre le Fol, et luy dit : « Où vas-tu, Pierre? que ne vas-tu au palaix comme les autres, à fin d'obeïr au commandement du roy? » Et Pierre respondit : « Que ferois-je en une si grande multitude? Ne vois-tu pas que je suis pauvre, nud, et n'ay pas seulement une robe

pour me couvrir, et tu veux que je me mette au rang de tant de seigneurs et courtisans? Je n'ay garde. » Alors le jeune filz luy dit en se jouant : « Vien-t'en aveq moy, et je te bailleray une robe; que sçais-tu si l'enfant pourroit estre tien? » Tant y ha qu'il s'en alla avec ce jeune filz, qui luy vestit quelques habitz, puis s'en alla avec luy au palaix et se mit derriere l'huis, tellement qu'à grand peine le pouvoit-on voir.

Aprés que chacun se fût presenté et assis, le roy commanda que l'enfant fût apporté, pensant que, si le pere estoit en cette compagnie, la naturelle affection s'enclineroit, ou d'un costé ou d'autre. La nourrisse print l'enfant entre ses bras et le porta en la sale, où chacun luy faisoit feste; l'un luy presentoit un fruit, l'autre une fleur, ce que refusa l'enfant. La nourrisse, qui se pourmenoit çà et là par la sale, se vint à approcher de la porte d'icelle, et deslors le petit enfant commença à rire et se voulut quasi jetter d'entre les bras de la nourrisse. Estant de rechef retournée vers la porte, le petit enfant menoit la plus grande joye de ce monde, montrant l'huis avec le doigt. Le roy, voyant la contenance de cet enfant, appella la nourrisse, et luy demanda qui estoit derriere cet huis. « C'est un belistre », respondit la nourrisse. Aprés l'avoir fait venir en sa presence, il conneut que c'estoit Pierre le Fol. Ce pendant l'enfant,

qui estoit prés de là, en ouvrant les bras se jetta à son col et l'embrassa estroittement. Le roy, considerant cela, augmenta de plus en plus sa douleur, et, ayant donné congé à toute la compagnie, delibera de faire mourir sa fille aveq Pierre et le petit enfant. Mais la royne, qui estoit fort prudente, considera sagement que, si on les faisoit decapiter et brusler en la presence du roy, ce seroit un grand deshonneur : elle conseilla au roy de les mettre dedans un grand tonneau, et les jetter en la mer, les laissant aller à leur bonne fortune, sans leur faire endurer si grand tourment, et sans en avoir de leur costé si grand regret. Ce conseil pleut au roy, lequel, aprés qu'il eust fait apprester le tonneau, les fit mettre tous trois dedans avec un panier de pain, un flascon de bon vin, et un baril de figues pour le petit enfant ; puis les fit jetter en haute mer, pensant que tout cela se romproit au premier rocher qu'il rencontreroit et que par ce moyen tous trois periroyent. Mais il advint autrement qu'ilz ne pensoyent. La pauvre mere de Pierre, entendant le cas estrange de son filz, en mourut de dueil en brief.

Estant la pauvre Luciane en ce bateau, combatu par les vagues, ne voyant ny lune ny soleil, pleuroit et regretoit amerement sa piteuse fortune, et, n'ayant point de laict pour faire taire son filz, qui ne cessoit de pleurer, luy donnoit aucune fois des

figues, et ainsi l'endormoit. Mais Pierre, n'ayant aucune passion, ne se soucioit sinon de ce pain et de ce bon vin; tellement que Luciane luy dit : « Helas! Pierre, tu vois que je souffre innocemment cette peine pour toy, et tu ris, manges et bois sans penser aucunement au danger où nous sommes. — Ce n'est pas par ma faute, dit-il, mais plustost par la tienne, pourautant que tu te moquois continuellement de moy ; mais ne te soucie point, car nous serons bien tost hors de ce danger. — Tu dis bien vray, respondit Luciane, que nous sortirons bien tost de ce tourment : car le tonneau ne mettra gueres à se rompre, et nous perirons. » Alors Pierre dit : « Tais-toy, car j'ay un secret que, si tu le savois, tu t'en esbahirois, et possible t'en resjouirois. — Quel secret as-tu, dit Luciane, qui nous peut soulager et nous oster de si grand travail? — J'ay un poisson, respondit Pierre, qui fait tout ce que je luy commande, et n'en passeroit pas un point, voire deust-il perdre la vie : c'est celuy mesmes qui t'engrossit. — Ce seroit une bonne chose, dit Luciane, si ainsi estoit; mais comment s'appelle-il? — C'est un ton », dit Pierre. Alors Luciane luy dit : « Fay que j'aye autant de credit envers luy comme toy, pour luy faire mettre en execution ce que je luy diray. — Il sera fait », dit Pierre. Cela fait, il appella le ton, et luy commanda de faire tout ce qu'elle luy commanderoit.

La jeune fille, aprés avoir receu la puissance de luy commander, luy fit commandement de jetter le tonneau sur l'un des plus beaux et plus asseurez rochers qui se trouvast au royaume de son pere ; puis qu'il fît tant que Pierre devînt le plus beau et le plus sage homme du monde; et, non contente de ce, luy commanda qu'il leur bastist sur ce rocher un riche palaix, avec loges, salles et chambres bien garnies, ayant un jardin derriere plaisant et en belle veuë, remply d'arbres produisans perles et pierres precieuses, au milieu duquel y eût une fontaine, qui fust quelquefois d'eau fresche, et l'autre fois de vins exquis. Ce qui fut fait incontinent.

Ce pendant le roy et la royne, se souvenans d'estre si miserablement privez de leur fille et son petit filz, estimans qu'ilz fussent desja devorez par les poissons, se tourmentoient, ne se trouvans point joyeux ni contens. Estans ainsi en ceste tristesse et ennuy, delibererent, pour soulager un peu leurs cœurs passionnez, de s'en aller en Jerusalem et visiter la terre sainte, ce qu'ils acomplirent : car, ayant fait equiper une navire, et garnie de ce qui estoit necessaire, monterent sur mer, où ils eurent le vent assez favorable à leur departement ; mais, devant qu'ilz fussent à cinquante lieües de l'isle, ils aperceurent de loin un riche et superbe palaix eslevé quelque peu sur la plaine et assis sur une petite isle. Et, pourautant qu'il leur sembloit plai-

sant (estant sous leur puissance), ils le voulurent un peu visiter. S'estans approchez de l'isle, ilz descendirent de la navire. Ilz n'estoyent pas encores arrivez au palaix que Pierre et Luciane les conneurent, et, estans allez au devant d'eux, les receurent amiablement avec grandes caresses et accolades ; mais, pourautant qu'ils estoyent tous transformez, le roy et la royne ne les conneurent point. Estans entrez en ce magnifique palaix, ilz le visitent par le menu, en le loüant merveilleusement. De là, en descendant par un petit degré, ils arriverent dedans le jardin, que le roy et la royne trouverent si beau à leur gré qu'ilz confesserent n'en avoir jamais veu un pareil en ce monde. Entre les autres choses singulieres de ce jardin, y avoit un arbre au milieu qui soustenoit sur une branche trois pommes d'or, tellement qu'il y avoit un gardien exprés commis à garder seulement que ce fruict ne fust desrobé. Mais je ne sçay comment cela se fit, la plus belle d'icelles fut mise dedans le sein du roy sans s'en appercevoir, tellement que, quand il se voulut partir, le gardien dit à Luciane : « Madame, la plus belle des trois pommes n'y est pas, et ne puis sçavoir ny imaginer qui la peut avoir emportée. » Alors Luciane luy commanda de les fouiller tous les uns aprés les autres, veu que ce n'estoit pas chose pour en faire si peu d'estime. Aprés que le gardien eut cherché et recherché, il retourna à

elle et luy dit qu'il ne la trouvoit point. Ce qu'entendant, Luciane fit semblant d'en estre bien faschée, et, se tournant vers le roy, luy dit : « Sire, vous me pardonnerés, s'il vous plaist, si je prens la hardiesse de vous fouiller, car la pomme que je cherche est de valeur inestimable, et la prise plus que chose que je sçache en ce monde. » Le roy, qui ne se doutoit point de telle menée, pensant que telle erreur ne venoit point de luy, deslia franchement ses habits, et tout soudain la pomme tomba en terre. Le roy, voyant ce cas estrange, fut estonné, ne sachant d'où cela procedoit. Alors Luciane luy dict : « Monseigneur, nous vous avons fait le plus grand honneur et la meilleure chere qu'il nous a esté possible, selon que vous meritez, et vous, en recompense de telz biens, vous nous desrobez le fruit de notre jardin sans nostre sceu. Il me semble que vous monstrez en cela une grande ingratitude envers nous. » Le roy, qui se sentoit innocent en sa conscience, taschoit de leur donner à entendre par tous les moyens qu'il n'avoit point desrobé la pomme. Luciane, voyant qu'il estoit temps de se manifester et donner à connoistre son innocence à son pere, luy dit en pleurant : « Sachez, Monseigneur, que je suis la miserable Luciane, que vous engendrastes en la mal'heure et condemnastes cruellement à mort, avec Pierre et l'enfant. Je suis vostre fille unique, Luciane, qui, sans avoir eu ja-

mais connoissance d'homme fuz engrossie. Voila le filz innocent que j'ay conceu sans peché. Cet autre que vous voyez est Pierre le Fol, qui est devenu le plus sage du monde par le moyen d'un poisson nommé ton, et a basty ce haut et magnifique palaix. C'est celuy qui vous ha mis la pomme d'or en vostre sein, sans que vous en soyez aperceu. Ce fut celuy qui me fit devenir grosse par enchantement, et non point par compagnie d'homme quelconque; et, tout ainsi que vous estes innocent de la pomme desrobée, aussi suis-je innocente du crime à moy imposé. » Alors tous, pleurans de joye, s'embrasserent l'un l'autre, en se faisant grand feste. Tost aprés ils monterent sur mer, et s'en allerent à Caprare, où on fit grand feste et triomphe, et Pierre espousa Luciane, lequel, comme gendre du roy, vesquit encores assez longuement avec luy en grande consolation; et, quand le roy vint à mourir, il le fit son heritier.

La fable de Catherine avoit desja esmeu les autres dames à pleurer; mais, entendant qu'elle avoit fort bonne issue, se commencerent à resjouir, remerciant Dieu grandement. Ce pendant Madame, voyant que la fable estoit finie, commanda à Catherine de poursuivre l'ordre commencé, tellement que, sans plus prolonger et tenir en suspend les auditeurs, commença d'un visage joyeux à proposer son enigme comme s'ensuit :

Derriere un tronc est un vestu de rouge,
Lequel se cache, et puis monstre un baton,
Un gros et grand : quatre portent ; il bouge,
Et deux poingnant au tronc plante à taton.
Voicy venir un qui de son grand vouge
Le vient frapper et hurter au menton ;
Dix autres vont le renverser par terre.
Or devinez que ce propos enserre.

Ce subtil enigme fut escouté, non pas sans grand contentement, de toute la compagnie; et, combien que les dames l'interpretassent en diverses sortes, si ne s'en trouva-il point qui frappast mieux au but que Laurette, laquelle dit en se sousriant : « L'enigme proposé par nostre gracieuse sœur ne signifie autre chose que le bœuf sauvage, qui ha quatre pieds, lequel voyant du drap rouge se met à courir d'une grande impetuosité pour le frapper, et, cuidant le blesser, vient à ficher deux piquons dedans l'arbre, qui sont les deux cornes, tellement qu'il ne les peut aprés retirer. Cela fait, le chasseur qui est caché derriere le fossé vient à l'atterrer avec dix, qui sont les dix doigts des deux mains. » Pour telle resolution Catherine devint rouge par le visage, estimant que nul n'en donneroit l'interpretation; en quoy elle fut abusée, parce que Laurette n'en savoit pas moins qu'elle. Madame, voyant que les paroles multiplioyent, imposa silence, et commanda à Ariane de commencer sa fable; laquelle, toute honteuse, commença ainsi.



FABLE II.

Dalphrene, roy de Tunis, ayant deux enfans, l'un nommé Listic, et l'autre Livoret, depuis surnommé Porcarol, à la fin print en mariage Attarante, fille du roy de Damas.

Ce n'est pas peu de cas au sage pilote, quand, estant tourmenté de l'ennuieuse et bestiale tempeste et poussé entre durs et pointuz rochers, il vient à conduire sa pauvre barque à bon port : ce qui advint à Livoret, filz du grand roy de Tunis, lequel, aprés avoir passé par beaucoup de dangers et longs travaux, ayant la magnanimité de son cœur dompté le malheur de sa fortune, parvint en meilleure condition, et le fit jouissant du royaume du grand Caire, comme vous entendrez par le discours de la presente fable.

En la royale cité de Tunis, assise au rivage d'Afrique, fut, n'y ha pas long temps, un fameux et puissant roy nommé Dalphrene, qui, ayant espousé

une belle et gracieuse dame, eut d'elle deux beaux enfans, sages, vertueux, et obeïssans au pere, l'aisné desquels s'appelloit Listic, et le plus jeune Livoret; lesquels, suyvant l'ordonnance royale et coutume approuvée, ne pouvoient succeder au roiaume paternel, pource que la succession appartenoit seulement aux filles; tellement que le roy, voyant par son desastre n'avoir point de filles, et qu'il n'estoit plus en aage d'en avoir, s'en faschoit grandement, ayant tousjours une grande passion sur son cœur, et mesmement quand il venoit à considerer que ses enfans, aprés sa mort, seroyent mal traittez et chassez miserablement du royaume paternel, à leur grande confusion et deshonneur. Estant le roy en ces piteux et doloreux discours, ne pouvant trouver aucun remede qui le peust soulager, se tourna vers la royne, qu'il aymoit grandement, et luy dit: « Madame, que ferons-nous de ces enfans, puisque toute puissance nous est ostée, tant par la loy que par l'ancienne coustume, de les laisser noz heritiers au royaume? » A cela respondit sur le champ la prudente et discrette royne: « Sire, dit-elle, il me semble, veu que vous estes le plus puissant homme de ce monde en tresors et richesses, qu'il seroit bon de les envoier en païs estrange, où ils ne soyent pas conneuz, en leur donnant bonne quantité de bagues et deniers ; en ce faisant ils pourront entrer en la grace de quelque bon seigneur, qui ne les laissera

point endurer. Et, combien qu'ilz endurent (dont Dieu les vueille garder), à tout le moins on ne saura pas qui sont leurs parens. Ilz sont jeunes, d'un visage gracieux, d'une belle apparence et mettables à toute grande et haute entreprise. Il n'y ha roy, ny prince, ny seigneur (que par les dons et privileges que nature leur ha octroyé), qui ne les ayme et en fasse grand compte. » La responce de la sage royne pleut merveilleusement à Dalphrene, lequel, ayant fait appeller Listic et Livoret, leur dit: « Mes enfans tant aymez de vostre pere, pour autant que l'esperance de succeder au royaume vous est totalement ostée aprés nostre mort, non pas pour aucun forfait que vous ayez commis, ny par mœurs corrompues qui soient en vous, mais par ce qu'il a esté ainsi determiné par la loy et ancienne coustume (que vous n'estes pas filles, mais masles ainsi produits par nature), votre mere et moy avons deliberé, pour vostre proufit et commodité de l'un et de l'autre, vous envoyer ailleurs, avec bagues, deniers et richesses, afin que, si vous trouvez quelque party honorable, vous pouviez survenir à voz necessitez et nous faire honneur. Parquoy il faut que vous soyez en cela obeïssans à nostre desir. »

Cette deliberation leur fut merveilleusement agreable et ne leur donna pas moins de contentement qu'au roy et à la royne, par ce que l'un et l'autre avoit grand desir de voir choses nouvelles

et gouster les plaisirs du monde. La royne (comme est la coustume generale des femmes), qui aimoit plus le petit que le grand, l'appella à part, et luy donna un cheval belliqueux pommelé, ayant une petite teste, un regard fier et courageux, et, outre les bonnes conditions qui estoyent en luy, il estoit fée, ce que Livoret ne sçavoit pas.

Aprés que les enfans eurent receu la benediction du pere et de la mere, et ayans prins leurs tresors, se partirent secrettement. Quand ilz eurent chevauché par beaucoup de journées, ne trouvans aucun lieu qui fût à leur gré, ilz se commencerent à fascher, tellement que Livoret dit à son frere : « Listic, nous avons tousjours cherché le païs jusques à present sans avoir trouvé chose qui vaille. Parquoy il me semble (si vous le trouviez bon) que l'un se separe d'avec l'autre, et que chascun s'en aille chercher sa bonne fortune. » En cela ilz furent tous deux d'accord ; et de fait, aprés s'estre embrassez et amiablement baisez l'un l'autre, prindrent congé, et chacun print son chemin. Listic, duquel on n'entendit rien depuis, print son chemin vers l'occident, et Livoret s'en alla vers l'orient : c'est à savoir lequel, aprés avoir chevauché par longue espace de temps, et veu sans aucun profit la plus grande partie du monde, ayant desja despensé les bagues, deniers et tresors que luy avoit donné son bon pere, hor-mis le cheval, finalement

arriva au grand Caire, qui est la royale et metropolitaine cité d'Egypte, de laquelle pour lors jouïssoit le soldan Danebrun, homme de grand esprit et puissant en richesses, et fort aagé. Mais, nonobstant qu'il fust desja si avancé en vieillesse, si estoit-il merveilleusement amoureux de Bellissandre, fille d'Attaran, roy de Damas, et avoit desja assiegé la ville pour la conquester, afin de l'avoir en mariage, ou par amour ou par force. La fille, qui avoit esté desja advertie de la vieillesse et laide condition du soldan, avoit desja du tout determiné de se laisser plustost tuer que de le prendre pour mary.

Si tost que Livoret fut entré en la cité du Caire, il s'en alla tout à l'entour en la contemplant de toutes parts, la vint à loüer grandement, et, voyant avoir desja despensé tout son bien pour satisfaire et contenter ses plaisirs, delibera de ne se partir point de là qu'il n'eust trouvé quelque maistre. Et de faict, estant allé vers le palaix, il vit beaucoup de Sanjaques, mammeluz et esclaves, auxquels il demanda s'il y avoit faute de serviteurs en la court du seigneur, et qu'il serviroit volontiers, et on luy respondit que non. Toutefois il y en eut un qui se vint à souvenir qu'il y avoit faute en la court d'un qui gardast les pourceaux, tellement qu'il l'appella et luy demanda s'il garderoit bien les pourceaux; et il luy respondit que ouy. Aprés l'avoir fait descendre de son cheval, il le mena vers l'estable des

pourceaux, en luy demandant son nom. « J'ay nom Livoret », respondit-il. Toutesfois chacun luy donna depuis le nom de Porcarol. Ainsi se mit à servir en la court du soldan, ne faisant autre chose sinon que d'engraisser les pourceaux, et y faisoit si bien son devoir que ce que faisoyent les autres en six moys, il en faisoit plus en deux ; tellement que les mammeluz et esclaves, considerans sa maniere de faire, donnerent à entendre au seigneur qu'il seroit bon de luy donner un autre office, parce que sa diligence ne meritoit pas d'estre en si bas office. Alors le soldan luy bailla la charge des chevaux, en luy augmentant ses gages, dont il fut fort content, parce que en gouvernant les autres il avoit l'œil au sien. Estant venu à telle entreprinse, il les estrilloit si bien et les frottoit de si bonne grace que leur poil sembloit beau velours, tant ilz estoyent beaux et en bon poinct. Et entre autres il y avoit un roucin si beau, jeune et courageux, pour la beauté duquel entretenir il usoit de toute diligence pour le bien façonner, et l'apprint si bien que, outre qu'il se manioit de tous costez, il s'inclinoit, il dançoit, et se levoit de terre de toute sa hauteur, en ruant si vivement que ses coups sembloyent traicts d'arbaleste. Les mammeluz et esclaves, voyans les vaillantises du cheval, estoyent tous estonnez, et leur sembloit chose contre nature, tellement qu'ils delibererent d'en faire le recit au

soldan, affin qu'il print plaisir aux prouësses de Porcarol. Le soldan, qui sembloit estre personne melancolique, tant pour l'excessif amour qui le consommoit comme pour l'extreme vieillesse, ne se soucioit gueres de tous passetemps : car, estant chargé de pensées amoureuses, ne pensoit jamais à autre chose qu'à s'amie. Si est-ce que les esclaves et mammeluz firent tant envers luy qu'il se meit à la fenestre, et veid toutes les prouësses que faisoit Porcarol avec son cheval. Le voyant d'une si belle apparance et si bien façonné, trouvant encores plus de bonnes conditions qu'il n'avoit entendu, pensa en luy-mesme que c'estoit un grand dommage qu'il fust à un si vil exercice, estant deputé au gouvernement des bestes; tellement que, pensant et repensant à la vertu de ce jeune homme, et que rien ne luy defailloit pour estre parfaict en toutes bonnes qualitez, delibera de l'oster d'un tel office, pour le pousser à plus grand estat; et de faict il le feit appeller et luy dit : « Vien çà, Porcarol; je ne veux plus que tu sois à l'estable, mais plustost au service de ma table, estant mon escuyer trenchant, et me faisant la credence de tout ce qui sera presenté devant moy. »

Estant donc ce jeune filz estably à tel office, il l'exerçoit si bien que non seulement le soldan, mais aussi tous les assistans en estoyent esmerveillez. De cette bien-veillance sourdit une si grande

envie entre les esclaves et mammeluz qu'ilz ne le pouvoient regarder de bon courage; et, si ce n'eust esté la crainte du seigneur, ilz luy eussent osté la vie. Mais, pour le faire tomber en la male grace d'iceluy, ou qu'il fût mis à mort, ou banny perpetuellement, ilz se vont imaginer une cautelle : c'est qu'estant un esclave nommé Chebur deputé un matin au service du seigneur, luy dit telles paroles : « J'ay une bonne nouvelle à vous dire. — Et quoy? dit le soldan. — C'est, dit-il, Porcarol, qui, par son propre nom, s'appelle Livoret, lequel ne se vante d'autre chose sinon qu'il entreprend sur sa vie de vous rendre jouïssant de la fille d'Attarant, roy de Damas. — Est-il possible? dit le soldan. — Ouy certes, respondit Chebur, et, si vous ne m'en voulez croire, demandez-le aux mammeluz et autres esclaves, en la presence desquelz il s'en est souventes fois vanté, et vous connoistrez si je vous trompe. » Le soldan, ayant esté deuëment informé que cela estoit vray, fit venir Livoret, et luy demanda s'il estoit vray ce qu'on disoit de luy. Alors le jeune filz, qui ne sçavoit rien de tout cela, nya tout, tellement que le soldan, plein de courroux et de despit, luy dit : « Va sans plus tarder, et, si tu ne fais dedans trente jours que j'aye en ma puissance Bellissandre, fille d'Attarant, roy de Damas, je te feray oster la teste de dessus les espaules. »

Le jeune filz, oyant un si aspre et rigoreux commandement, fut tout troublé, et, s'estant osté de sa presence, s'en alla en l'estable. Si tost que le cheval fée eut veu son maistre si dolent, et que les larmes luy tomboyent continuellement des yeux, il se retourna vers luy et luy dit : « Dea, qu'avez-vous, mon maistre? pourquoy estes si passionné? » Livoret, continuant ses plaintes, luy raconta par le menu tout ce que luy avoit commandé le soldan. Mais le cheval, en secouant la teste et monstrant signe de vouloir rire, le consola quelque peu en luy disant qu'il ne doutast de rien, et que tout son cas iroit bien. Puis luy dit : « Retournez-vous-en vers le soldan, et luy dittes qu'il vous face une lettre patente qui s'adresse au capitaine general de l'armée (qui tenoit la ville de Damas assiegée), en luy faisant exprés commandement que, si tost qu'il aura leu la lettre séellée du grand seau, qu'il oste le siege qui est devant Damas, et qu'il vous baille deniers, acoustremens et armes, à fin que vous puissiez aller courageusement à cette entreprinse. Et, s'il advient par cas de fortune que quelque personne de quelque condition que ce soit, ou autre animal, vous requiere en ce voyage quelque service, servez-le, et sur la vie gardez-vous bien de luy refuser sa demande; et, si quelqu'un me vouloit achepter, dictes-luy que vous me vendrez, mais demandez-luy un prix si excessif qu'il soit con-

trainct se deporter de l'achet. Si ce sont quelques femmes qui me veuillent achepter, faites-leur tous les plus grands plaisirs qu'il sera possible, leur donnant liberté de me toucher la teste, le front, les yeux, les aureilles, la crouppe et tout ce que bon leur semblera : car sans leur faire aucun desplaisir et fascherie je me laisseray manier. »

Le jeune Livoret, tout joyeux, s'en retourna par devers le soldan, et luy demanda une lettre patente, avec tout ce que luy avoit baillé par memoire le cheval fée. Aprés avoir obtenu tout ce qu'il demandoit, il monta sur ce cheval et print son chemin vers Damas, au grand contentement et resjouissance de tous les susdictz mammeluz et esclaves, qui, par l'extreme envie et hayne qu'ilz luy portoient, tenoient pour certain qu'il ne retourneroit jamais au Caire. Bref, aprés avoir chevauché beaucoup de journées, il arriva à une certaine eau, sur le bord de laquelle il y avoit une puanteur si terrible, qui sortoit de je ne sçay quoy, qu'à grand peine en pouvoit-il approcher ; et y avoit un poisson demy mort. Si tost que ce poisson l'eut veu, il lui dit : « Helas ! gentil chevalier, je vous prie par courtoisie me delivrer de cette bourbe : car, comme vous voyez, je suis quasi desja demy mort. » Le jeune compagnon, se souvenant de ce que luy avoit dit son cheval, descendit au lieu où il y avoit une si grande puanteur, et le tira de cette bourbe,

et en le lavant de ses propres mains le nettoya. De quoy le poisson le remercia grandement et luy dit : « Prenez sur mon doz les trois plus grandes escailles, et les tenez tousjours prés de vous, et, quand vous aurez besoing de quelque secours, mettez-les sur la rive du fleuve, et je viendray incontinent vers vous pour vous donner secours. »

Livoret print les escailles, et, aprés avoir jetté le poisson en l'eau courant, remonta à cheval, et chevaucha tant qu'il trouva un beau faucon qui avoit la moitié du corps gelé en l'eau, et ne se pouvoit remuer en façon quelconque ; et, si tost que il eut apperceu ce jeune filz, il luy dit telles parolles : « Je te prie, le beau filz, ayes pitié de moy, et m'oste de cette glace où je suis empestré ; et, si tu me delivres de telle calamité, je prometz t'ayder, en quelque autre lieu que tu ayes besoing de mon secours. » Ce que fit incontinant Livoret, de la pitié qu'il en eut : car, ayant prins un petit cousteau qu'il portoit au fourreau de son espée, il fit tant, en piquant de tous costez la glace, qu'il la rompit, et print le faucon, qu'il mit en son sein pour le rechauffer, puis le laissa aller. Le faucon, ayant reprins ses premieres forces, remercia grandement le jeune filz, et, en recompence du grand benefice qu'il avoit receu de luy, il tira deux plumes qu'il avoit dessouz l'aisle gauche, et les luy bailla, en le priant qu'il les gardast pour l'amour de luy,

et, quand il auroit besoing de quelque chose, en prenant les deux plumes et les fichant sur la rive du fleuve, il viendroit incontinent à son secours. Ces propos finiz, il print incontinent sa volée et s'en alla.

Le jeune Livoret, continuant son voyage, fit tant par ses journées qu'il arriva au camp du soldan, où, ayant trouvé le capitaine qui battoit et assailloit la cité de tous costez fort et ferme, s'approcha de luy et presenta sa patente. Le capitaine, ayant veu le contenu d'icelle, fit lever incontinent le siege, et s'en retourna au Caire avec tout son camp. Le matin ensuivant, Livoret entra tout seul en la cité de Damas, et s'en alla loger en une hostellerie; et, ayant vestu un beau et riche accoutrement tout semé de pierreries qui faisoyent envie au soleil, monta sur son cheval fée, et s'en alla tout droit au palaix, où il commença à le faire voltiger d'une si bonne grace que chascun s'estonnoit à le voir. Bellissandre, fille du roy, qui s'estoit esveillée par le bruit du peuple, se leva, et vint regarder sur une galerie qui descouvroit toute la place ce beau jeune filz avec son gentil cheval, duquel elle fut autant amoureuse comme seroit un jeune filz d'une belle pucelle; tellement qu'elle s'en alla vers le pere, en le priant grandement de l'acheter pour elle, veu qu'en le voyant si vif et gentil, elle estoit ravie. Alors le pere, pour con-

tenter sa fille qu'il aymoit merveilleusement, envoya un de ses barons pour demander à ce jeune filz s'il vouloit vendre son cheval avec un prix raisonnable, à cause que la fille du roy en estoit amoureuse. Le jeune filz respondit qu'il n'y avoit prix et chose si digne qui peust acheter son cheval, et pour cette cause il luy demanda une si grande quantité de deniers que le royaume de son pere n'estoit pas suffisant pour le paier. Le roy, entendant un prix tant excessif, appella sa fille et luy dit : « Escoute, ma fille, je ne me veux pas priver de mon royaume pour un cheval et pour te complaire. Parquoy il faut que tu ayes maintenant patience ; et ne te chaille, nous en recouvrerons un autre plus beau et meilleur. » Bellissandre, estant tousjours de plus en plus ravie, prioit incessamment ce pere de la contenter en cela, quoy que coustast le cheval. Aprés maintes prieres, la fille, voyant ne pouvoir gaigner son pere, se partit d'avec luy et s'en alla trouver sa mere comme desesperée, et comme demy morte se laissa tomber entre ses bras. La pitoyable mere, voyant sa fille si dolente, la conforta le plus doucement qu'elle peut, en la priant qu'elle ne se tourmentast plus, et, si tost que le roy se seroit party, elles s'en iroyent toutes deux trouver ce jeune filz pour marchander le cheval, et qu'elles en auroyent peut-estre meilleur marché que n'en auroit un homme.

La fille, oyant les douces paroles de sa bonne mere, se rapaisa quelque peu ; et, si tost que le roy se fut party, la mere envoya dire au jeune filz qu'il s'en vînt au palaix, et qu'il amenast son cheval. Le jeune homme, entendant ce message, commença à se resjouir, et s'en alla à la court, où la mere luy demanda combien il estimoit bien son cheval, à cause que sa fille avoit grand desir de l'avoir. « Madame, respondit il, si vous me donniez tout ce que vous avez en ce monde, jamais votre fille ne pourroit avoir mon cheval par vendition, mais ouy bien en don, quand son plaisir seroit de l'accepter. Mais, devant qu'elle accepte le don, je veux qu'elle le taste et manie, à cause qu'il est paisible et adroit, et se laisse monter sur soy paisiblement. » En disant cela, il descendit de son cheval et mit la fille sur la selle, qui le manioit et gouvernoit à son plaisir. Mais elle ne fut pas esloignée de sa mere d'un jet de pierre que le jeune homme se mit sur la croupe de son cheval, et le commença à piquer si fort de ses esperons qu'il sembloit un oyseau qui vole par l'air. La jeune dame, toute troublée, commença à crier : « O meschant, desloyal et traistre, où me menes-tu, chien renié? » Toutefois son cry ne luy servoit de rien, car il n'y avoit personne là qui luy peust donner secours ny la conforter de paroles.

Quand elle vint à passer sur la rive d'un fleuve,

elle print le plus bel aneau qu'elle portast en ses doigtz, et le jetta secretement en l'eau. Finalement, aprés avoir chevauché beaucoup de journées, ilz arriverent au Caire, et, si tost qu'il fut entré au palaix, il la vint presenter au soldan, lequel, la voyant si belle et d'une si bonne grace, se resjouit grandement, et la receut avec les plus belles caresses de ce monde. Quand ce vint sur l'heure de s'en aller reposer, estans tous deux en une chambre richement parée, la damoiselle dit au soldan : « Seigneur, ne pensez point que j'accomplisse voz desirs amoureux, si vous ne faites premierement que ce meschant traistre qui m'a amené me trouve mon aneau qui m'est tombé dedans un fleuve; et, quand il me l'aura trouvé et rendu, je feray aprés ce qu'il vous plaira. » Le soldan, qui estoit embrasé de l'amour de cette damoiselle, ne la voulut point molester pour lors, mais commanda incontinent à Livoret qu'il eust à recouvrer l'aneau, autrement il le menassoit de le faire mourir.

Livoret, voyant estre contraint par le rigoureux commandement du soldan, et qu'il ne falloit point contredire à son vouloir, se partit tout fasché, et, s'estant retiré en l'estable, se mit à pleurer merveilleusement, estant hors de toute esperance de le pouvoir jamais trouver. Le cheval, voyant son maistre en si grande perplexité et pleurer si chaudement, luy demanda qu'il avoit à pleurer et à se

tourmenter si fort, et, ayant entendu la cause, luy dit : « Taisez-vous, pauvre homme ; ne vous souvient-il plus de ce que vous dit le poisson ? Prestez donc les aureilles à mes parolles, et faittes ce que je vous diray. Retournez-vous-en vers le soldan et luy demandez tout ce qui vous fait de besoin, et ne vous souciez point d'autre chose. » Le jeune compagnon fit tout ainsi que luy avoit ordonné son cheval, et fit tant par ses journées qu'il arriva sur le fleuve qu'il avoit traversé avec la damoiselle, et mit les trois escailles du poisson sur la rive verdoyante. Vous eussiez veu alors le poisson coulant çà et là tout joyeux par dedans l'eau, et se presenta devant luy, en tirant de sa bouche le precieux aneau, en le luy baillant entre ses mains, et print les trois escailles et se plongea en l'eau. Si tost qu'il eut recouvré l'aneau, sa tristesse se convertit en joye, et sans plus sejourner s'en retourna vers le soldan, auquel, ayant fait une grande reverence, montra l'aneau qu'il avoit trouvé, et le presenta à la damoiselle.

Le soldan, voyant que la damoiselle avoit retiré son precieux aneau comme elle desiroit et suivant son vouloir, luy commença à faire les plus belles caresses du monde, et la flater afin qu'elle couchast icelle nuict avec luy. Mais il se travailloit en vain, car la damoiselle luy dit : « Ne me pensez point abuser avec voz douces paroles et flateries,

car je vous jure par mon serment que vous ne prendrez jamais aucun plaisir avec moy, si premierement ce rustre icy qui m'a ainsi vilainement seduite ne m'apporte de l'eau de vie. » Le soldan, qui ne vouloit aucunement contredire à sa bien aymée, ains taschoit de luy complaire par tous les moyens, appella Livoret et luy commanda que soubz peine de perdre la vie il luy apportast de l'eau de vie.

Le jeune filz fut tres-dolent de cette impossible demande, ayant un grand despit en son cœur, et se plaignoit grandement de son maistre, disant que c'estoit mal reconneu à luy son service et ses grands labeurs, qu'il n'avoit pas souffert sans encourrir un grand danger de sa personne. Mais le soldan, qui estoit excessivement ravy de l'amour de sa dame, ne voulut jamais changer de vouloir, à fin de luy complaire en tout ce qu'elle demandoit, tellement qu'il voulut à toutes forces qu'il trouvast de l'eau de vie. Au moyen de quoy, s'estant party de là, s'en alla vers l'estable faire ses regretz, maudissant la cruelle fortune, en pleurant continuellement. Le cheval, voyant les plaintes ameres de son cher maistre, luy dit : « Qu'y ha-il, mon maistre ? Pourquoy vous tourmentez-vous si fort? Vous est-il survenu quelque chose de nouveau ? Taisez-vous, car on trouve remede à toutes choses, excepté à la mort. » Ayant entendu la cause

de ses malheurs, le vint à consoler le plus doucement qu'il fut possible, en luy reduisant à memoire ce que luy avoit dit autresfois le faucon qu'il avoit delivré de la glace, et le precieux don des deux plumes. S'estant souvenu de tout cela, il monta à cheval, et print une phiole de verre bien couverte et renforcée, et l'attacha à sa ceinture, et chevaucha tant qu'il arriva au lieu où il avoit sauvé le faucon ; et, ayant planté les deux plumes sur la rive du fleuve comme il avoit esté instruit, incontinent apparut le faucon, et luy demanda ce qu'il luy failloit. Auquel respondit Livoret qu'il avoit faute d'un petit d'eau de vie. Alors le faucon luy dit : « Helas ! gentil chevalier, il est impossible que tu en puisses jamais avoir, pourautant qu'elle est diligemment gardée par deux fiers lions et deux horribles dragons, qui continuellement hurlent et devorent miserablement tous ceux qui s'approchent pour en prendre ; toutefois, en recompense du plaisir que je receuz une fois de toy, prens ta phiole et l'attache sous mon aisle dextre, et ne te parts point d'icy jusques à tant que je soye de retour. » Ayant fait tout ce qu'il luy avoit esté enchargé, le faucon print sa volée avec la phiole, et vola tant qu'il arriva à la fontaine, où il print secrettement de l'eau de vie, avec laquelle il retourna en toute diligence, et la presenta à ce jeune compaignon. Puis, ayant

prins ses deux plumes, il print congé de luy et s'en vola.

Livoret, ayant receu cette liqueur, sans plus retarder s'en retourna au Caire, et, s'estant presenté devant le soldan, qui devisoit amoureusement avec s'amie, luy bailla l'eau de vie, qu'il receut en grand' rejouissance, et la donna à Bellissandre, afin de jouir d'elle à son plaisir. Mais elle, qui estoit constante et ferme comme une tour assaillie et batue des vents, ne voulut jamais par aucun moyen consentir, si premierement, de ses propres mains, elle ne trenchoit la teste à Livoret, qui avoit esté cause de tout ce mal. Le soldan, entendant la bestiale et inhumaine deliberation de cette cruelle damoiselle, ne luy voulut en cela aucunement complaire, estimant que c'estoit une chose fort estrange qu'il fût ainsi miserablement decapité en recompense de ses labeurs et ennuiz. Mais la cruelle et execrable damoiselle, perseverant en son mauvais et detestable vouloir, print un couteau nud, et d'un courage fier et asseuré frappa le jeune filz en la gorge, en la presence du soldan ; et, pourautant qu'il n'y avoit personne en ce lieu qui eust la hardiesse de le secourir, il tomba mort en terre.

Non contente de ce, la meschante femme luy osta la teste de dessus les espaules, et, ayant couppé et haché sa chair menu, et rompu les nerfs

avec les os, et mis en poudre tout cela, elle print un bacin de cuivre assez grand, puis y jetta dedans, petit à petit, cette chair hachée, en la broiant avec les os et les nerfs, tout ainsi que font les femmes quand elles poytrissent la paste. Aprés que cela fut bien poitry, et que la chair fut bien unie avec les nerfz et os, elle fit une superbe image, qu'elle arrousa avec l'eau de la phiole, et incontinent le jeune filz ressuscita de mort à vie, estant plus beau et de meilleure grace qu'il n'estoit auparavant. Le soldan, qui se sentoit desja fort aagé, voyant la merveilleuse experience et le miracle evident, fut tout estonné, et, ayant desir de se faire devenir jeune, pria la damoiselle de luy faire le tour qu'elle avoit fait au jeune homme.

Alors elle, qui ne fut pas lente à obeir au commandement du soldan, print le couteau qui estoit encores tout sanglant de la mort du jeune homme, et, luy ayant mis la main gauche sur le col, en le tenant estroittement, luy donna un coup mortel en l'estomac, puis le jetta par les fenestres dedans les fossez profonds du palaix, et, en lieu de le faire devenir jeune comme l'autre, le fit viande pour les chiens. Ainsi le miserable vieillard finit sa vie assez pauvrement.

La noble damoiselle, redoutée d'un chacun pour l'experience merveilleuse qu'elle avoit fait, ayant aussi entendu que ce jeune compagnon estoit filz de

Dalphrene, roy de Tunis, et qu'il s'appelloit en son vray nom Livoret, escrivit une lettre au pere en l'advertissant du cas avenu en sa personne propre, et le priant affectueusement qu'il se trouvast aux nopces. Dalphrene, entendant les bonnes nouvelles de son filz, s'en alla au Caire, où il fut receu honnorablement, et bien tost aprés Livoret espousa Bellissandre au grand contentement d'un chacun. Puis fut estably seigneur du Caire, avec grand triomphe, où il gouverna longuement la seigneurie en grande tranquilité. Cela fait, Dalphrene, ayant prins congé de son filz et de sa bruz, s'en retourna sain et sauve à Tunis.

Aprés que Ariane eut finy sa pitoyable nouvelle, afin que l'ordre commencé fût observé, elle vint à commencer son enigme en la maniere qui s'ensuit:

Un petit corps d'un grand feu vient à naistre,
Ayant la peau d'un fort gros marecage.
Or l'ame au lieu auquel pas ne doit estre
Comme liqueur est close en une cage.
Icy ne veux de fables vous repaistre,
Car verité consiste en mon langage;
Sa belle robe est de tres-fin coton,
Rendant odeur à toute la maison.

Toute la compagnie escouta attentivement le subtil enigme d'Ariane, en le luy faisant repliquer par plusieurs fois, pource qu'il ne se trouva personne qui le

peust entendre. Lors la gracieuse Ariane le va ainsi resoudre en disant : « Messeigneurs, mon enigme ne signifie autre chose sinon la bouteille de l'eau rose, qui a le corps de verre, et vient de l'ardente fournaise. Vous luy voiez la peau de marais, c'est à savoir la couverture de paille ou de jonc, et l'ame qui est dedans est l'eau rose. La cotte, c'est à sçavoir la robbe dont elle est environnée, est le cotton, et quiconque la voit la prend entre ses mains et la met sous le nez pour la sentir. » Ariane avoit desja mis fin à son enigme, quand Laurette, qui estoit assise prés d'elle, conneut que c'estoit en son rang de dire sa fable, laquelle, sans attendre autre commandement de la dame, commença ainsi à parler.





FABLE III.

Blanchebelle, fille de Lamberic, marquis de Monferrat, est envoyée par la maratre de Ferrandin, roy de Naples, pour estre tuée ; mais les serviteurs luy couperent les mains et creverent les yeux, et depuis fut guarie par une couleuvre, et s'en retourna joyeuse vers Ferrandin.

C'EST une chose fort louable et necessaire que la femme (de quelque condition qu'elle soit) use de prudence en ses operations, sans laquelle nulle chose peut estre jamais bien gouvernée. Et, si une maratre, de laquelle je vous veux maintenant parler, en eust usé avec modestie, elle n'eust point esté occise par le jugement divin, pensant tuer autruy, comme vous entendrez.

Il y ha desja assez long temps qu'il regnoit à Monferrat un marquis puissant en seigneurie et en richesses ; mais il n'avoit point d'enfans, et s'apelloit Lamberic. Or avoit-il merveilleux desir d'en avoir,

mais la grace luy en fut refusée. Advint un jour entre les autres que la marquise s'en alla passer le temps en son jardin; et, estant vaincue du sommeil, se vint à endormir au pied d'un arbre; et, ainsi qu'elle dormoit doucement, voicy une petite coleuvre qui s'aprocha d'elle, et, s'estant coulée souz ses vestemens, luy entra secrettement en la nature sans qu'elle s'en peust jamais appercevoir; et, en montant subtilement par le ventre de cette dame, se vint à arrester joliment en ce lieu. Bien tost aprés la marquise devint grosse, en grand contentement et resjouissance de toute la cité; et, quand elle fut à terme, elle enfanta une fille avec une coleuvre qui luy environnoit trois fois le col. Les sages femmes, voiant telle chose, s'espouventerent grandement. Mais, sans faire aucun desplaisir, s'osta petit à petit du col de la petite poponne, et, en se laissant couler et trainer le ventre par terre, se retira dedans le jardin.

Aprés que la petite fille eut esté bien lavée et nettoyée dedans le baing et envelopée dedans les blancs drapeletz, on commença à apercevoir à l'entour du col une chaine d'or ouvrée d'un grand artifice; et estoit si belle et de si bonne grace qu'elle apparoissoit entre cuir et chair, tout ainsi qu'on voit quelque precieuse bague au travers d'un fin cristal, et environnoit autant de fois le col comme la coleuvre faisoit de tours.

Or cette fille, qui par sa beauté excellente fut nommée Blanchebelle, croissoit en si grande vertu et gentilesse qu'elle ne sembloit pas humaine, mais plutot divine. Estant Blanchebelle parvenüe à l'aage de dix ans, s'en vint un jour sur une galerie, et, ayant veu le jardin remply de roses et violettes, se tourna vers sa mere nourrisse qui la gardoit, et luy demanda que signifioit cela qu'elle n'avoit point veu au paravant. « C'est un lieu, dit la nourrisse, que vostre mere apelle jardin, où aucunefois elle prend son passetemps. » La fille luy dit : « Je n'ay point encores veu de si belle chose au monde, et entrerois volontiers dedans. » La nourrisse, l'aiant prinse par la main, la mena dedans ce jardin, et, s'estant un peu eslongnée d'elle, s'en alla reposer souz un fouteau bien fueillu, laissant la jeune fille passer son temps par le jardin. Blanchebelle, estant toute ravie de ce plaisant lieu, alloit çà et là recueillant des fleurs, et, quand elle fut un peu lasse, s'en alla seoir à l'ombre d'un arbre. Mais elle ne fut pas si tost assise qu'une coleuvre se vint à approcher d'elle, dont elle eut grande frayeur, et, se voulant mettre à crier, la coleuvre luy dit : « Taistoy, ne te bouge et n'aies point peur, car je suis ta sœur et nasquis avec toy en un mesme jour, et ay nom Samaritaine ; au moien de quoy, si tu es obeïssante à mes commandemens, je te feray heureuse ; autrement tu deviendras la plus malheureuse et mal-

contente fille qui fut jamais en ce monde. Va donq sans aucune crainte, et demain fay-toy porter en ce jardin deux vaisseaux, l'un desquelz soit plain de laict pur, et l'autre de fine eau-rose; puis vien-t'en vers moy sans aucune compaignie. » Si tost que la coleuvre se fut partie, la fille se leva et s'en alla trouver la nourrisse, qui se reposoit encores à l'ombre, et, l'ayant esveillée, s'en alla avec elle au logis, sans luy tenir aucun propos.

Le jour ensuivant venu, Blanchebelle, estant toute seule en la chambre avec sa mere, luy sembla estre assez triste et melancolique de visage, tellement que la mere luy dit : « Qu'as-tu, Blanchebelle? Tu me semble toute faschée; tu estois toute joyeuse, et maintenant tu me semble si triste et desconfortée. » La fille respondit : « Je n'ay autre chose sinon que je voudrois qu'on m'aportast deux vaisseaux dedans le jardin, l'un desquelz fust plein de laict et l'autre d'eau rose.—Tu te fasches pour peu de chose, ma fille, dit la mere; ne sçais-tu pas bien que tout ce que nous avons est à ton commandement? » Puis luy fit envoyer deux fort beaux vaisseaux au jardin, l'un plein de laict, et l'autre d'eau rose. L'heure de l'assignation donnée, elle s'en alla toute seule au jardin, et, ayant ouvert l'huis, se vint à enclorre leans, et s'assist au lieu où estoyent ces vaisseaux. Mais elle ne fut pas si tost assise que voicy venir la coleuvre, qui s'ap-

procha d'elle et la fit incontinent despouiller et entrer toute nuë dedans ce laict, en la lavant depuis les piedz jusques à la teste; et, la leschant avec la langue, la nettoya par tout où elle pensa y avoir quelque infection. Puis, l'ayant tirée hors de ce laict, la plongea dedans l'eau rose, en luy donnant si bonne odeur qu'elle en fut incontinent reconfortée. Cela fait, l'ayant revestue, luy commanda expressement qu'elle se teust, et qu'elle se donnast bien garde de le manifester à personne, voire fust-ce le pere ou la mere, pourautant qu'elle vouloit qu'il n'y eût femme ny fille en ce monde qui peust estre parangonnée à sa beauté et gentilesse; et finalement, l'ayant douée de beaucoup d'autres vertuz, se partit de là.

Si tost que Blanchebelle se fut absentée du jardin, elle s'en retourna au logis vers sa mere, qui la trouva si belle et de si bonne grace qu'elle surmontoit toute autre beauté et gentilesse, en quoy elle ne sceut que dire. Toutefois elle luy demanda comment elle avoit fait à devenir si belle. « Je n'en sçay rien », respondit-elle. Alors la mere print un peigne pour la peigner, et, en luy accoutrant ses blonds cheveux, les perles et bagues precieuses luy tomberent de la teste; et, en luy lavant les mains, les roses en sortoyent aveq les violettes et fleurs de diverses couleurs, aveq une si bonne odeur qu'il sembloit bien qu'il y eust en

ce lieu un petit paradis terrestre. La mere, voyant un tel spectacle, s'en alla trouver incontinent son mary Lamberic, et d'une joye maternelle luy dit : « Monsieur, mon amy, nous avons une fille la plus belle, la plus gentille et de meilleure grace que la nature fist onques : car, outre l'excellente beauté qui manifestement se voit en elle, les perles et pierres precieuses luy tombent de ses chev̄eux, et de ses blanches mains (qui est chose miraculeuse) sortent roses, violettes, et toute espece de fleurs, qui rendent à ceux qui la regardent une plaisante odeur : ce que je n'eusse jamais creu, si de mes propres mains je ne l'eusse touchée et veuë de mes propres yeux. » Le mary, qui naturellement estoit assez incredule, et n'adjoutoit coutumierement gueres de foy aux paroles de sa femme, commença à rire et se gaudir d'elle. Toutesfois, estant d'elle de plus en plus stimulé, voulut voir ce qui en estoit. Et de fait, ayant appellé sa fille en sa presence, trouva encores plus grande merveille qu'il n'avoit fait auparavant. Au moyen de quoy il en fut si joyeux et fier qu'il n'estimoit personne en ce monde estre digne de l'avoir en mariage.

Estant desja le bruict semé par tout de l'excellente et immortelle beauté de Blanchebelle, plusieurs rois, princes et marquis accouroyent de toutes partz pour acquerir son amitié et l'avoir en

mariage. Mais il ne se trouva aucun d'entre eux de telle vertu qui la peust avoir, pourautant que chacun d'eux avoit quelque imperfection, ou à redire. Finalement arriva Ferrandin, roy de Naples, la vertu du quel et noblesse reluisoit comme le soleil entre les petites estoilles, et, estant allé trouver le marquis, luy demanda sa fille en mariage. Le marquis, le voyant si beau, si bien façonné et si puissant en seigneurie et en richesses, arresta les nopces, et, ayant fait apeller sa fille, sans plus tarder les fit toucher la main et s'entre-baiser. Les espousailles ne furent pas si tost accordées que Blanchebelle se souvint des propos que luy avoit tenu sa sœur Samaritaine, et, s'estant eslongnée de son espoux, et faignant de vouloir faire quelques services, se retira en sa chambre, et, s'estant enclose par dedans, s'en alla toute seulle secretement dedans le jardin par un petit huis de derriere, et d'une voix assez basse commença à appeller sa sœur Samaritaine. Mais elle ne comparoissoit plus comme de coutume. Ce voyant, Blanchebelle fut fort estonnée, et, ne la trouvant en aucun lieu du jardin, devint toute triste et faschée, connoissant que cela luy estoit advenu pour n'avoir pas esté obeissante à ses commandemens. Cela fait, elle s'en alla secrettement en sa chambre, et s'assit prés de son espoux, qui l'avoit longuement attendue. Les nopces finies, Ferrandin mena son

espouse à Naples, où, avec grand triomphe et honneur, il fut receu joyeusement de toute la cité.

Or Ferrandin avoit une marratre et deux sœurs (qu'elle avoit eu d'un autre mariage), et luy en avoit voulu faire espouser l'une d'icelles. Mais, pourautant que toute esperance luy en estoit ostée par le moyen de Blanchebelle, elle conceut une si grande colere et despit à l'encontre de cette pauvre jeune dame qu'elle ne la pouvoit souffrir devant ses yeux, faisant neantmoins semblant de l'aymer. La fortune voulut que le roy de Tunis fit un gros apareil, tant par mer que par terre, pour faire la guerre à Ferrandin. Je ne sçay si ce fut pour ce mariage ou pour quelqu'autre occasion, mais tant y ha qu'il avoit desja traversé jusques aux frontieres de son royaume; tellement que Ferrandin fut contraint de prendre les armes pour defendre son païs et aller trouver son ennemy. Et de fait, ayant preparé tout ce qu'il luy estoit necessaire, et ayant recommandé Blanchebelle (qui estoit enceinte) à sa belle-mere, se partit avec son armée. Bien tost aprés, cette mechante et malheureuse maratre delibera de faire mourir Blanchebelle, et pour ce faire elle fit venir deux de ses serviteurs qu'elle estimoit luy estre fort fidelles, et leur commanda qu'ils la menassent passer le temps en quelque lieu à l'escart et qu'ilz ne s'en retournassent jamais de là, sur peine de perdre la teste, qu'ilz ne la tuassent, en

luy apportant certains indices de sa mort. Les serviteurs, plus prompts à mal faire que d'entreprendre quelque bon œuvre, furent obeïssans à leur maistresse, et, faignans de la mener à l'esbat en quelque lieu, firent tant qu'ilz la conduisirent dedans un bois où ilz avoyent desja fait leur dessein de la mettre à mort; mais, la voyant si belle et si gratieuse, ilz en eurent pitié, et ne la voulurent point tuer, et seulement luy coupperent les mains et luy arracherent les yeux, afin de les porter à la maratre pour indice certain qu'ilz l'avoyent tuée. La meschante et detestable femme, voyant ces indices, fut fort contente, et, pour mettre en execution sa merveilleuse deliberation et entreprinse, sema par tout le royaume que ses deux filles estoyent mortes, l'une de fieuvre continue, et l'autre d'une aposteme qui l'avoit estouffée; et que Blanchebelle, pour la douleur du departement du roy, estoit avortée d'un filz, et qu'il luy estoit survenu une fieuvre tierce qui la tourmentoit merveilleusement, et qu'il y avoit plus d'esperance de vie que de crainte de mort. Mais la mauvaise et cruelle femme, en lieu de Blanchebelle, tenoit couchée dedans le lict du roy une de ses filles, faignant que c'estoit Blanchebelle qui avoit la fieuvre.

Ce pendant Ferrandin, qui avoit obtenu victoire contre son ennemy, s'en retourna vers sa maison en grand triomphe; et, pensant trouver sa bien

aymée Blanchebelle toute joyeuse et contente, la trouva maigre, defigurée, et couchée dedans le lict; et, s'estant approché d'elle, en la regardant de prés au visage, fut fort estonné de la voir si horrible, ne se pouvant imaginer que ce fust Blanchebelle : tellement que l'ayant fait peigner, en lieu de perles et pierres precieuses qui souloyent tomber de ses blonds cheveux, sortoyent de gros poux qui la devoroyent à toutes heures; et, en lieu que de ses mains sortoyent roses et fleurs odoriferantes, il en venoit une ordure, une graisse, et une puanteur qui faisoit charger l'estomac de ceux qui la regardoyent. Mais la malheureuse maratre luy donnoit à entendre que cela venoit de la longue maladie, qui produit coutumierement telz effectz.

Or la pauvre Blanchebelle, ayant les mains couppées et les yeux crevez, estoit en ce lieu solitaire en grande tribulation, appellant incessamment à son secours sa sœur Samaritaine; mais il n'y eut jamais personne qui luy donnast responce, sinon Echo, qui retentissoit de tous costez. Ce pendant que cette pauvre dame estoit en cette passion, se voyant privée de toute consolation, voicy venir un homme assez aagé, qui entra dedans le bois avec un visage bening et piteux; et, ayant entendu une voix plaintive, s'approcha petit à petit, et trouva cette jeune dame ayant les yeux crevez et les mains couppées, qui regretoit ses malheurs. Le bon vieil-

lard, la voyant en si piteux estat, ne peut souffrir qu'elle demeurast ainsi seulette entre ces buissons et espines ; mais, vaincu d'une paternelle affection, la mena en son logis et la recommanda à sa femme, luy enchargeant expressement de la traiter bien, et commanda à trois filles qu'il avoit, plus luisantes qu'estoilles, de luy faire bonne compagnie, en la caressant à toutes heures, sans luy laisser avoir faute de chose quelconque. Mais sa femme, qui estoit plus cruelle que pitoyable, piquée d'une rage vers le mary, luy dit telz propos assez rudement : « Mon mary, que voulez-vous que nous fassions de cette femme aveugle et manchotte, non point par ses vertuz, mais plustost pour recompense de ses forfaitz ? » Alors le bon vieillard luy respondit : « Fay seulement ce que je te dis, et, si tu fais autrement, ne m'attens pas au logis. » Or, demeurant ainsi la pauvre Blanchebelle avec la femme et les trois filles, devisant de diverses matieres et pensant à ses malheurs, pria une des filles que ce fust son plaisir de la peigner ; ce que la mere print en mauvaise part, pourautant qu'elle ne vouloit en façon quelconque permettre que sa fille devînt sa servante. Mais la fille, qui estoit d'un plus franc courage et debonnaire que la mere, se souvenant de ce que luy avoit enchargé le pere, et voyant que Blanchebelle montroit en son visage avoir je ne sçay quoy de bon, et qu'elle sentoit bien sa bonne

maison, vint à estandre son tablier blanc, qu'elle tenoit devant soy, et la commença à peigner amiablement. Mais elle ne luy eut pas à grand peine donné un tour de peigne que de sa teste tomboyent perles, rubiz, diamans et autres pierreries de valeur inestimable. La mere, voyant cela, fut toute estonnée (non pas sans grande crainte), tellement que toute la hayne qu'elle luy portoit auparavant fut toute convertie en amitié; et, quand le bon vieillard fut de retour au logis, elles s'en courrurent l'embrasser, se resjouïssans avec luy d'une telle fortune qui leur estoit survenue en si grande pauvreté. Blanchebelle se fit apporter une pleine seille d'eau fresche, et se fit laver le visage et les bras coupez, d'où sortoyent roses, violettes et fleurs en grande abondance, en la presence de tous les assistans. En quoy tous l'estimoyent plustost divine que humaine.

Advint que Blanchebelle s'en voulut retourner au lieu où elle fut trouvé par le bon vieillard. Mais luy, sa femme et ses enfans, voyant la grande utilité qu'ilz recevoyent d'elle, luy faisoyent la meilleure chere du monde, et la prioyent qu'elle ne se departist en façon quelconque, luy amenant beaucoup de raisons pour l'en divertir. Mais elle, qui persistoit fermement en son vouloir, se voulut partir, en leur prometant tousjours de retourner. Ce que le vieillard luy ottroya, et sans plus retarder

la ramena au lieu où il l'avoit autrefois trouvée. Puis enchargea au vieillard qu'il se partist, et qu'il retournast vers elle sur le soir, à fin de la ramener avec luy. Si tost que le vieillard se fut party, la pauvre Blanchebelle commença à aller çà et là par la forest, appellant continuellement à son secours Samaritaine, tellement que les criz et plaintes montoyent jusques au ciel. Mais Samaritaine (nonobstant qu'elle fust assez prés d'elle, sans l'avoir jamais abandonnée) ne luy vouloit point respondre. Alors la pauvre desolée, voyant que ses paroles estoyent semées en vain, disoit en pleurant : « Que feray-je plus en ce monde, puis que je suis privée de mes yeux et de mes mains, et me defaut tout secours humain ? » Au moyen de quoy, estant embrasée d'une fureur qui luy ostoit toute esperance de salut, se vouloit tuer comme desesperée. Mais, n'ayant point d'autre moyen de finir sa vie, print son chemin vers l'eau (qui n'estoit pas trop loing de là) pour se noyer, et, quand elle fut venue sur la rive, estant sur le poinct de se precipiter, elle entendit une voix qui disoit : « Las ! que veux-tu faire ? Ne sois pas homicide de toymesmes ; garde ta vie à meilleure fin. » Alors Blanchebelle, estonnée d'une telle voix, se sentit dresser les cheveux en la teste. Toutesfois, pensant connoistre la voix, elle print quelque peu de hardiesse, et dit : « Qui es tu qui vas ainsi errant par ceste forest ?

— Je suis ta sœur Samaritaine, respondit ceste voix, qui t'appelle de si grande affection. » Blanchebelle, entendant ces propos, luy dit d'une voix interrompue de grands hoquetz : « Helas ! ma sœur, m'amie, ayde-moy, et, si je me suis eslongnée de ton conseil, je t'en demande maintenant pardon, car je t'ay offencée et reconnois ma faute. Mais l'erreur vint par ignorance, et non pas par malice : car, si c'eust esté par malice, la divine Providence ne l'eust pas tant enduré. » Samaritaine, oyant ses grands regretz et la voyant si mal traittée, la consola le mieux qu'elle peut, et, aiant recueilly quelques herbes qui avoyent grande vertu et les luy mettant sur les yeux, et assemblant les mains avec les bras, incontinent la guerit. Cela fait, Samaritaine, ayant despouillé sa laide peau de couleuvre, devint une fort belle jeune fille.

Or, quand ce vint sur le soir, que le soleil cachoit desja ses luisans rayons et que les tenebres de la nuict commençoyent à apparoistre, le bon vieillard s'en vint assez hastivement en la forest, et trouva Blanchebelle qui estoit assise avec un' autre nymphe. Et, l'ayant contemplée au visage, demeura tout estonné, pensant quasi que ce ne fust pas elle. Toutesfois, l'ayant à la fin reconnüe, luy dit : « Comment ! ma fille, vous estiez ce matin aveugle et manchotte, et vous estes maintenant si tost guerie ! » Alors Blanchebelle respondit : « Ce

n'est pas moy, mais par la vertu et courtoisie de celle-cy, qui est assise prés de moy, laquelle est ma sœur.» Et, s'estant levées, s'en allerent d'une grande joye avec le vieillard en sa maison, où elles furent receuës honnorablement de la femme et des filles.

A quelque temps de là, Samaritaine, Blanchebelle et le vieillard s'en allerent avec les trois filles demeurer en la ville de Naples; et, ayant espié un lieu vague, qui estoit vis à vis du palaix du roy, s'assirent en ce lieu, et, quand la nuict fut venue, Samaritaine print une verge de laurier en sa main et frappa par trois fois la terre en disant certaines parolles, et tout incontinent voila le plus beau et le plus magnifique palaix du monde qui se dressa en ceste place vague. Le matin ensuivant, le roy Ferrandin se mit à la fenestre, et, voyant un si riche et superbe palaix, fut tout estonné, et, ayant appellé sa femme et sa maratre, le vindrent voir. Toutefois elles ne s'en contenterent gueres, doutant qu'il ne leur en advînt quelque malencontre. Estant ainsi Ferrandin à contempler ce palaix, et l'ayant consideré de toutes partz, haussa les yeux et apperceut par la fenestre d'une chambre deux matrones qui en beauté faisoyent envie au soleil. Et, si tost qu'il les eut apperceuës, il luy vint une grande rage au cœur, par ce qu'il luy sembla qu'une d'icelles avoit la semblance de Blanchebelle. Et, leur ayant demandé leur nom et d'où elles venoyent,

il luy fut respondu que c'estoyent femmes bannies, qui venoyent du païs de Perse, avec leurs biens, pour habiter en ce lieu. Leur ayant demandé si c'estoit leur plaisir qu'il les allast un peu visiter avec les dames de sa maison, elles luy respondirent qu'il leur seroit tres-aggreable, mais qu'il estoit beaucoup plus convenable et honneste qu'elles (comme subjettes) les allassent trouver que luy (comme seigneur) leur fît cest honneur avec les dames, et qu'il ne leur appartenoit pas tant d'honneur. Ferrandin ayant fait appeller la royne avec les autres dames (nonobstant qu'elles y allassent mal volontiers, craignans leur prochaine ruine), s'en allerent au palaix des deux matrones, qui les receurent honnorablement, avec grandes caresses, leur monstrans les belles galeries, les spatieuses sales et les chambres bien garnies, les murailles, lesquelles estoyent de fin albastre et riche porphyre, où il y avoit des figures qui sembloyent estre vives. Aprés avoir suffisamment visité ce triomphant palaix, la jeune damoiselle, s'estant approchée du roy, le pria humblement que ce fust son plaisir de prendre la patience de venir un jour disner avec elles. Le roy, qui n'avoit pas le cœur de pierre, et qui estoit de nature magnanime et liberal, accepta gratieusement l'offre; et, les ayant remercié du bon accueil qu'elles luy avoyent fait, se partit avec la royne et retourna vers son palaix.

Le jour du convoy venu, le roy, la royne et la maratre, avec leurs riches accoustremens, et en compagnie de diverses matrones, s'en allerent au banquet magnifiquement appareillé. Si tost qu'ilz se furent lavez, le maistre d'hostel fit asseoir le roy et la royne à une table un peu plus eminente que les autres; vray est qu'elle joignoit contre. Puis fit asseoir tous les autres selon leur degré, et chacun disna joyeusement et à son aise. Le superbe festin finy et les tables ostées, Samaritaine se va lever, et, se tournant vers le roy et la royne, leur va ainsi dire : « Sire, afin que nous ne soyons point oisifs, il faut que chacun de nous propose quelque chose qui soit de plaisir et de contentement »; ce que chacun confirma estre bien fait. Toutefois il ne s'en trouva point qui eust la hardiesse de proposer quelque chose; au moyen de quoy, Samaritaine, voyant que chacun se taisoit, dit ainsi : « Puis qu'on ne veut rien dire, il ne desplaira point à Vostre Majesté si je fais venir une de noz damoiselles pour nous donner quelque passetemps. » Et, ayant fait appeller une damoiselle qui s'appelloit Silverie, luy commanda qu'elle print sa cithare pour chanter dessus quelque chanson en la louenge du roy. Icelle, tresobeïssante à sa maistresse, print sa cithare, et, s'estant mise vis à vis du roy, commença à jouer armonieusement, en chantant l'histoire de Blanchebelle, depuis le commencement

jusques à la fin, sans toutefois la nommer. Et, quand l'histoire fut finie, Samaritaine se leva et demanda au roy quelle punition meriteroit celuy qui auroit commis un si grief excés. La maratre, qui pensoit par sa prompte responce couvrir sa meschanceté, sans attendre que le roy respondist, dit audacieusement : « Une fornaise ardente conviendroit à celuy. » Alors Samaritaine, plus embrasée de despit qu'un charbon de feu ardent, luy va dire : « Tu es celle, mastine, par qui est venu un tel scandale. Et toy, meschante et mauditte femme que tu es, tu te condamnes de ta bouche propre. » Puis se tourna vers le roy, et luy dit d'un visage riant : « Sire, voila vostre Blanchebelle; voila vostre chere espouse que vous aymiez tant; voila celle sans laquelle vous ne pouviez vivre. » Et en signe de ce elle commanda aux trois filles du vieillard de luy peigner en la presence du roy ses blonds cheveux, desquelz tomboyent perles et bagues precieuses, et de ses mains violettes et roses. Et, pour plus grande asseurance, elle montra au roy son col environné d'une petite chaine de fin or, qui apparoissoit entre chair et peau, comme en un cristal. Le roy, ayant conneu par vrais indices et signes evidens que c'estoit sa Blanchebelle, commença tendrement à pleurer et l'embrasser ; et, devant que de se partir de là, il fit allumer une fornaise ardente et fit brusler la maratre avec sa

fille. Voila comment justement elles porterent la punition de leur peché. Cela fait, les trois filles du vieillard furent honnorablement mariées; et depuis Ferrandin vesquit longuement avec sa belle Blanchebelle et Samaritaine, laissant aprés luy des heritiers legitimes pour succeder au royaume.

La fable de Laurette avoit desja fait pleurer ses compagnes; mais, si tost qu'elle fut finie, Madame commanda qu'on poursuivist l'ordre commencé et qu'elle proposast son enigme, ce qu'elle fit gracieusement en disant ainsi :

Tout au milieu d'un beau pré florissant
Vint à passer une dame cruelle,
Traynant sa queüe et son chef surhaussant,
Courant soudain, se montrant fort rebelle.
L'œil est agu, le toucher fort puissant,
La langue bransle, et ne parle ne béelle,
En longueur mince, et vint à grisonner :
Sage est celuy qui pourra deviner.

Chacun escouta attentivement le subtil enigme de la gracieuse Laurette, laquelle, voyant qu'il ne se pouvoit resouldre, dit : « Mes Dames honnorées, affin de ne vous tenir en doute et ennuyer voz espritz troublez de la piteuse fable par moy racontée, je vous en diray (s'il vous plaît) brevement la resolution. La damoiselle n'est autre chose que la coleuvre, laquelle, allant par les prés, tenant la teste haute et la queüe

basse, espouvante de ses yeux tous ceux qui la regardent.» Chacun s'esmerveilla qu'il ne se trouva aucun en la compagnie qui peut interpreter l'enigme de Laurette. Mais, s'estant retirée en sa place, Madame fit signe à Alterie qu'elle commençast à dire, ce qu'elle fit, en faisant premierement une grande reverence, puis commença ainsi...





FABLE IV.

Fortunio, ayant receu une injure du pere et de la mere, s'en alla vagabond par le monde, et par cas d'adventure se trouva en un bois où il trouva trois animaux qui le recompenserent. Puis, estant en Pologne pour une jouste, il obtint en mariage Doralice, fille du roy.

On dit en commun proverbe qu'il ne se faut jamais jouer à faire mal, ny se railler de la verité : car celuy qui voit, oit et se tait, il ne nuyt point à autruy et vit tousjours en paix.

Il y eut donc aux frontieres de Lombardie un homme, apellé Bernio, lequel, nonobstant qu'il fût abondant aux biens de la fortune, si ne s'estimoit-il point inferieur aux autres de cœur et d'esprit. Il print en mariage une notable femme, nommée Alquie, laquelle, combien qu'elle fût d'assez basse condition, si estoit-elle de bon esprit et louables mœurs, et aymoit autant son mary que quelque autre qui se trouva onques. Ilz desi-

royent grandement avoir enfans; mais Dieu ne leur en faisoit point la grace, par ce que l'homme ne sçait pas le plus souvent, en demandant, ce que plus luy convient. Estant ainsi en ce desir, et voyant que la fortune luy estoit du tout contraire, estans contraintz d'un long desir, delibererent d'en prendre un pour leur propre filz et legitime, et iceluy nourrir et entretenir. Et de fait, s'en allerent un jour de grand matin au lieu deputé pour les enfans qui sont abandonnez de leurs peres. Ils en apperceurent un qui leur sembla plus beau et plus mignard à leur gré que tous les autres, tellement qu'ils le prindrent et le nourrirent le plus soigneusement qu'il leur fut possible, en l'instruisant et façonnant en toutes bonnes mœurs. Advint, comme il pleut à celuy qui gouverne et amolit toutes choses à son gré, que sa femme Alquie se vint à engrossir; et, le terme venu, elle enfanta un filz qui ressembloit du tout au pere, dont ilz furent merveilleusement joyeux, et le nommerent Valentin. Estant bien et delicatement nourry et entretenu, il croissoit en vertuz et bonnes mœurs, et aimoit tant son frere Fortunio qu'il ne pouvoit vivre aucunement sans luy. Mais Discord, qui est ennemy de tout bien, voyant une telle amitié entre eux et ne pouvant plus souffrir une si grande tranquillité, un jour s'y entremesla, et fit tant qu'ils commencerent à gouster ses fruitz aspres et amers : car,

un jour entre les autres, en jouant ensemble (comme est la coustume des enfans), s'estans quelque peu reschauffez, et ne pouvant Valentin souffrir que Fortunio le surmontast en jeu, il entra en si grande rage et fureur qu'il l'appella bastard et filz d'une simple femme. Ce qu'entendant Fortunio, et s'esbahissant grandement de cela, se troubla grandement, en disant à Valentin : « Comment! suis-je bastard? » Et Valentin, en grondant entre ses dentz, le confirmoit assez evidemment, tellement que Fortunio, estant de cest outrage grandement fasché, se partit du jeu et s'en alla trouver sa mere putative, en luy demandant doucement s'il estoit son filz et de Bernio. Alquie respondit que ouy. Et, ayant apperceu que Valentin l'avoit outragé, le menassa fort et ferme, jurant de l'en chastier. Or Fortunio, par les parolles d'Alquie, eut grand soupçon, et, qui plus est, tenoit pour certain qu'il n'estoit pas son filz : ce neantmoins, il la voulut souventefois taster s'il estoit son vray filz, et delibera de le sçavoir à toutes forces ; tellement que Alquie, voyant que Fortunio perseveroit en son obstiné vouloir, ne le pouvant plus divertir de telle importunité, luy confirma qu'il n'estoit pas son vray filz, mais qu'il avoit esté nourry en leur maison pour l'honneur de Dieu et pour remission de ses pechez et de son mary. Ces parolles furent autant de coups de couteau au cœur de ce jeune

fils, et luy augmenterent douleur sur douleur.

Estant ainsi outre mesure dolent, ne pouvant avoir le cœur de se tuer luy-mesmes par aucune violence, delibera de se departir de la maison de Bernio, et aller vagabond par le monde, jusques à tant qu'il eût trouvé quelque bonne fortune. Alquie, voyant le vouloir de Fortunio estre plus prompt que jamais, et ne voyant aucun moyen de le divertir de telle entreprinse, luy va donner (par un despit qu'elle avoit) sa malediction, priant Dieu que, s'il advenoit qu'il montast jamais sur la mer, qu'il fût englouty par les sereines, tout ainsi que sont les navires par les vagues et tourmens de la mer. Alors Fortunio, poussé de l'impetueux vent de despit et de fureur, sans avoir toutefois entendu la malediction maternelle, se partit sans prendre congé de ses parens, et print son chemin vers l'Occident. Aprés avoir passé estangs, valées, montaignes et autres lieux sauvages et aspres, finalement, un matin, entre sexte et none, il arriva en une forest espaisse et fascheuse, où de prime face il rencontra un loup, un aigle et un fourmy, qui, pour la prinse d'un cerf, estoyent en grand dissention pour le departir, et ne se pouvoyent aucunement accorder. Estans ainsi en ce debat furieux, et se voulans batre l'un l'autre à toutes forces, en fin ils appoincterent que ce jeune Fortunio, qui estoit alors survenu, vuideroit leur pro-

cés, donnant à chacun sa part selon qu'il luy sembleroit plus convenable. Et ainsi demeurerent contens, promettans l'un à l'un de se taire et ne contrevenir aucunement à la sentence difinitive, en quelque forme qu'il la donnast, voire fust-elle injuste. Fortunio accepta volontiers ceste charge et commission, et, ayant d'un meur jugement consideré la condition d'un chacun, divisa ainsi la proye. Premierement, il donna au loup, comme animal gourmand et bien garny de dentz, tous les os avec la chair maigre, en recompense de ses labeurs. A l'aigle, qui estoit oiseau ravissant et sans dents, pour recompense de ses labeurs, il luy offrit pour sa part les parties interieures, avec la graisse qui est à l'entour de la chair et des os. Puis à la grenetiere et soigneuse fourmy, à qui nature n'avoit pas baillé la puissance que pouvoit avoir le loup et l'aigle, pour recompense de son travail, il luy assigna le cerveau tendre. Chacun aquieça à ceste grave et juste sentence, qui estoit la mieux fondée du monde : tellement que tous furent contens, en le remerciant le plus gracieusement qu'il leur fut possible de la courtoisie et humanité dont il avoit usé envers eux. Et, pourautant que l'ingratitude est à blasmer sur tous vices, ils s'accommoderent tous trois ensemble que ce jeune filz ne se partiroit point d'avec eux sans estre tresbien recompensé du plaisir qu'ilz avoyent receu de luy.

Voyla donc le loup qui, en reconnoissance de ceste notable sentence, luy va dire : « Frere, je te donne ceste vertu, que toutesfois et quantes que tu auras desir de devenir loup et que tu diras : « Je voudrois « estre un loup », incontinent tu seras trans-formé en loup, en reprenant toutefois tousjours ta premiere forme quand bon te semblera. » Par un mesme moyen fut guerdonné de l'aigle et du fourmy.

Alors Fortunio, estant tout joyeux de ce don receu, les ayant remerciez le mieux que faire se peut, print congé d'eux et se partit, et chemina tant qu'il arriva à la noble et peuplée cité de Pologne, que tenoit pour lors le puissant roy Odescalque, qui avoit une fille nommée Doralice ; et, en la voulant marier honnorablement, avoit fait publier un tournoy par tout son royaume, ayant deliberé de ne la marier point sinon à celuy qui auroit la victoire et le prix du tournoy. Au moyen de quoy, plusieurs ducz, marquis et autres puissans seigneurs estoyent venuz de toutes parts pour conquester ce precieux prix ; et y avoit desja un jour expiré de ce triomphant tournoy, quand un laid Sarazin, contrefaict de visage, de forme estrange, et noir comme poix, estoit d'icelle superieur. La fille du roy, considerant la laide contenance du Sarazin, avoit une grande douleur en son cœur de ce qu'un tel monstre et babouin emportoit le prix d'une telle jouste ; et, ayant appuyé

son vermeil visage sur sa tendre et delicate main, se faschoit grandement, maudissant sa mauvaise fortune, souhaitant plustost mourir que de tomber entre les mains d'un si laid quinaut pour estre sa femme. Fortunio, estant entré dans la cité, et ayant veu ce triomphe et l'assemblée de ceux qui joustoyent, et ayant entendu la cause d'un si magnifique tournoy, fut embrasé d'un merveilleux desir de montrer sa valiantise en ce triomphe. Mais, pourautant qu'il estoit degarny de tout ce qui apartenoit en tel exercice, il s'en faschoit grandement. Et, estant en ces regretz, et haussant sa veuë en haut, il apperceut Doralice, fille du roy, qui estoit appuyée sur une riche fenestre, estant environnée de plusieurs gratieuses damoiselles et honnorables matrones, apparoissant tout ainsi que le clair soleil entre les petites estoilles.

Quand la nuict obscure fut venue et que chacun se fut retiré à son logis, Doralice se retira toute seule et bien faschée en une petite chambre, non moins belle que bien parée. Et, estant ainsi seulette et la fenestre ouverte, voila Fortunio, lequel n'eut pas si tost apperceu Doralice qu'il commença à dire : « Que ne suis-je maintenant un aigle ! » Il n'eut pas si tost finy ces propos qu'il devint une aigle ; et, estant volé en la fenestre, aprés s'estre de rechef transformé en homme, se presenta tout joyeux devant elle. Or la pucelle eut frayeur en le

voyant, et commença à crier à haute voix comme si les chiens eussent esté aprés pour la devorer. Le roy, qui n'estoit pas trop loing de sa fille, oyant le cry, s'en courut vers elle; et, ayant entendu qu'il y avoit un jeune filz en la chambre, se mit à chercher par tout; et, ne trouvant rien, s'en retourna reposer, par ce que le jeune Fortunio, s'estant transformé en aigle, avoit prins sa volée par la fenestre. Le pere ne se fust pas sitost retiré que de rechef la pucelle se mit à crier, à cause que le jeune filz s'estoit presenté à elle comme la premiere fois.

Mais Fortunio, oyant le cry et craignant le danger, se changea en fourmy, et se cacha dedans les blonds cheveux de la belle pucelle. Odescalque courut entendre la cause du cry de sa fille, et, ne voyant aucune chose, se commença à fascher contre elle, et la menassa assez rudement de luy faire un tour qui ne luy plairoit gueres, si elle se mettoit plus à crier; et se partit tout courroucé, pensant qu'elle eust veu en imagination un de ceux qui avoient esté tuez au tournoy pour l'amour d'elle. Le jeune filz, ayant entendu les propos du pere, et qu'il estoit party, print sa premiere forme d'homme. Et, si tost que Doralice l'eut apperceu, elle se voulut jetter incontinent hors du lict et crier, mais elle n'eut pas loisir : car le jouvenceau luy vint à clore la bouche de l'une de ses mains, et

luy dit : « Ma treshonnorée Dame, je ne suis point icy venu pour vous oster vostre honneur, mais plustost pour vous reconforter et estre votre humble serviteur. Si vous criez plus, de deux inconveniens l'un adviendra : ou que votre bonne renommée sera blessée, ou que vous serez cause de votre mort et de la mienne. Parquoy, Madame, ma maistresse, et de mon cœur jouissante, ne veuillez point en un mesme temps souiller votre honneur et mettre en danger la vie de l'un et de l'autre. »

Ce pendant que Fortunio disoit ces paroles, Doralice pleuroit, et en se plaignant ne pouvoit souffrir aucunement l'espouvantable assaut. Mais Fortunio, voyant le courage de la jeune dame ainsi troublée, tant fit et dit avec ses parolles sucrées, qui eussent fait fendre les pierres, qu'il adoucit le vouloir obstiné d'icelle, laquelle, estant vaincue de la bonne grace du jeune filz, commença à s'apprivoiser avec luy; et, voyant ce jeune filz de belle aparence, et robuste, et bien formé de ses membres, considerant aussi en soymesme la laide contenance du Sarazin, estoit grandement faschée en son cœur de ce qu'il devoit emporter le prix de la jouste, et consequemment jouir de sa personne. Estant ainsi en ces discours, le jouvenceau luy dit : « Madamoiselle, si j'avois le moyen je jousterois volontiers, et entreprens sur ma vie d'emporter le prix. »

La damoiselle respondit : « Si ainsi estoist, autre personne que vous ne seroit jouïssant de ma personne. » Et, le voyant chaud et dispos à telle entreprinse, l'accommoda de deniers et de bagues infinies. Ce jeune filz print joyeusement ces deniers, et luy demanda quel habit il prendroit qui luy fust plus agreable, et elle luy respondit : « De satin blanc. » Et tout ainsi qu'elle ordonna il fit.

Le jour ensuivant, Fortunio, estant garny de riches harnois et armes luisantes, couvert d'une quasaque de satin blanc brodée de fin or avec ouvrage exquis, monta sur un puissant et courrageux cheval, couvert de la couleur du chevalier, et sans estre aucunement cogneu s'en alla presenter en la place. Le peuple, qui estoit desja assemblé au magnifique spectacle, voyant ce preux chevalier inconneu tenant la lance sur la cuisse pour jouster, commença à le regarder par grandes merveilles ; tellement que chacun disoit : « Mon Dieu ! qui est cestuy-là qui est si magnifique, lequel on ne connoit point ? » Estant Fortunio entré en la lice, somma son competiteur d'entrer, et, ayans tous deux baissé là les lances, se vindrent à rencontrer comme deux lions deschainez. Et, sur ce point, le jeune chevalier donna si grand coup en la teste du Sarazin qu'il toucha la crouppe du cheval et demeura mort en terre, tout ainsi qu'un verre jetté contre une muraille. Et, au-

tant qu'il en rencontra ce jour-là en la lice, autant y en eut-il d'abbatus. Ce pendant la damoiselle le regardoit d'un visage guay et joyeux, remerciant Dieu en soymesmes de l'avoir delivrée des mains du laid Sarazin, et priant incessament luy donner la victoire.

La nuict venue, on fit appeller Doralice pour souper, ce qu'elle refusa; mais se fit apporter quelques viandes delicates, aveq vins exquis, faignant de n'avoir point encores d'appetit de manger, et, si elle en auroit besoin, elle mangeroit sur le tard. Et, s'estant enfermée seulle en la chambre, et ayant laissé la fenestre ouverte, attendit d'un grand desir son amy; et, estant retourné comme la nuict precedente, ilz souperent tous deux ensemble joyeusement. Puis Fortunio luy demanda comment il se devoit vestir le lendemain. Elle luy respondit de satin verd, brodé de fin or et argent, et son cheval garny de mesme, ce qu'il mit en execution.

S'estant le jouvenceau presenté en la place à l'assignation donnée, il entra dedans le tournoy, et, s'il avoit le jour precedent montré sa prouësse, encore la montra-il davantage ce jour-là, tellement que chacun disoit et affermoit d'une voix que la pucelle estoit sienne.

Le soir venu, la damoiselle, toute joyeuse, usa de la mesme fiction du soir precedent, attendant

son amoureux, qui vint souper gratieusement aveq elle. Et, luy ayant demandé de quelle couleur il se devoit vestir le jour ensuivant, elle respondit : « De satin cramoisi tout brodé d'or et de perles, avec la garniture du cheval d'une mesme façon, par ce que je seray, dit-elle, vestue d'une mesme couleur. — Madame, dit Fortunio, ne vous esmerveillez point si je viens demain plus tard au tournoy que les autres fois, car ce ne sera pas sans cause que je retarderay ma venue. »

Le troisiéme jour venu, et l'heure du tournoy, tout le peuple attendoit d'un grand desir l'honnorable triomphe, mais il ne se trouva aucun qui osast comparoistre, pour l'invincible force du chevalier inconnu. Or le trop long sejour du gentil chevalier non seulement donna grand soupçon au peuple, mais aussi à la damoiselle, nonobstant qu'il l'en eût auparavant advertie ; et, vaincue d'une douleur extreme, sans que nul s'en apperceust, se laissa tomber evanouye. Mais, si tost qu'elle entendit que Fortunio s'approchoit de la place, les espritz esgarez commencerent à retourner à leur premiere place. Vous eussiez veu Fortunio vestu d'un riche accoutrement, et la garniture de son cheval d'or fin tout semée de beaux rubiz, esmeraudes, saphiz, et de grosses perles qui, selon le jugement universel, valoyent plus qu'un royaume. Si tost qu'il fut arivé en place, tout le peuple se

mit à crier à haute voix : « Vive, vive le chevalier inconneu ! » en sifflant et frappant de ses mains. Estant entré en la lice, il se porta si vaillamment que, les ayant tous renversez par terre, il obtint la victoire. Et, estant descendu de son puissant cheval, il fut enlevé sur les espaulles des plus apparans de la cité et porté incontinent en la presence du roy, aveq trompettes et instrumens de musique, accompagnez de criz et voix qui alloyent jusques au ciel. Aprés qu'on luy eust osté le heaume et le harnoy luysant, le roy apperceut ce beau filz, et, ayant fait appeller sa fille en la presence de tout le peuple, la fit espouser aveq grand triomphe, tenant table ouverte à tous venans par l'espace d'un mois.

Ayant Fortunio demeuré quelque temps aveq sa bien aymée, estimant qu'il n'estoit pas convenable de demeurer ainsi oisif et conter les heures comme font ceux qui sont sotz et privez de bon sens, delibera de se partir et s'en aller en lieu où sa prouësse fut conneuë ; et, ayant fait apprester une galere aveq grans tresors que son beau pere luy avoit donnez, ayant prins congé de luy et de sa femme, il monta sur la mer, où il eut le vent assez favorable, tant qu'il entra en la mer Atlantique. Et, ayant desja fait environ cinq ou six lieues en icelle, voila la plus grande seraine qu'on veit onques qui s'approcha de la galere et commença à chanter

doucement. Or, Fortunio, qui tenoit la teste sur le bord de la galere pour escouter ce doux chant, se vint à endormir, et ce pendant il fut par la seraine engloty, laquelle se cacha incontinent dedans la mer. Les mariniers, ne le pouvant secourir, crevoyent de douleur; et, estans ainsi tous desolez et quasi comme desesperez, couvrirent la galere de noir, et s'en retournerent vers Odescalque, luy raconter le cas horrible et estrange qui leur estoit survenu en mer. Dond le roy et Doralice et toute la cité, sentans grande douleur, se vestirent de noir pour faire le dueil d'un tel personnage.

A quelque temps de là, Doralice enfenta un beau filz, lequel, estant nourry mignardement, vint jusques à l'aage de deux ans. Et la pauvre desolée Doralice, considerant d'estre privée de son cher espoux, et que toute esperance estoit perdue de e pouvoir jamais recouvrer, delibera, d'un haut et magnanime courage, de se mettre à la fortune de la mer et essayer son aventure, nonobstant que son pere ne le voulust consentir. Et de fait, ayant fait preparer une galere bien armée et equipée d'un grand avantage, elle print aveq soy trois pommes fort bien ouvrées, l'une desquelles estoit de laitton, l'autre d'argent et la troisiéme de fin or. Cela fait, ayant prins congé de son pere, monta sur mer aveq son petit filz, et, ayant fait hausser les voiles, elle entra en haute mer. La pauvre dame, navi-

geant ainsi, ayant la mer assez favorable, pria les mariniers de la mener au lieu propre où la sereine engloutit son mary. Ce qui fut fait. Estant arrivée en ce lieu, le petit filz commença à pleurer et crier à plaine gorge ; et, ne le pouvant appaiser, la mere print la pomme de cuivre et la bailla à ce petit enfant ; et, ce pendant qu'il s'en jouoit, la seraine l'apperceut et s'approcha de la galere, et en levant la teste hors de l'eau dit à la femme : « Dame, donnez-moy cette pomme, car j'en suis grandement amoureuse. » Et la dame luy respondit qu'elle ne la luy bailleroit point, à cause que c'estoit le passetemps de son petit enfant. « Si tu me la veux bailler, dit la sereine, je te montreray ton espoux jusques à l'estomac. » La dame, entendant ces propos et desirant grandement de voir son espoux, la luy donna courtoisement. Et la sereine, en recompense d'un tel don, luy montra, suyvant sa promesse, son mary jusques à l'estomac ; puis, l'ayant plongé dedans la mer, ne se laissa plus voir pour lors. Or la dame, qui avoit diligemment consideré tout ce fait, eut plus grand desir de le voir tout, et, ne sachant que faire ny que dire, se confortoit avec son petit enfant ; et, afin de le faire taire, elle luy bailla la pomme d'argent. Mais, si tost que la sereine l'eut apperceuë, la demanda en don. Toutefois, se frottant les espaulles, et voyant que c'estoit le passetemps de son petit enfant, refusoit

de la luy bailler, tellement que la sereine luy dit : « Si tu me la veux donner, je te montreray ton espoux jusques aux genoux. » La pauvre Doralice, qui avoit plus grand desir que jamais de voir son cher espoux, prefera l'amour du mary à celuy de son petit filz, et la luy donna joyeusement, et la sereine, ayant maintenu sa promesse, se plongea de rechef en l'eau. Ce pendant la pauvre dame ne savoit que dire et quel party prendre pour delivrer son mary de mort ; et, ayant prins son petit filz entre ses bras, qui pleuroit incessamment, se consoloit aveq luy. Le petit filz, se souvenant de sa pomme, de laquelle il se souloit jouër, se mit si fort à pleurer que la mere fut contrainte de luy bailler la pomme d'or ; mais, si tost que ce gourmand poisson l'eut apperceuë, et ayant consideré qu'elle estoit plus belle que les autres, la requit en don, et seut si bien faire et dire que la mere la luy bailla contre le vouloir de son petit enfant. Et, pourautant que la sereine luy avoit promis de luy faire voir son mary tout entier, afin de ne rompre sa promesse, s'approcha de la galere, et, ayant un peu levé le dos, le luy monstra apertement. Alors Fortunio, se voyant hors de l'eau et assis sur le doz de la sereine, estant en liberté, sans plus retarder s'en va proferer ces parolles : « Je voudrois estre un aigle », et tout soudain il devint aigle, et, ayant prins sa volée, s'en va aborder sur le maz

de la galere, et descendit à bas, en la presence de tous les mariniers, en la propre forme qu'il estoit auparavant. Puis commença à baiser et embrasser premierement sa femme aveq son petit enfant, et toute la trouppe des mariniers. Iceux, tresjoyeux d'avoir recouvré l'espoux, s'en retournerent au royaume paternel, et, si tost qu'ilz furent arrivez au port, vous eussiez ouy trompettes, tabourins, fifres, hautz-bois et autres instrumens, sonner de toutes partz. Le roy, voyant cela, s'esmerveilla, ne sachant que cela signifioit. Tout incontinent aprés voicy arriver un messager, qui luy porta les nouvelles comme son gendre Fortunio estoit arrivé avec sa fille. Estans descenduz de la galere, ilz s'en allerent tout droit au palaix, où ilz furent receuz en grand triomphe. A quelque temps de là, Fortunio s'en alla vers sa maison, et, s'estant fait devenir loup, devora sa maratre et son frere Valentin, pour le tort qu'ilz luy avoyent fait. Puis monta à cheval et s'en retourna au royaume de son beau pere, où il vesquit longuement en grande felicité avec s'amie Doralice, en grant contentement des deux parties.

Si tost que Alterie eut finy sa piteuse fable, la royne luy commanda de reciter son enigme; ce qu'elle feit en disant ainsi :

Bien loin d'icy un animal se treuve,
De soy cruel, gentil en apparence,
Et en deux parts la nature l'espreuve,
Et d'inhumaine et feminine essence,
Assez plaisant et de t'aymer controuve ;
Son chant fort doux meine communement
Les gens à mort avec un grand tourment.

Le notable enigme recité par Alterie fut interpreté en diverses manieres, et ne s'en trouva point qui frapast au but, tellement que la belle Alterie, voyant qu'on ne le pouvoit resoudre, dit humainement : « Messeigneurs, le vray sens de mon enigme n'est autre chose que la sereine, qui se tient dedans l'eau de la mer, et est une beste fort plaisante à veoir, parce qu'elle ha le visage, l'estomac, le corps et les bras d'une belle damoiselle, et tout le reste est poisson plein d'escailles, assez cruel. Elle chante doucement, et de son chant elle vient à endormir les mariniers pour les faire precipiter en l'eau.» Chacun loua cette gracieuse et subtile resolution. Mais elle remercia toute l'assistance de l'avoir ainsi escoutée. Cela fait, Madame commanda à Eritrée qu'elle poursuyvist l'ordre commencé, ce qu'elle fit en disant...





FABLE V.

Isotte, femme de Lucafer Albani, de Bergam, cuidant par finesse decevoir Travaillin, vacher de son frere Emilian, pour le trouver menteur, perdit la metairie de son mary, et s'en retourna au logis avec la teste d'un taureau, les cornes dorées, et toute honteuse.

La force de l'infalible verité est si grande que, selon le tesmoignage de la sainte Escriture, il seroit plus facile que le ciel et la terre print fin que la verité vinst à defaillir, joinct que la verité a si grand privilege, selon le dit des sages du monde, qu'elle surmonte le temps. Et, tout ainsi que l'huyle estant mise en quelque vaisseau demeure tousjours au dessus, aussi la verité vient au dessus de la mensonge. Au moyen de quoy on ne se doit point esmerveiller de ce mien commencement, car je l'ay fait estant esmeuë de la meschanceté d'une mauvaise femme, laquelle, cuidant par ruses et paroles faintes suposer un pauvre jeune filz

simple à dire la mensonge, il dit la verité, dond elle fut à la fin confuse et infame, comme femme malheureuse, comme je vous raconteray avec la presente fable, laquelle vous sera en temps et lieu plustost proufitable que dommageable, si vous en goustez bien le subject.

Vous devez donc sçavoir, notables dames, que à Bergam, cité ancienne de Lombardie, y avoit une fois un homme riche et puissant, nommé Pierre Marie Albani, qui avoit deux enfans, l'un desquels se nommoit Emilian, et l'autre Lucafer. Avec ce il avoit deux metairies, l'une s'appelloit Gorem, et l'autre Pedren. Or les deux freres, c'est à savoir Emilian et Lucafer, aprés la mort de Pierre Marie, leur pere, diviserent entre eux les metairies, tellement que Pedren escheut à Emilian, et Gorem à Lucafer. Emilian avoit un fort beau troupeau de brebis, avec un grand nombre de jeunes taureaux et une bergerie de belles vaches ; et de tout cela estoit gardien un nommé Travaillin, homme autant fidele et loyal que rien plus, et avoit cette bonne grace en luy que pour mourir il n'eust point dit une mensonge, gardant ses bestes en si grande diligence qu'il n'avoit point de pareil en ce monde. Or tenoit-il avec ses vaches quelque quantité de taureaux, entre lesquelz y en avoit un si beau et tant aggreable à Emilian qu'il luy avoit fait dorer les cornes d'or fin, et jamais Travaillin

n'alloit à Bergam qu'Emilian ne luy demandast nouvelle de son taureau aux cornes d'or.

Or advint que, se trouvant Emilian à deviser avec son frere Lucafer et autres siens domestiques, survint Travaillin, lequel fit signe à Emilian de luy vouloir un peu parler; et luy, ayant laissé la compagnie de son frere et d'autres amis, s'y en alla, et fut assez long temps à luy tenir propos. Et, pourautant qu'Emilian luy avoit faict desja souventefois ce tour de laisser ses parens et amis pour aller parler à un vachier, Lucafer ne le pouvoit aucunement endurer; tellement qu'un jour, estant embrasé d'un despit, il monta en colere et dit à Emilian : « Je suis bien scandalisé de vous, mon frere, de ce que vous faittes plus de compte d'un vachier et d'un coquin que de vostre frere propre et autres bons amis : car non seulement une fois, mais mille, s'il faut ainsi dire, vous nous avez laissez en plaine rue, et au milieu du jeu, comme bestes qui vont à la boucherie, et vous accointez de ce gros lourdaut de Travaillin, vostre vachier, pour deviser avec luy, et semble que vous ayez les plus grandes affaires de ce monde ensemble, et tout n'en vaut pas un festu. » A quoy respondit Emilian : « Mon frere Lucafer, il ne faut point que vous reprochiez ainsi mon vachier Travaillin, en vous couroussant si fort contre moy, parce qu'il est bon jeune homme et me plaist tant pour sa capacité que pour

la grande fidelité qu'il use envers moy ; joinct qu'il ha une singuliere et louable vertu en luy, de ce qu'il ne diroit jamais une mensonge pour tout l'or de ce monde. Outre cela, il ha beaucoup d'autres bonnes conditions, pour lesquelles je suis contraint de l'aymer. Parquoy ne vous esmerveillez point si je le caresse. » Ces propos envenimerent d'avantage Lucafer, tellement que, en multipliant grosses parolles l'un contre l'autre, peu s'en fallut qu'ils ne missent la main aux armes. Et, pourautant que Emilian louoit si fort son Travaillin, Lucafer luy va dire : « Vous louez si fort ce vachier pour sa capacité, loyauté et verité ; et je vous dis que c'est le plus desloyal, le plus impropre et le plus grand menteur de ce monde, et entreprens de le vous faire veoir, et ouyr qu'il dira en vostre presence mesmes quelque mensonge. » Aprés beaucoup d'autres paroles, ils vindrent à gager sur cela leurs metairies, ayans ainsi appoincté entr'eux que, si Travaillin seroit trouvé en mensonge, la metairie d'Emilian seroit à Lucafer; au contraire, s'il ne se trouvoit mensonger, Lucafer perdroit la sienne. Et de fait, ayans fait venir un notaire, en feirent passer contract, avec toutes les solennitez qui sont requises en telles matieres.

Aprés que chascun fut party et que leur colere fut un peu passée, Lucafer commença à se repentir de son marché et du contract qui en estoit passé

par main de notaire, se faschant grandement de telle gaigeure, et craignant de perdre sa metairie, de laquelle il se nourrissoit avec toute sa famille. Estant Lucafer de retour à son logis, sa femme, qui se nommoit Isotte, le voyant si dolent, sans sçavoir la cause, luy dit : « Dea, mon mary, qu'avez-vous à estre si triste ? » Et Lucafer luy respondit : « Tais-toy, je te prie, et ne m'augmente point la fascherie que j'ay. » Mais Isotte, desirant le sçavoir, tant seut faire et dire que le mary raconta tout. Alors elle luy dit d'un visage joyeux : « Est-ce la cause pourquoy vous estes en si grand esmoy ? Ne vous souciez point de cela, car j'entreprens sur ma vie que Travaillin dira non seulement une mensonge à son maistre, mais plus de mil. » Lucafer, entendant cela, resta tout content. Et, pourautant que Isotte savoit fort bien que son beau frere Emilian aymoit grandement le taureau aux cornes d'or, elle mit son dessein de l'attraper ; et de fait, s'estant accoustrée d'habits fort lascifz et fardée qu'il n'y manquoit rien, se partit de Bergam et s'en alla à Pedrem, où estoit la metairie d'Emilian ; et, si tost qu'elle fut entrée au logis, elle trouva Travaillin qui faisoit du fromage, et, l'ayant salué, luy dit : « Travaillin, je suis venuë icy pour te visiter, et pour boire du lait et manger du fromage avec toy. — Vous soyez la tresbien venuë, maistresse », respondit Travaillin ; et, l'ayant fait as-

seoir, commença à preparer la table avec bon fromage de brebis et autres choses, pour l'honnorer. Et, pourautant qu'il la voyoit ainsi belle et seulette, et qu'elle n'avoit pas de coustume venir vers luy, il fut tout estonné, et ne se pouvoit persuader que ce fût Isotte, femme du frere de son maistre. Mais, pourautant qu'il l'avoit veüe autrefois, il taschoit de la caresser et honnorer selon son estat. La table desservie, Isotte, voyant que Travaillin estoit aprés pour faire le fromage, luy dit : « Escoute, mon ami Travaillin, je te veux ayder à faire ton fromage. — Ce qu'il vous plaira, Madame », respondit-il. Et, sans dire autre chose, retroussa ses manches jusques au coude, en monstrant ses beaux bras blancz comme neige, et se travailloit aprés ce fromage, monstrant aucunefois son gentil estomac, où il y avoit deux petits tetins qui sembloyent deux pommes. Outre cela, elle venoit à approcher de si prés son vermeil visage à celuy de Travaillin que l'un touchoit quasi l'autre. Or Travaillin, nonobstant qu'il fust vachier et nourry aux champs, si ne laissoit-il pas estre assez fin; et, voyant les manieres de faire de la dame, qui demonstroyent en elle un amour lascif, l'alloit entretenant de parolles et d'œillades, feignant de n'entendre rien en matiere d'amour. Mais la dame, qui pensoit qu'il fust embrasé de son amour, devint si fort amoureuse de luy qu'elle ne sçavoit de quel coté se

tourner. Et, combien que Travaillin conneust bien l'amour lascif de ceste femme, si n'en osoit-il rien dire, craignant de la fascher. Mais elle, qui estoit desja touchée au vif, connoissant la nonchalance de Travaillin, luy dit : « Dea, Travaillin, qui est la cause que vous estes ainsi resveur, et que ne daignez parler à moy? Vous seroit-il point venu quelque appetit de moy? Ne cache point ton vouloir, car tu m'offencerois plustost, veu que je suis à ton plaisir et commandement. » Travaillin, oyant ces propos, se resjouit grandement, et faisoit semblant de l'aymer. La sotte femme, le voyant embrasé de son amour, estimant qu'il estoit temps qu'elle vînt à ce qu'elle desiroit, luy dit ces propos : « Mon amy Travaillin, je voudrois bien que tu me fisses un grand plaisir, et, quand tu me le refuserois, je dirois bien que tu fais peu de compte de l'amour que je te porte, et serois peut-estre cause de ma ruyne ou de ma mort. » Et Travaillin luy respondit : « Madame, je suis content d'exposer ma propre vie, non pas seulement mon bien, pour l'amour de vous; et, combien que vous me commandiez chose difficile, toutefois l'amour que je vous porte et que vous me monstrez me la rendroit facile. » Alors Isotte, ayant prins un peu hardiesse, luy dit : « Si tu m'aymes comme je croy, je le connoistray maintenant. — Commandez-moy, Madame, respondit Travaillin, et vous le con-

noistrez. — Je ne veux autre chose de toy, dit Isotte, sinon la teste du taureau qui ha les cornes d'or, et puy fay de moy tout ce qu'il te plaira. » Travaillin, oyant ces propos là, fut tout estonné; mais, vaincu d'un amour charnel et des mignardises de ceste femme impudique, respondit : « Ne me demandez-vous autre chose, Madame? Je vous donne non seulement la teste, mais tout le corps et ma personne propre. » Ayant dit cela, il print un peu de hardiesse et embrassa la dame, recueillant avec elle les derniers fruictz d'amour. Cela fait, Travaillin, ayant trenché la teste au taureau, la mit en un sac et la presenta à la dame, laquelle, se trouvant contente, tant pour le desir accomply que pour le plaisir receu, s'en retourna en son logis avec plus de cornes que de metairies.

Si tost qu'elle se fut partie, Travaillin fut tout estonné, et commença à penser comment il devoit faire pour s'excuser de la perte du taureau aux cornes d'or, que son maistre Emilian aymoit tant. Estant ainsi en ce tourment d'esprit et ne sçachant que faire ou que dire, à la fin s'imagina de prendre une branche d'arbre et la vestir de quelques siens pauvres habitz, et faindre que ce fust son maistre, et experimenter comment il devoit faire quand il seroit devant son maistre Emilian. Aprés avoir accoustré ce fantausme en sa chambre, il s'absenta quelque peu, et puis retourna et salua cette bran-

che vestue, en disant : « Bon jour, mon maistre », et, en respondant à soymesmes, disoit : « Tu sois le bien venu, Travaillin ; comment te portes-tu ? Comment vont tes affaires ? Il y a long temps que tu ne t'es laissé veoir. — Je me porte fort bien, respondit-il ; j'ay esté tant empesché que je n'ay peu venir vers vous. — Comment se porte le taureau aux cornes dorées ? » disoit Emilian ; et il respondit : « Par mon serment, Monsieur, les loups l'ont devoré dedans le bois. » Et demeuroit sur ce poinct, ne sçachant plus que dire, mais s'en retournoit tout fasché. Puis s'en retournoit en la chambre et recommençoit sa harengue en disant : « Dieu vous garde, maistre. — Et toy aussi, Travaillin. Comment vont noz affaires ? Que fait nostre taureau aux cornes dorées ? — Je me porte bien, Monsieur, Dieu mercy, et vous ; mais le toreau se partit un jour de la bergerie en la malheure, et, en combatant avec les autres taureaux, fut si asprement navré qu'il en est mort. — Mais où est donq la peau et les cornes ? » Et lors il ne sçavoit plus que respondre. Bref, ayant faict cela par plusieurs fois, il ne sçavoit plus quelle excuse trouver qui fût au moins pertinente.

Isotte, qui s'en estoit desja retournée vers son logis, dit à son mary : « Comment fera le pauvre Travaillin quand il se voudra excuser vers son maistre Emilian de la mort du taureau aux cornes

d'or, qu'il aimoit tant? Il ne se pourra pas tenir de luy dire quelque mensonge. Voylà la teste que j'ay apportée avec moy en tesmoignage de ce à l'encontre de luy, quand il dira la mensonge. » Mais ne luy raconta pas comment elle luy avoit fait deux cornes plus grandes que celles d'un grand cerf. Lucafer, voyant la teste du taureau, fut fort joyeux, esperant infaliblement de gaigner sa cause; mais il luy advint bien au contraire, comme vous entendrez cy-aprés.

Travaillin, ayant fait diverses harengues et autant de responces aveq l'homme de bois, tout ainsi que s'il eust parlé à son maistre propre, et n'en voyant aucune se conformer à son desir, determina, sans autre pensement, s'en aller trouver son maistre, quoy qu'il en advînt. Et de fait, estant allé à Bergam, il trouva son maistre, qu'il salua joyeusement, et le maistre luy rendit le salut, en disant : « Que dit le cœur, Travaillin? Il y a si long temps que tu ne fuz icy et que je n'ay eu aucune nouvelle de toy! — Monsieur, respondit Travaillin, les grandes occupations en ont esté cause. — Comment se porte le taureau aux cornes dorées? » dit Emilian. Alors Travaillin, estant tout confuz et devenu par le visage rouge comme feu, se vouloit quasi excuser et deguiser la verité; mais, parce qu'il craignoit de souiller son honneur, il print un peu de hardiesse et commença l'histoire

d'Isotte, en racontant par le menu tout ce qu'il avoit fait aveq elle, et l'issue de la mort du taureau, dond Emilian fut tout estonné, tellement que Travaillin fut estimé homme veritable, et tenu en bonne reputation de ce qu'il n'avoit point caché la verité. Au reste, Emilian gaigna la metairie, et Lucafer [demeura] cornu, aveq sa truande femme Isotte, qui, pensant tromper autruy, se trouva soymesme deceue et infame.

La nouvelle finie, chacun de l'honneste compagnie blasma grandement la desbordée Isotte, en louant et exaltant Travaillin, non pas sans se mocquer de la sotte femme qui s'estoit ainsi vilainement assubjectie à un pauvre vacher pour son insatiable avarice. Et, pourautant que l'enigme d'Eritrée restoit à dire, Madame luy fit signe qu'elle ne rompît point l'ordre commencé. Alors, sans plus retarder, elle dit ainsi :

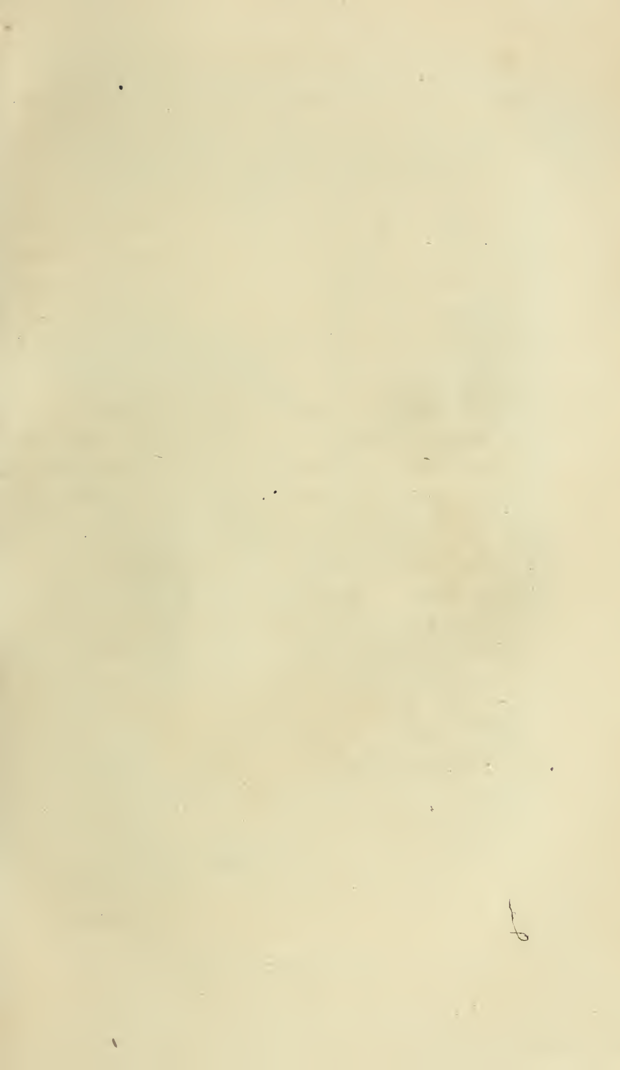
Au cul je voy une teste eslevée,
Et à son aise un cul assis en terre;
Une puissante aprés s'y est trouvée,
Qui ne dit mot et le chef fort luy serre;
Deux la voyant sans trop grande courvée
Et de plus fort son chef alors enserre.
Dix outre plus la viennent à mouvoir;
Si bien que c'est chose assez belle à veoir.

Si les dames avoient ris de la fable, elles ne prindrent pas moins de passetemps de l'enigme. Et, pour-

àutant qu'il ne se trouva aucun en la compagnie qui le sceust interpreter, Eritrée dit : « Messieurs, mon enigme ne signifie autre chose sinon celuy qui est couché derriere une vache, en luy tirant le laict : car il tient la teste prés du cul de la vache, et le cul de celuy qui tire la vache se repose à son aise. Elle est patiente et retenue par un qui la tire, et estant regardée de deux yeux et maniée de deux mains et dix doigts qui luy tirent le laict. »

Cet ingenieux enigme, avec son interpretation, pleut merveilleusement à toute la compagnie. Mais, pourautant que toutes les estoilles estoient desja cachées, hor-mis celle qui luit au poinct du jour, Madame commanda que chacun s'allast reposer, et qu'on retournast le soir ensuyvant, soubz peine d'amende arbitraire.







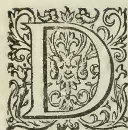
E. Champollion, sc. Jouaust, Ed. A. Salmon, Imp.

QUATRIÈME NUIT

Fable I.



LA QUATRIÉME NUICT



ESJA *le blond Appollo, aveq son flamboyant chariot, avoit laissé notre hemisphere, et, s'estant plongé en la mer, s'en estoit allé aux antipodes; et ceux qui labouroyent la terre, se trouvans lassez par le long travail (osté toutes concupiscences), se reposoyent doucement en leur lict, quand l'honneste et notable compagnie comparut joyeusement au lieu accoutumé. Et, aprés que les hommes et les dames eurent un peu ris et devisé, madame Lucrece, ayant imposé silence à tous, commanda que le vaisseau d'or fust apporté; escrivant de sa propre main le nom de cinq damoiselles et les ayant mis dedans le vaisseau, appella le seigneur Evangeliste, luy commandant de les tirer l'un aprés l'autre, à fin qu'on peust connoistre ceux qui devoyent raconter et fabloier icelle*

nuict. Alors le seigneur Evangeliste, laissant ses propos qu'il tenoit aveq Loyse (comme obeïssant), s'en alla mettre à genoux devant Madame, et tira premierement le nom de Fleurdiane, puis de Vincende et de Loyse, aveq Isabelle et Alienor, qui vindrent aprés consequtivement. Et, devant qu'on commençast à deviser, Madame commanda que Moulin et le Trevisan missent la main à leurs lucz, et qu'on chantast quelque chanson, qui fut telle.

Comme au milieu le soleil reluisant
De tout autre astre esteint bien la clarté,
Icelle aussi, de ses yeux produisant
Les beaux rayons remplis d'amenité,
Vient accroissant et tousjours produisant
Ses gentilz faitz aveq proprieté.
Heureux celuy qui de sa gentil bouche
Oyt le doux son, et ses habits attouche.

La chanson fut diligemment escoutée et louée d'un chacun. Mais madame Lucrece, voyant qu'elle estoit finie, commanda à Fleurdiane, à qui estoit escheu le premier lieu de commencer les fables de la quatriéme nuict, qu'elle se despeschast de dire la sienne, à fin de poursuivre l'ordre du passetemps desja commencé. Icelle, non moins convoiteuse de dire que d'escouter, commença ainsi...



FABLE I.

Richard, roy de Thebes, avoit quatre filles, l'une desquelles s'en alla vagabonde par le monde, et de Constance se fit appeller Constantin, et arriva en la court de Cacus, roy de Bettinie, lequel, par ses prouësses et bonnes conditions, la print en mariage.

Mes cheres et gratieuses dames, la fable racontée le soir precedent par nostre sœur Eritrée m'a rendu le courage si honteux qu'elle m'ha quasi diverty de fabloyer ce soir icy ; toutesfois, l'honneur et obeissance que je doy à Madame, et la reverence que je suis tenue avoir vers ceste honnorable et aggreable compagnie, me contraint et donne courage d'en raconter une, laquelle n'estant pas si belle et plaisante comme celle qui ha esté racontée d'elle, si est-ce que je vous en feray le discours ; et vous entendrez comment une pucelle d'un cœur noble, à qui fortune fut assez plus favorable en ses faictz que la raison, ayma mieux devenir servante que

d'abaisser sa condition, et, aprés grande servitude, devint femme du roy Cacus, comme vous entendrez par le present discours.

En la noble cité de Thebes, en Egipte, garnie de beaux edifices, tant particuliers que publiqz, abondante en bledz, d'eaux fresches, et generalement de toutes les choses qui appartiennent à une triomphante cité, regnoit au temps passé un roy nommé Richard, homme sçavant et magnanime en toutes choses. Icelluy, desirant laisser aprés soy des heritiers, espousa Valeriane, fille de Marlian, roy d'Escosse, belle, gratieuse à merveilles, et d'icelle engendra trois filles, belles et fresches comme la rose du matin, l'une desquelles se nommoit Valence, l'autre Dorothée, et la troisiéme Spinelle. Richard, voyant que sa femme Valeriane n'estoit plus en terme d'avoir enfans, et les trois filles estre en aage pour estre mariées, delibera de les loger toutes trois honnorablement, et diviser son royaume en trois parties pour ses trois filles, retenant seulement ce qui estoit suffisant pour l'entretenement de soy et de sa famille et de toute sa court ; et, tout ainsi qu'il avoit deliberé, il mit en execution. Les trois filles mariées à trois puissans roys, l'une au roy de Scardone, l'autre au roy des Gothz, et la troisiéme au roy de Scythie, ayant chacune d'icelles le tiers du royaume paternel au nom et en faveur de mariage, le bon roy, ayant

une petite partie pour luy ayder à survenir à ses necessitez, ne laissoit de vivre assez honnestement aveq sa femme Valerienne, et en grande tranquillité. Advint que, à quelque temps de là, la royne, de laquelle le roy n'esperoit plus avoir lignée, enfanta une belle petite fille, laquelle fut autant bien receue et caressée du roy que les trois premieres, et non pas de la royne : ce qu'elle ne faisoit pas par hayne qu'elle luy portast, mais par ce que le royaume estoit desja divisé en trois parties, et ne voyant aucun moyen de la pouvoir assez suffisamment marier, et toutesfois ne luy vouloit pas faire moins d'avantage qu'à sa fille ; mais, ayant trouvé une suffisante nourrisse, luy enchargea expressement d'employer tout son pouvoir envers elle, en la façonnant aux plus gentilles mœurs que peust avoir une fille de sa qualité. La jeune fille, qui s'appelloit Constance, estant parvenuë à l'aage de douze ans, avoit desjà aprins à broder, chanter, sonner, dancer, et toutes les bonnes qualitez qui appartiennent à une fille d'une bonne maison. Non contente de ce, elle s'addonna aux lettres, qu'elle apprenoit de si grande affection que non seulement elle y employoit le jour, mais aussi la pluspart de la nuict, pour tousjours trouver choses exquises. Outre cela, non pas comme femme, mais comme vaillant guerrier, s'addonna à l'art militaire, en domptant chevaux, maniant les armes, et en cou-

rant la lance bien souvent demeuroit victorieuse et emportoit le triomphe tout ainsi que font les gentilz chevaliers dignes d'honneur. Pour lesquelles choses Constance estoit tant aymée du roy et de la royne que rien plus. Estant Constance en aage parfaite, et son pere n'ayant plus biens ny tresors suffisans pour la marier à quelque puissant roy, s'en faschoit grandement et en tenoit souvent propos à la royne, qui, considerant que les vertuz de la fille estoyent telles qu'il n'y avoit fille en ce monde qui fût sa pareille, se venoit à contenter, et aveq douces parolles confortoit le roy qu'il deust prendre patience en cela, parce qu'il se pourroit trouver quelque puissant seigneur qui seroit tant amoureux de ses vertuz qu'il ne refuseroit de la prendre en mariage sans dot.

Il ne passa gueres de temps que la fille fust requise en mariage par plusieurs grands seigneurs, entre lesquelz se trouva Brunel, filz du grand marquis de Vivian ; tellement que le roy et la royne feirent appeller leur fille, et luy dirent : « Nostre treschere fille Constance, maintenant le temps est venu de te marier, au moyen de quoy nous avons trouvé un jeune filz qui sera selon ton contentement. Il est filz du grand marquis de Vivian, nostre amy domestique, et se nomme Brunel, qui est un jeune filz galant et de bonne grace, et ses prouësses sont desja semées par tout le monde. Il

ne nous requiert autre chose sinon notre bonne grace et ta delicate personne, laquelle il estime plus que tous les tresors de ce monde. Tu sçais bien, ma fille, m'amye, que nous ne te pouvons donner aucun mariage, à cause de notre pauvreté, au moins pour te loger en haut lieu. Il faut donq que tu te contentes selon notre vouloir. » La fille, qui estoit sage et se sentoit issue de grande lignée, escouta attentivement les paroles du pere, et, sans plus retarder, luy respondit ainsi : « Sire, il n'est ja besoing que je use de cerimonies maintenant par mes paroles pour donner responce à ce que vous m'avez icy tant prudemment proposé ; mais je vous diray seulement ce que la matiere requiert. Premierement, je vous remercie humblement du bon vouloir et de la grande affection que vous avez envers moy, cherchant de me donner un mary que je n'ay point requis. Outre cela, souz correction de Vostre Majesté, je n'ay point deliberé de degenerer à la race de mes predecesseurs, qui ont esté de tout temps nobles et fort renommez, et ne veux point abaisser vostre couronne en prenant un qui est inferieur à nous. Mon trescher pere, vous avez engendré quatre filles, desquelles vous en avez marié trois richement à trois puissans roys, en leur donnant grans tresors et seigneuries ; et moy, qui vous ay esté tant obeïssante, vous me voulez loger en si bas lieu ! Parquoy, pour abre-

ger, je vous dis que jamais je ne prendray mary si je n'ay un roy comme mes autres trois sœurs, et qui soit convenable à ma personne. » Et, ayant prins congé du roy et de la royne (non pas sans espandre beaucoup de larmes), et estant montée sur un puissant cheval, se partit toute seule de Thebes, prenant son chemin où fortune la conduisoit.

Chevauchant ainsi à l'aventure, changea premierement son nom, et de Constance se fit appeller Constantin. Et, ayant passé montz et vaux, bois et rivieres, voyant beaucoup de païs, et oyant divers langages, elle considera leurs manieres de faire, les coutumes des peuples, qui vivoyent non pas comme hommes, mais comme bestes. Finalement, un jour, sur le soleil couchant, elle arriva en une notable et magnifique cité nommée Constance, de laquelle estoit pour lors seigneur Cacus, roy de Bettinie, et estoit la ville metropolitaine de toute cette contrée. Estant entrée en icelle, elle commença à contempler les superbes et triomphans palaix, les droittes et spacieuses rues, les courans et larges fleuves, les claires et vives fontaines ; et, s'estant approchée de la belle place, elle apperceut le haut et magnifique palaix du roy, les colomnes duquel estoyent de fin marbre, de porphyre et autres pierres exquises ; et, en haussant sa veue, elle apperceut le roy appuyé sur une galerie qui

descouvroit toute la place, et, ayant osté son chapeau, luy fit une grande reverence. Le roy, voyant ce jeune filz si gracieux et beau, le fit appeller. Si tost qu'il fut arrivé, le roy luy demanda d'où il venoit et comment il avoit nom, et il respondit qu'il venoit de Thebes, estant persecuté de l'envieuse et muable fortune, et qu'il se nommoit Constantin, et qu'il serviroit volontiers quelque honneste gentilhomme, autant fidelement et amiablement qu'il seroit possible. Le roy, qui se contentoit desja de l'apparence de ce jeune filz, luy va dire : « Puis que tu portes le nom de la cité, je veux que tu demeures icy en ma court, ne faisant autre chose que de servir ma personne. » Le jeune filz, qui ne demandoit autre chose, le remercia premierement, puis l'accepta pour son seigneur, en luy offrant d'estre appareillé de faire tout ce qu'il luy seroit possible.

Estant ainsi Constantin au service du roy, en habit d'homme, le servoit de si bonne grace que chacun qui le regardoit en estoit tout estonné ; la royne, qui venoit à considerer les belles manieres de faire et la bonne grace de Constantin, en devint si fort amoureuse que jour et nuict elle ne pensoit jamais qu'en luy, en luy donnant telles œillades qui auroyent fait fendre les pierres. Estant donq la royne en cest estat, ne desiroit autre chose que se trouver un jour à deviser avec luy. Et de

fait, ayant un jour trouvé l'occasion et le temps commode de parler à luy, le commença à interroger et demander s'il la vouloit servir. Et en la servant, outre la recompense qu'il en recevroit, non seulement il seroit le bien venu en la court, mais prisé et honnoré. Constantin, connoissant que ces parolles icy ne venoyent point d'un bon zele qu'elle eust, mais d'une affection amoureuse, considerant aussi qu'elle ne pouvoit pas contenter son desordonné appetit, estant fille, luy respondit assez humblement : « Madame, le devoir de servitude que je tiens à mon seigneur vostre mary est si grand qu'il me sembleroit bien luy faire une grande injure si je me partois de son obeïssance et vouloir : parquoy, ma treshonnorée Dame, il vous plaira m'avoir pour excusé si vous ne me trouvez prompt et apareillé à vostre service, car mon intention est de servir mondit seigneur jusques à la mort, pourveu que mon service luy soit aggreable. » Et, ayant prins congé d'elle, se partit. La royne, qui sçavoit tresbien que le dur chesne ne se coupe pas du premier coup, tascha souventefois par ruses et subtilz moyens d'attirer ce jeune filz à son service ; mais luy, constant et ferme comme la tour battue par les ventz, ne se peut onq esbransler. Au moyen de quoy la royne convertit son chaud et puissant amour en si aspre et mortelle haisne qu'elle ne le pouvoit plus regarder de bon cœur ;

et, en desirant incessamment sa mort, pensoit jour et nuict comment elle pourroit trouver quelque moyen pour l'oster de devant ses yeux ; mais elle craignoit grandement le roy, à cause qu'il l'aymoit et en faisoit estime.

Or, en cette province de la Bettinie se trouvoit une espece d'hommes qui avoyent la moitié du corps, c'est à savoir le dessus, en forme humaine : vray est qu'ilz avoyent les cornes et les aureilles comme les bestes brutes ; au reste ilz avoyent les pieds peluz comme ceux d'une chevre, avec un peu de queue entortillée comme celle d'un porc, s'appelloyent satyres, qui endommageoyent grandement les villages et metairies circonvoisines, avec les hommes du païs. Et le roy avoit grand desir d'en avoir un vif entre les mains, mais il ne se trouvoit celuy qui eust la hardiesse d'en prendre un et le presenter au roy. Tellement que la royne par le moyen d'iceux se va imaginer de faire mourir Constantin ; mais elle n'en peut pas bonnement venir à bout, par ce que le trompeur le plus souvent se trouve luy-mesmes trompé par permission divine et justice eternelle.

La fausse royne, qui sçavoit bien le desir du roy, en devisant avec luy de diverses matieres, entre autres luy vint à dire : « Monseigneur, ne sçavez-vous pas bien que Constantin, vostre fidele serviteur, est si puissant et gentil chevalier qu'il pourra

bien prendre un de ces satires sans avoir secours de personne, et le presenter vif devant voz yeux ? Et qu'il soit ainsi comme je pense, vous le pourrez facilement experimenter, et acomplir en une heure vostre vouloir; et luy, comme puissant et vaillant chevalier, en recevra l'honneur et triomphe pour memoire perpetuelle. » Les propos de la fine royne, et son conseil, pleut merveilleusement au roy ; lequel fit incontinent apeller Constantin et luy tint telz propos : « Escoute, Constantin : si tu m'aimes comme tu montres et comme chacun croit, tu accompliras entierement mon vouloir, et de ton côté tu en recevras honneur à jamais. Tu dois savoir qu'il n'y a chose en ce monde que je desire plus que d'avoir un satire vif entre mes mains ; et, pourautant que tu es puissant et adroit, je ne connois homme en ce royaume qui me puisse mieux contenter en cela que toy. Parquoy, si tu m'aymes, tu ne me refuseras point ceste demande. » Le jeune filz, qui ne pensoit point que cela vinst d'autre que du roy, ne luy voulut point tenir pour lors propos qui le peussent fascher, mais luy dit gratieusement : « Monseigneur, vous me pouvez commander cela et autres choses. Et, combien que ma force soit assez foible, si ne laisseray-je pas de satisfaire à vostre vouloir et desir, voire y deussé-je laisser la vie. Mais, devant que je m'expose à cette dangereuse entreprinse, je vous prie, Monseigneur, don-

ner charge qu'il soit porté au bois où sont les satires un grand vaisseau ayant la bouche large, et qui ne soit point moindre que celuy où les servantes font la lessive pour nettoyer les chemises et autres draps de lin. Outre cela, je voudrois qu'on y portast un tonneau de bon vin, je dis du meilleur et du plus puissant qu'on puisse trouver, aveq deux pleins sacs de miche blanche. » Le roy fit incontinent preparer tout ce que Constantin luy avoit enchargé. Cela fait, Constantin s'en alla au bois, et print une seille de cuivre, et commença à puiser de ce bon vin qui estoit dedans le tonneau, et le verser dedans le vaisseau qui estoit prés de là, puis print le pain, et, le rompant par morceaux, le jettoit dedans le vin, et tout incontinent il monta sur un arbre assez prés de là pour voir l'issue de cest affaire. Il ne fut pas si tost monté que les satires, qui avoyent desja esventé l'odeur de ce vin, commencerent à s'approcher du poinsson et en feirent une bonne ventrée, tout ainsi que les loups affamez quand ilz arrivent en une trouppe de brebis. Aprés qu'ils se furent bien saoulez, ilz se meirent à dormir si fort que tout le bruict du monde ne les auroit point esveillez. Alors Constantin, voyant l'occasion venue, descendit de l'arbre, et, s'estant approché d'un, le lia par les mains et par les piedz avec une corde qu'il avoit apportée avec luy, sans faire aucun bruit le chargea sur son cheval et l'emporta. Che-

vauchant ainsi avec ce satire lié estroittement, il arriva sur l'heure de vespres en un village assez prés de la cité, et, quand ce bestial (ayant desja digeré son vin) s'esveilla, et, comme s'il se fust levé du lict, commença à baailler, et, en regardant à l'entour de luy, il apperceut un pere de famille qui avec grande multitude accompaignoit à la sepulture un enfant mort, en pleurant, et de l'autre costé le prestre chantoit : dond le satire se print si fort à rire qu'il en perdoit toute contenance. Si tost qu'il fust entré en la cité, et estant arrivé en la place, il apperceut tout le peuple, qui attentivement regardoit un pauvre jeune homme pendu freschement au gibet, dond il se mit plus à rire qu'auparavant. Quand il fut arrivé au palaix, chacun se mit à crier : « Voicy Constantin ! » Le satire, entendant cela, se mit encores plus à rire. Estant venu Constantin en la presence du roy, et de la royne, et de toutes ses damoiselles, il luy presenta le satire, lequel se mit encores plus fort à rire qu'auparavant, dond tous les assistans furent tous estonnez. Le roy, voyant que Constantin avoit accomply son commandement, luy porta aussi grande affection que feit onques maistre à serviteur ; mais il augmenta bien douleur sur douleur à la royne, laquelle, pensant le ruyner du tout, le mit encores en plus grand estat et credit qu'il n'estoit auparavant. Et ne pouvant ceste malheureuse femme souffrir un si

grand bienvenir de luy, s'imagina une autre ruse, qui fut telle. Pourautant qu'elle savoit bien que le roy estoit accoustumé d'aller tous les jours à la prison où estoit le satire, et pour son passetemps il taschoit tousjours de le faire parler; mais le roy n'eut jamais le pouvoir de le faire parler, tellement qu'elle s'en alla trouver le roy et luy dit : « Sire, vous estes desja allé par plusieurs fois au cabinet du satire pour le faire parler à vous, et ceste grosse beste n'ha jamais voulu dire mot. Pourquoy vous rompez-vous plus la teste aprés? Sçachez que, si Constantin veut, qu'il est suffisant pour le faire parler et respondre ce qu'il pourra. » Le roy, entendant ces propos, fit incontinent venir Constantin et luy dit : « Je suis asseuré, Constantin, que tu n'es point ignorant du plaisir que je prens aprés le satire que tu as prins; mais je suis fort desplaisant de ce qu'il est ainsi muet et qu'il ne veut aucunement donner responce à mes demandes. Si tu veux donq faire ton devoir, je ne doute point que tu le fasses parler. — Monseigneur, respondit Constantin, si le satire est muet, ce n'est pas ma faute ; ce n'est pas un office humain de donner la parole, mais divin. Mais, si l'empeschement de la langue ne vient point d'un vice naturel ou accidental, mais d'une obstination de ne vouloir respondre, je m'efforceray par tous les moyens de ce monde qu'il parle. » Et de fait, ayant

prins son chemin vers le logis du satire avec le roy, luy fit apporter fort bien à manger, et mieux à boire, et luy dit : « Mange, Robin », car ainsi l'avoit-il nommé. Et il le regardoit sans respondre. « Or sus, Robin, mon amy, parle, je te prie, et me dis si ce chapon est bon et si le vin est à ton goust. » Ny pour cela il ne voulut point parler. Constantin, voyant son vouloir obstiné, luy va dire : « Tu ne me veux donq pas respondre, Robin ? Je te prometz que tu te fais dommage, car je te feray mourir en prison, de faim et de soif. » Et il le regardoit d'un œil de travers. Alors Constantin luy dit : « Or sus, Robin, mon mignon, responds-moy, et, si tu parles (comme j'espere), je te prometz de te delivrer de ce lieu icy. » Robin, ayant attentivement entendu tout ce discours, oyant parler de delivrance, dit : « Que me veux-tu ? — As-tu bien beu et mangé à ton appetit ? dit Constantin. — Ouy, respondit-il. — Mais dy-moy, par courtoisie, dit Constantin, que tu avois à rire par les chemins en voiant porter un enfant mort à la sepulture. — Je me prins à rire, respondit Robin, non pas du trespassé, mais du pere, qui pleuroit celuy qui n'estoit pas son filz comme il pensoit, et me rioys aussi du prestre, qui chantoit sur cest enfant, qui estoit son filz. » Il vouloit donner à entendre par cela que la mere de l'enfant decedé estoit adultere du prestre. « Je voudrois aussi en-

tendre de toy, mon petit Robin, qui est la cause pourquoy tu rioys quand nous arrivasmes en la place ? — Je me mis à rire, respondit Robin, de ce que mille larrons qui ont desrobé et desrobent tous les jours les millions d'escuz au public, et meritent mille gibetz, regardoyent en la place un pauvre malotru qui avoit esté mené au gibet pour avoir desrobbé seulement dix florins pour sustenter possible sa vie et de ses pauvres enfans. Voila pourquoy je m'en moquois. — Dy-moy aussi, je te prie, dit Constantin, quand nous arrivasmes au palaix, tu te mis encores à rire plus fort beaucoup qu'auparavant : qui te faisoit faire cela ? — Je te prie, dit Robin, ne me tourmente plus pour le present, mais va-t'en seulement, et retourne icy demain au matin, et je te respondray, en disant peut-estre telles choses que tu n'y penses aucunement. » Constantin, oyant ces propos, dit au roy : « Allons-nous-en et retournons demain, afin que nous entendions ce qu'il veut dire. » Le roy et Constantin, s'estant retirez, commanderent expressement qu'on donnast fort bien à boire et à manger à Robin, à fin qu'il peust mieux caqueter à son aise. Le jour ensuivant venu, ilz s'en retournerent trouver leur Robin, qui soufloit et ronfloit comme un gros porc. Constantin, s'estant approché de luy, l'appella par plusieurs fois à haute voix ; mais Robin, qui estoit bien pansé, dormoit et ne respondoit non

plus qu'une pierre. Constantin, ayant estendu un dard qu'il tenoit en sa main, le piqua si fort qu'il le fit esveiller, et luy demanda : « Or sus, Robin (suivant ce que tu nous respondis hier), pourquoy te mis-tu si fort à rire quand nous arrivasmes au palaix? » Alors Robin va respondre en disant : « Tu le sçais mieux que moy. C'est par ce que tout le monde crioit : « Constantin, Constantin », et neantmoins tu es Constance. » Le roy, qui estoit là present, ne peut pas entendre ce que Robin vouloit inferer par telz propos. Mais Constantin, qui avoit bien comprins son dire, à fin qu'il ne passast point plus outre, luy vint à couper le chemin en disant : « Or sus, quand tu fuz en la presence du roy et de la royne, qui t'esmeut à rire ainsi outre mesure ? — Je me mis à rire, respondit Robin, par ce que le roy croit, et toy pareillement, que les damoiselles qui servent la royne soyent damoyselles, et neantmoins la plus part d'icelles sont damoyseaux. » Puis se teut. Le roy, entendant ces propos, ne seut que dire, et en resvant en son esprit se partit du lieu où estoit ce sauvage satire, et se retira un peu à l'escart aveq son Constantin pour entendre d'où venoit et que signifioit cela. Et, ayant fait l'experience, trouva que Constantin estoit femme, et non pas homme, et les damoiselles beaux jeunes filz, tout ainsi que Robin avoit raconté. Et tout sur le champ le roy fit allumer un grand feu au

milieu de la place, et en la presence de tout le peuple fit routir la royne aveq ses damoiselles ; et, considerant la loyauté de sa fidelle Constance, et la voyant belle à merveilles, l'espousa devant tous les barons et chevaliers ; et, entendant de qui elle estoit fille, se resjouit grandement ; et, ayant expedié deux ambassadeurs vers le roy Richard et Valeriane sa femme, et autres trois sœurs, comment Constance estoit aussi mariée à un roy, chacune d'icelles en fut fort contente. Voila donq comment la noble et honneste Constance, en recompence de son service, devint à la fin royne, et vesquit longuement aveq Cacus.

Si tost que Fleurdiane eut raconté sa fable, Madame luy fit signe qu'elle deust proposer son enigme ; et elle, qui estoit un peu despiteuse, plustost par accident que par nature, commença ainsi :

L'esprit gentil deux forts fiers lyons dompte
Et sur leur doz son siege met et pose,
Et à costé sont quatre de grand conte,
Foy, Force, Amour, et Prudence repose,
L'espée au poing dont les malins surmonte,
Et douce aux bons plus que nulle autre chose ;
Discord n'y regne et mal point ne s'y renge.
Qui celle ensuit digne est de grand louenge.

Ce docte enigme fut grandement loué d'un chacun, aveq diverses interpretations ; mais il ne se trouva personne qui le peust bonnement entendre. Ce voyant,

la gentille Fleurdiane dit hardiment : « Messeigneurs, vous travaillez en vain : car mon enigme ne signifie autre chose que l'infinie et droitte justice, qui, comme esprit gentil, vient à dompter et refrener les fiers affamez lions, c'est à savoir les arrogans et incorrigibles personnages, arrestant et establissant sa foy sur eux, tenant en sa main dextre son espée trenchante, et accompagnée des quatre vertuz, c'est à savoir, Prudence, Charité, Force et Foy ; estant douce et paisible aux bons, aspre et cruelle aux mauvais. »

Si tost que la vraye interpretation fut donnée par Fleurdiane, non pas sans grandes louenges, Madame commanda à Vincende qu'elle continuast l'ordre commencé aveq sa fable, ce qu'elle fit en disant :





FABLE II.

Hermion Glauce d'Athenes print en mariage Philene Centurionne, et, estant devenu jaloux d'elle, l'accusa en plein jugement; et, par le moyen de son amy Hypolite, fut delivrée et Hermion condemné.

Il n'y auroit en ce monde, gratieuses dames, plus douce, plus plaisante et plus heureuse chose, ny condition plus triomphante, que servir amour, si ce n'estoit le fruit amer de la soudaine jalousie, ennemie des assautz de Cupido, contraire aux dames amoureuses, et qui cherche incessamment leur mort. Au moyen de quoy il se presente maintenant une fable par laquelle vous pourrez facilement comprendre la mauvaise et piteuse fin que fit un gentil homme d'Athenes, qui pensa bien faire executer sa femme par justice, à cause de la froide jalousie, et luy-mesmes fut condemné; ce qui vous sera tres-agreable, veu que vous estes (si je ne suis deceuë) pareillement amoureuses.

En Athenes, tres-ancienne cité de Grece, qui estoit au temps passé le vray nid et receptacle des sciences, et pour le present reduite en pauvre et piteux estat, voire du tout demolie et rasée par son excessif orgueil, se tenoit autrefois un gentilhomme nommé le seigneur Hermion Glauce, grand personnage certes, et fort estimé en la cité, et vray est qu'il avoit assez pauvre esprit : car, se trouvant desja assez aagé et sans enfans, delibera de se marier, et print en mariage une belle jeune fille nommée Philene, fille de Cesarin Centurion, issue de noble race, et de merveilleuse beauté ; aveq ce qu'elle estoit garnie de beaucoup de vertuz, tellement qu'il n'y en avoit point en la cité qui fust sa semblable. Et, pour autant qu'il craignoit que par sa singuliere beauté elle ne fust subornée de plusieurs, et qu'en ce faisant il ne tombast en quelque gros scandale (dond il fût aprés montré au doigt), delibera de la mettre en une haute tour de son palaix, ne permettant qu'elle fust veuë de personne. Bien tost aprés le pauvre vieillard en devint si jaloux, sans en savoir la cause, qu'il se defioit quasy de soymesme.

Or, advint que en ce mesme temps y avoit en la cité un escolier de Candie, jeune d'age, au reste sage et discret, et aymé d'un chacun pour sa gentillesse et bonne grace ; il se nommoit Hypolite, et luy avoit fait la court long temps devant qu'elle

fust mariée, joint qu'il estoit grand amy du seigneur Hermion, qui ne l'aymoit pas moins que s'il eust esté son propre filz. Ce jeune escolier, estant un peu las d'estudier et desirant se recréer un peu, se partit d'Athenes et s'en alla en Candie, où il demeura quelque espace de temps; et, estant retourné en Athenes, trouva Philene qui estoit mariée, dond il fut fort deplaisant, et mesmement se voyant privé de ne la pouvoir jamais veoir à son gré, et ne pouvoit souffrir qu'une si belle et gratieuse fille fust mariée à un si lourd et rechiné vieillard. Ne pouvant donq plus (l'amoureux Hypolite) endurer les ardens aguilons et traitz d'amour, se va imaginer quelque secret moyen pour accomplir ses desirs. Et de plusieurs qui luy vindrent par la fantasie il en esleut un qui luy sembloit le plus convenable et facile, qui fut tel. Il s'en alla en la boutique d'un menusier, sien voisin, et luy commanda de faire deux coffres assez longs et larges, et d'une mesme hauteur et mesure, tellement que l'un ne se peust bonnement connoitre d'aveq l'autre. Cela fait, il s'en alla trouver Hermion, faignant avoir besoin de luy, et d'une grande ruse luy dit telz propos : « Seigneur Hermion, que j'ayme et honnore autant que mon propre pere, si l'amitié que me portez ne m'estoit notoire, je ne prendrois jamais la hardiesse de vous requerir de si grande affection de me faire quelque service ; mais, par ce que je vous ay tousjours trouvé

par experience mon tresgrand amy, j'ay tousjours eu ceste fiance en vous que j'obtiendrois de vous tout ce que mon cœur desire. Vous devez sçavoir que je suis contraint de m'en aller jusques à Fregne pour quelques affaires d'importance, où il me faudra demeurer jusques à l'expedition d'iceux. Et, pourautant que je n'ay personne en la maison de qui je me puisse bonnement fier, à cause que je suis à la discretion de serviteurs et chambrieres desquelz je ne suis gueres asseuré, je voudrois (si c'est votre plaisir) que me gardassiez chez vous un mien coffre où je tiens les plus cheres choses que j'aye. » Hermion, qui ne se doutoit pas de la malice de l'escolier, luy respondit qu'il en estoit content, et qu'il le metroit en sa chambre afin qu'il fust plus seurement ; dond l'escolier le remercia grandement, en luy promettant avoir memoire perpetuelle de tel service, et sur ce poinct il le pria tres-affectueusement de prendre la patience de venir jusques à son logis pour luy montrer tout ce qui estoit contenu au coffre. Estant donq allé au logis de l'escolier, il luy montra un coffre plain de vestemens, de bagues et de chaisnes d'or de grand prix. Puis appela un de ses serviteurs, et dit à Hermion en luy montrant : « Je vous supplie, Seigneur Hermion, que, quand ce mien serviteur icy voudra aller querir mon coffre, baillez-le-luy autant seurement que à moy-mesme. » Si tost que le vieillard

se fut party, Hypolite se cacha dedans le coffre qui estoit semblable à celuy des accoutremens et bagues, et, s'estant fort bien enclos par dedans, commanda au serviteur de le porter où il savoit. Le serviteur, obeissant à son maistre et qui savoit bien tout ce mistere, appella un portefais, et, le luy ayant chargé sur ses espaulles, le fit porter tout droit en la tour où estoit la chambre où couchoit Hermion aveq sa femme toutes les nuictz. Or estoit-il un des plus apparans de la cité, et, pourautant qu'il estoit assez riche et puissant en biens, advint que, pour l'autorité qu'il tenoit, il fut pressé d'aller pour quelques jours jusques à un certain lieu nommé Port-Pire, qui est à deux lieues ou environ de la cité d'Athenes, pour appointer quelques procés et differens qui estoyent pendans entre les bourgeois et les païsans.

S'estant donq party Hermion, assez mal content, pour la jalousie qui le tourmentoit jour et nuict, et le jeune escolier, qui estoit fermé dedans ce coffre, ayant souventefois entendu la jeune dame se plaindre et pleurer, maudissant son desastre qui l'avoit conduite en si piteux estat, et l'heure et le poinct qu'elle fut jamais mariée à ce vieillard morveux, attendit le temps qu'elle fust endormie; et, entendant qu'elle estoit sur son premier sommeil, il s'osta de ce coffre, et, en s'approchant du lict, luy commença à dire : « Or sus, m'amie, esveillez-

vous, car je suis votre bon amy Hypolite. » Quand elle se fut esveillée, et qu'elle l'eust conneu, à cause que la lumiere estoit allumée, elle se voulut mettre à crier; mais le jeune filz luy mit la main à la bouche, et ne la laissa pas crier, mais luy dit quasi en pleurant : « Helas! mon petit cœur doux, taisez-vous, je vous prie; ne voyez-vous pas bien que suis vostre fidele amy Hypolite, qui ne puis vivre sans vous ? » S'estant la jeune dame appaisée, et considerant la qualité du vieillard Hermion et du jeune Hypolite, ne se mescontenta point à la fin de tel acte, mais coucha toute la nuict avec luy, avec propos amoureux, blasmant et maudissant les manieres de faire de son lourdaut mary, donnans assignation de se pouvoir trouver aucunefois ensemble. Le jour venu, l'escolier se cachoit en son coffre, et en sortoit la nuict à son plaisir, et couchoit toute la nuict avec elle.

A quelque temps de là, Hermion, tant pour l'incommodité qu'il enduroit que pour l'extreme jalousie qui le tourmentoit incessamment, appoincta tous les differens de ce lieu et s'en retourna en son logis. Le serviteur de l'escolier, ayant esté averty de la venue d'Hermion, s'en alla bien tost aprés vers luy, en luy demandant de la part de son maistre son coffre; lequel luy fut rendu fort gracieusement, suyvant la charge que luy en avoit donnée l'escolier; et, ayant prins un portefais, le

fit de rechef porter au logis de son maistre. Si tost que l'escolier fut dehors de ce coffre, il s'en alla par la ville, et par fortune il vint à rencontrer Hermion, et, l'ayant gracieusement embrassé et caressé, le remercia tant qu'il fut possible du plaisir qu'il avoit receu de luy, en luy offrant sa personne et ses biens estre à son commandement.

Or advint qu'un matin, estant Hermion couché aveq sa femme un peu plus tard que de coutume, il apperceut devant ses yeux, en la muraille, certains crachats qui estoient assez hautz et eslongnez de luy. Alors, estant embrasé de la jalousie qu'il avoit desja enraciné de longue main en son cœur, s'estonna grandement, et commença à prendre garde de prés si ces crachatz estoyent siens ou d'autruy; et, aprés y avoir bien pensé et repensé, il ne se peut onc imaginer de les avoir faits; tellement qu'ayant soupçon de ce qu'il luy estoit advenu, se tourna contre sa femme, et luy dit assez brusquement: « A qui sont ces crachatz si haut? Ilz ne sont pas venuz de moy, et ne les crachay onq; je pense que tu m'as trahy. » Alors Philene luy respondit ainsi en sousriant: « N'avez-vous point maintenant d'autres pensemens? » Hermion, la voyant ainsi rire, se colera encores plus fort qu'auparavant, et luy dit: « Comment! tu t'en ris, meschante femme que tu es! De quoy ris-tu? — Je me ris, dit-elle, de vostre sottise. » Ce pendant

il ne laissoit pas de ronger son frein entre ses dents, et, en voulant essaier s'il pouvoit cracher si haut, ores toussant, ores ronflant, s'efforçoit d'arriver avec son crachat jusques à la marque de l'autre ; mais c'estoit en vain, car le crachat retournoit en arriere et luy tomboit sur le visage en le souillant tout. Ayant ce pauvre vieillard essayé par plusieurs fois cela, son intention alloit tousjours en empirant, et, voyant ceste experience, il tint pour certain que sa femme luy avoit donné quelque trousse, et en se tournant vers elle luy dit les plus grandes injures de ce monde; et, si n'eust esté la crainte qu'il avoit de soy-mesmes, il l'eust tuée alors de ses propres mains. Toutefois il s'en abstint, deliberant de courir plustost à la justice que de souiller ses mains de sang ; tellement que, non content de ce, et remply de courroux et de desdain, s'en alla tout droit au palaix, où, devant le juge, il proposa son accusation d'adultere à l'encontre de sa femme. Mais, parce que le juge ne la pouvoit condemner si premierement il n'observoit le statut du païs, il l'envoya querir sur le champ pour l'examiner promptement. Or le statut et coustume d'Athenes estoit que toute femme accusée (par son mary) d'adultere devoit estre mise au pied de la colonne rouge, sur laquelle y avoit un serpent, et en ce mesme lieu on luy faisoit faire serment de dire la verité; si l'adultere proposé estoit veritable; et, si

tost qu'elle avoit juré, on luy faisoit mettre la main en la gueule du serpent, et, si telle femme s'estoit parjurée, incontinent le serpent luy avaloit la main; autrement elle ne recevoit aucun desplaisir.

Hypolite, qui avoit desja ouy parler de ceste plaincte et accusation faitte en jugement à l'encontre de s'amie par son cruel et bestial mary, et que le juge l'avoit desja enquise pour dire ses defenses, de peur qu'elle n'en courût en une mort ignominieuse, incontinent, comme homme de bon esprit et qui desiroit luy sauver la vie, se despouilla tous ses accoutremens, et vestit quelques pauvres habitz de fol, et, sans estre veu de personne, il se partit secrettement de son logis et s'en courut tout droit au palaix comme un fol, faisant incessamment les plus grandes folies de ce monde.

Sur ce poinct que les sergens menoyent ceste pauvre dame au palaix, toute la cité estoit acourue pour voir l'issue de cest affaire, et le fol, poussant tantost l'un, tantost l'autre, s'approcha tant qu'il vint accoler ceste pauvre desolée, laquelle, ayant les mains liées par derriere, ne peut eviter ce baiser. Si tost qu'elle fut arrivée devant le juge, il luy tint telz propos : « Or sus, Philene, voila le seigneur Hermion, vostre mary, qui se plainct grandement de vous, de ce que vous avez commis adultere, et conclud que je vous punisse suivant le statut. Parquoy vous jurerez icy si le peché que

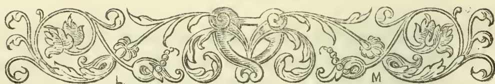
met vostre mary à l'encontre de vous est veritable. » La jeune dame, qui estoit assez prudente, jura fermement que jamais homme ne luy avoit touché, sinon son mary et ce fol qui estoit là present. Aprés que Philene eut juré, les ministres de la justice la menerent vers le serpent, et, luy ayant presenté la main de Philene, ne luy fit aucun desplaisir, parce qu'elle avoit confessé la verité, c'est à savoir que homme du monde ne luy avoit jamais touché, sinon son mary et ce fol. Cela fait, le peuple et les parens, qui estoyent venuz voir ce piteux spectacle, voyans l'experience certaine, la declarerent innocente, criant à haute voix que son mary meritoit la mort qu'elle-mesme devoit souffrir. Mais, parce qu'il estoit noble et de grande lignée, et des plus aparans de toute la cité, le prevost ne le voulut pas faire brusler, comme la justice permettoit ; mais, pour s'acquicter de son devoir, le condemna en prison perpetuelle, où il mourut bien tost aprés. Voila donc comment Hermion finit miserablement sa jalousie enragée, et la jeune dame fut delivrée de la mort. Peu de temps aprés Hypolite l'espousa, et depuis vesquit longuement avec elle en grande tranquillité.

La fable de Vincende finie, Madame luy commanda de poursuivre son enigme ; ce qu'elle fit joyeusement en lieu d'une chanson, en disant ainsi :

D'un grand amour, desir et esperance,
Naist un bestail maigre et decoloré,
En beau visage et remply de clemence,
Comme lierre en son tronc agaré;
Se paist de dueil, ennuy et esperance,
Et de drap brun se voit tousjours paré;
Il vit d'ennuy et croist en grand douleur,
Et malheureux qui vit en grand erreur.

Ayant Vincende recité son enigme, chacun l'interpreta à sa fantasie; si ne s'en trouva-il point de si bon esprit qui le peust entendre. Ce que voyant, la belle Vincende jetta premierement un souspir, puis d'un visage riant dit : « Mon enigme n'est autre chose que la froide jalousie, laquelle, estant maigre et pasle, nasquit avec amour en un mesme jour et embrasse les hommes et les femmes tout ainsi que le lierre le tronc des arbres. Icelle se paist de facherie, par ce que le jaloux vit tousjours en tristesse. Elle est vestue de noir, à cause que le jaloux est tousjours melancolique. »

Ceste interpretation pleut grandement à tous, et mesmement à madame Claire, par ce que son mary estoit jaloux d'elle; mais, à fin que nul s'apperceut que cela estoit dit pour luy, Madame commanda à Loyse de raconter sa fable, qui fut telle.



FABLE III.

Lancelot, roy de Provins, espousa la fille d'un boulenger, de laquelle il eut trois enfans masles, qui, estans persecutez par la mere du roy, finalement, par le moyen d'une eau, d'une pomme et d'un oiseau, ilz vindrent en la connoissance du pere.

J'ay tousjours ouy dire, mes gracieuses Dames, que l'homme est le plus noble et le plus vaillant animal que nature crea, veu que Dieu le feit à son image et semblance, le rendant dominateur sur toutes les autres creatures, et non point qu'il fût maistrisé. Au moyen de quoy on dit tresbien que l'homme est le plus parfaict animal de tous les autres, par ce que tous (voire sans en excepter la femme) sont sujetz à l'homme. De là vient que ceux qui, par finesse ou art, procurent la mort d'un si excellent animal, font un tresgrand mal. Et ne se faut point esbahir si telles gens, ce pendant qu'ilz s'efforcent de donner la mort à autruy, y tombent

eux-mesmes dedans sans y penser, comme firent une fois quatre femmes, lesquelles, cuydant tromper autruy, se trouverent à la fin elles-mesmes deceuës, et finirent miserablement leur vie, comme vous pourrez entendre par le discours de la presente fable.

En Provins, qui est une cité royale et assez fameuse, y avoit anciennement trois sœurs belles à merveille, gentilles et de bonne grace; au reste de basse maison, par ce qu'elles estoyent filles d'un nommé maistre Henry, boulenger, qui cuisoit ordinairement en son four le pain d'autruy. L'une d'icelles s'appelloit Brunoire, l'autre Lionelle, et la troisiéme Clarette. Estant un jour ces troys jeunes pucelles en leur jardin, où elles prenoyent un plaisir merveilleux, le roy Lancelot y vint à passer, avec belle compagnie, et s'en alloit à la chasse. Brunoire, qui estoit la plus grande des sœurs, voyant si belle et honnorable compagnie, commença à dire à ses deux autres sœurs : « Si j'avois le maistre d'hostel du roy pour mon mary, je me voudrois bien vanter de nourrir toute sa court d'un seul verre de vin. — Et moy, dit Lionelle, je me veux bien donner ceste louenge que, si j'avois le varlet de chambre secret du roy pour mon mary, je ferois tant de toile d'une seule fusée de mon fil que je fournirois toute sa court de belles chemises fort deliées. — Et moy, dit Clarette, je me veux bien

vanter que, si j'estois mariée au roy, je ferois trois enfans d'une seule portée, c'est à sçavoir deux filz et une fille, et ferois que chacun d'eux auroit les cheveux nouez par derriere et meslez de fin or, avec une chaîne d'or au col et une estoille au front. » Ces propos furent entenduz par un des courtisans, qui s'en alla incontinent vers le roy, et luy raconta de point en point tout ce que les filles avoyent dit. Le roy, entendant ces nouvelles, les fit incontinent venir vers luy, et demanda à l'une d'icelles quelz propos elles tenoyent ensemble au jardin. Alors toutes trois d'une grande reverence repliquerent par ordre tout ce qu'elles avoyent dit : ce qui pleut grandement au roy Lancelot; et ne se partit point de là que le maistre d'hostel espousa Brunoire, et le varlet de chambre print Lionelle, et luy-mesmes espousa Clarette. Et, laissans aller les autres à la chasse, ilz s'en retournerent au logis, où les triomphantes nopces furent celebrées, desquelles ne se contenta gueres la mere du roy, par ce que, nonobstant que la fille fust autant belle qu'il estoit possible, aveq un parler gratieux, si n'estoit-elle pas convenable à la puissance d'un tel roy, estant issue de si pauvre lieu. Et ne pouvoit souffrir que le maistre d'hostel et le varlet de chambre fussent appellez beaux freres du roy, tellement que la belle mere conceut une si grande hayne contre sa bruz qu'elle ne

la pouvoit souffrir; toutefoys, à fin de ne fascher son filz, elle dissimuloit son courroux.

Advint que la royne fut enceinte, comme il pleust à Dieu, ce qui fut tresaggreable au roy, lequel attendoit d'un grand desir de veoir la belle lignée d'enfans qu'elle luy avoit promis. Ce pendant, il survint quelque affaire au roy pour aller en quelque païs, tellement qu'il recommanda tresaffectueusement à sa mere sa femme et les enfans qui naistroient d'elle; ce qu'elle promist faire de bon cœur.

Si tost que le roy se fut party pour aller à son voyage, la royne enfanta trois enfans, c'est à sçavoir deux filz et une fille, et tous troys (comme la royne avoit promis estant pucelle) avoyent les cheveux nouez sur les espaules, avec une belle chaisne d'or et une estoille au front. La mauvaise mere, privée de toute charité et embrasée d'une cruelle et mortelle hayne, delibera, sans changer sa mauvaise intention, de faire mourir les petis enfans si tost qu'ilz seroyent naiz, à fin qu'on ne seust jamais nouvelles d'eux, et que la royne tombast en la mal-grace du roy. Outre cela, les sœurs de Clarette avoyent conceu si grande hayne à l'encontre d'elle (par ce qu'elle estoit devenue royne et gouvernoit tout) qu'elles n'en dormoyent ny jour ny nuict, et avec leurs finesses et ruses taschoyent continuellement d'enflamber plus fort la

mere à l'encontre d'elle. Advint que, sur le poinct que la royne accoucha, il vint à naistre trois chiens, c'est à savoir deux masles et une femelle, et avoyent une forme d'estoille au front, avec un signe de collier au col. Ces deux diables de sœurs, esmeuës d'un esprit diabolic, prindrent ces trois petits chiens, que la mere allaittoit, et les porterent à la meschante mere du roy, et, luy ayant fait la reverence, luy dirent ainsi : « Madame, nous sçavons bien que vous n'aymez gueres nostre sœur, et non sans cause, par ce qu'elle est de basse condition, et ne convient pas à vostre filz, nostre roy, qu'une si pauvre femme soit son espouse. Parquoy, sçachans une partie de vostre vouloir, nous sommes icy venuz, et vous avons apporté trois petits chiens qui nasquirent ayans une forme d'estoille au front, à fin que nous en sachions vostre vouloir. »

Ceste deliberation fut aggreable à la vieille, laquelle se delibera de les presenter à sa bruz, qui ne sçavoit pas encore ce qu'elle avoit enfanté, et luy donner à entendre que c'estoyent ses petits enfans. Et, à fin que telle malheureuse entreprinse ne se manifestast, la maudite vieille ordonna à la commere de dire à la royne que les petits enfans qu'elle avoit enfanté estoyent troys petitz chiens. La belle mere et les sœurs de la royne, avec la commere, s'en allerent trouver la royne, et luy dirent : « Regarde un peu, gentille royne, le beau

chef d'œuvre de ton enfantement; garde-les bien, à fin que le roy connoisse ton beau fruict, quand il sera venu! »

Ayant dit ces propos, la commere mit les trois petits chiens contre elle, en la consolant et advertissant de prendre patience, à l'exemple de ceux ausquelz telz cas estoyent advenuz. Chascune de ces maudites femmes avoit desja accomply son meschant et abhominable vouloir, et ne restoit plus que de mettre à mort les pauvres petits enfans innocentz. Mais Dieu, tout juste et protecteur du sang innocent, ne permit qu'elles souillassent leurs mains de leur propre sang (comme elles avoyent projetté), ayant resolu entre elles de faire une petite caisse bien close de poix où elles enfermeroient les enfans, qu'elles jetteroyent dedans le prochain fleuve, les laissans aller à la discretion de l'eau, qui ja commençoit à les suffoquer, quand Dieu envoya sur la rive du fleuve un meunier nommé Marmiat, lequel, ayant veu la caisse, la print, et, l'ayant ouverte, trouva dedans ces troys petitz enfans qui rioyent; et, pourautant qu'ilz estoyent si beaux, il pensa incontinent qu'ilz estoyent filz de quelque grosse dame, qui, par la crainte du monde, avoit commis un tel excés; tellement qu'ayant un peu reserré la caisse, se la chargea sur ses espaules et la porta tout droit en son logis en disant telz propos à sa femme, qui se nommoit

Gordiane : « Regarde un peu, je te prie, ma femme, ce que j'ay trouvé à la rive du fleuve ; tien, je t'en fais un present. » Gordiane, voyant ces beaux petits enfans, les receut gracieusement et les nourrit autant amyablement comme s'ilz fussent sailliz de son corps. L'un d'iceux fut nommé Aquirin ; l'autre, Fluvius, à cause qu'il avoit esté trouvé dedans le fleuve, et la petite fille, Sereine.

Ce pendant, le roy Lancelot se resjouissoit en son cœur, pensant trouver à son retour troys beaux enfans ; mais son intention ne fut pas telle qu'il pensoit : car, sitost que la malicieuse mere fut advertie que son filz s'approchoit du palaix, elle s'en alla au devant de luy, et luy dit que sa chere femme avoit enfanté trois petits chiens en lieu de trois enfans. Et, l'ayant mené en la chambre où la pauvre accouchée estoit en assez mauvaise disposition, luy monstra les trois petits chiens qui estoient à son costé. Et, combien que la royne pleurast incessamment à chaudes larmes, nyant fort et ferme de ne les avoir point enfantez, toutefois les mauvaises sœurs confirmoyent que tout ce que la meschante mere avoit dit estoit veritable. Le roy, entendant ces propos, fut grandement troublé, et tomba quasi en terre de douleur ; mais à la fin, estant retourné en son bon sens, adjouta foy entierement aux paroles de sa mere. Et, pourautant que la pauvre royne estoit patiente, supportant constam-

ment les assautz de l'envie courtisane, le roy ne peut avoir le cœur de la faire mourir, mais commanda qu'on la mît dessouz le lieu où on lave les escuelles, et qu'elles vesquît des immondices et charongnes qui tomboyent incessamment de ce puant lieu.

Ce pendant que la pauvre royne estoit en ceste infection, en se nourrissant ordinairement de ces ordures, advint que Gordiane (femme de Marmiat, meunier) enfanta un filz, qui fut nommé Borguin, et le nourrit amiablement avec les autres trois. Or Gordiane avoit de coutume de rongner tous les mois les cheveux aux petits enfans, desquelz tomboyent bagues precieuses et grosses perles. Ce qui fut cause que Marmiat quitta son mestier de moudre, devenant incontinent riche, et faisant ordinairement bonne chere avec sa femme et tous ses petis enfans.

Quand les trois enfans commencerent à se connoitre, ilz entendirent qu'ilz n'estoyent pas filz de Marmiat, meunier, ny de sa femme Gordiane, mais qu'ilz avoyent esté trouvez par le fleuve ; tellement qu'ilz se fascherent grandement, et, desirans de chercher leur bonne fortune, demanderent leur congé et s'en allerent, dond Marmiat et sa femme ne furent gueres contens, se voyans privez du grand tresor qu'ilz recevoyent ordinairement de leurs blonds cheveux et du front estoilé. S'es-

tans donq ainsi partiz ces trois jeunes enfans d'avec Marmiat, firent tant qu'ilz arriverent à Provins, qui estoit la cité de leur pere ; et, ayant prins une maison à loüage, demeurerent ensemble, se nourrissans des bagues et pierres precieuses qui leur tomboyent de la teste.

Advint que le roy, s'allant un jour pourmener avec quelques autres courtisans, vint par fortune à passer devant le logis des jeunes enfans, lesquelz, n'ayant point encores conneu ny veu aucunement le roy, descendirent incontinent à la porte ; et, en ostant leurs bonnets et flechissans les genoux et la teste, luy firent une grande reverence. Le roy, qui avoit l'œil d'un faucon, dressa sa veue sur eux, et conneut qu'ilz avoyent une estoille au front, et soudainement il eut une apprehension que c'estoyent ses enfans, et, s'estant arresté, leur dit : « Qui estes-vous ? d'où venez-vous ? » L'un dit : « J'ay nom Aquirin. — Et moy, Fluvius, dit l'autre. — Aussi moy, respondit la fille, suis nommée Sereine. — Or sus, dit le roy, je vous semons à disner de main avec moy. »

Les jeunes gens, qui estoyent devenuz tous honteux, ne pouvans refuser l'honneste demande du roy, accepterent l'offre. Si tost que le roy fut de retour au palaix, il dit à sa mere : « Madame, en m'allant aujourd'huy esbatre, j'ay veu deux fort beaux jeunes filz, avec une fille de bonne grace,

et ont tous trois une estoille dorée au front; et (si je ne suis deceu) il m'est advis que ce sont ceux que la royne Clarette me promit une fois. » La matine de mere, oyant ces propos, fut autant faschée que si on luy eust donné un coup de couteau au travers du cœur, et, ayant fait appeller la sage femme qui avoit receu les enfans, luy dit secrettement : « Que diriez-vous, ma commere m'amie, que les enfans du roy sont vivans et plus beaux qu'ilz ne feurent onq? — Est-il possible? respondit la commere; ne sont-ils pas periz dedans le fleuve? Comment le savez-vous? — A ce que j'ay peu comprendre, dit-elle, par les paroles du roy, ilz sont vivans, tellement que nous avons bien maintenant besoin de votre conseil, autrement nous sommes en danger de mort. — Ne vous souciez point, Madame, respondit la commere, j'espere de jouer si bien mon personnage qu'ilz periront tous trois. » Et de fait se partit sur le champ et s'en alla tout droit au logis de ces jeunes gens, et, ayant trouvé Sereine toute seule, la salua, en devisant longuement avec elle; puis luy dit: « Auriez-vous point, la belle fille, un peu d'eau qui dance? — Non, dit la fille. — Mon Dieu, ma fille, que vous verriez de belles choses si vous en aviez! car, si vous en frotiez une fois votre visage, vous deviendriez encor plus belle mille fois que vous n'estes. — Comment pourrois-je donc faire,

respondit la fille, pour en avoir ? — Il faut, dit-elle, que vous envoyez voz freres pour en chercher, et asseurement ilz en trouveront, car elle n'est gueres loing d'icy. » Ayant dit cela, elle se partit. Si tost que Fluvius et Aquirin furent de retour au logis, Sereine courut au devant d'eux, en les priant de luy faire ce bien d'aller chercher en toute diligence de l'eau qui dance. Alors ses freres, se moquans de telz propos, n'y voulurent pas aller, ne sachans où on pouroit trouver telle chose. Mais à la fin, quasi comme contraintz par les humbles prieres de leur sœur, prindrent une phiole, et se partirent ensemble.

Or avoyent-ilz desja chevauché plus de deux lieues par un chemin, quand ilz arriverent à une fontaine vive et claire à merveilles, où il y avoit un beau pigeon blanc qui se rafraischissoit; et, ayant osté toute crainte, leur dit : « Que cherchez-vous, jeunes enfans? — Nous cherchons, respondit Fluvius, d'une eau precieuse qui dance, comme on dit. — Helas! pauvres enfans, dit le pigeon, qui vous ha envoyez querir de telle eau ? — C'est une sœur que nous avons », respondit Fluvius. Alors le pigeon leur dit : « Certes, mes amis, vous cherchez votre mort, car vous y trouverez des bestes venimeuses qui vous devoreront incontinent; mais laissez-m'en la charge, et je vous en porteray. » Et, ayant prins la phiole que les jeunes gens por-

toyent et se l'ayant liée souz l'aisle dextre, print sa volée et s'en alla où estoit cette eau delicate, de laquelle ayant remply sa phiole, s'en retourna vers ces jeunes gens, qui l'attendoyent d'un grand desir. Ayans receu ceste eau et rendu les graces qu'il appartenoit, s'en retournerent à leur logis, et la presenterent à leur sœur Sereine, luy commandans expressement de ne leur donner plus telles charges, par ce qu'ilz avoyent esté en danger de mort.

A quelque temps de là, le roy rencontra ces jeunes gens, et leur dist : « Pourquoy ne vinstes-vous l'autre jour disner avec moy, veu mesmement que vous m'aviez promis ? » Ilz respondirent : « Les affaires urgents, Sire, en furent cause. » Alors le roy leur dit : « Je vous attendray donq demain à disner, et ne failliez pas. » Les jeunes gens s'excuserent. Quand le roy fut retourné au palaix, il dit à sa mere qu'il avoit veu les jeunes enfans qui avoyent l'estoile au front, dond elle fut fort troublée, et fit de rechef venir sa commere, et luy raconta tout secrettement, en la priant de faire tant qu'on obviast à ce danger. La commere la conforta, et luy dit qu'elle ne souciast de rien, et que elle feroit tant qu'on n'entendroit jamais plus nouvelles d'eux. Et, s'estant partie du palaix, s'en alla au logis de la pucelle, et, l'ayant trouvée seule, luy demanda si elle avoit point encores eu

de ceste eau. La fille respondit que ouy, mais que ce n'estoit pas sans avoir mis en grand danger ses freres. « Je voudrois bien, ma fille, dit la commere, que vous eussiez une pomme qui chante : car vous n'en veistes onq de si belle, et n'entendistes jamais si doux chant. — Je ne say comment l'avoir, dit la fille, par ce que mes freres n'y voudront pas aller, à cause qu'ilz se sont desja trouvez en plus grand danger de mort qu'en esperance de vie. — Ilz vous ont desja apporté de l'eau qui dance, respondit la fausse vieille, et n'en sont pas morts pour cela ; tout ainsi qu'ilz vous ont aporté de l'eau, ilz vous pourront bien apporter la pomme. » Et sur ce point, ayant prins congé d'elle, se partit. La commere ne fut pas si tost partie que les freres survindrent, et Sereine leur dit : « Mes freres, je voudrois bien voir et gouster de ceste pomme qui chante si doucement; et, si vous ne me faittes ce que je vous dis, estimez que vous me verrez bien tost morte. » A ces propos, les freres la reprindrent grandement, en luy remonstrant qu'ilz ne vouloient pas mettre leur vie en danger à son appetit, cemme ilz avoient desja fait. Mais les prieres de Sereine furent si grandes, estans meslées de pleurs et de gemissemens, que les freres deliberent de la contenter, quoy qu'il en advînt; tellement qu'estans montez à cheval ilz se partirent, et tant chevaucherent qu'ilz arriverent en une hostel-

lerie, où estans entrez, demanderent à l'hoste s'il leur sauroit point enseigner le lieu où se trouvoit la pomme qui chante si doucement. Il leur respondit qu'ouy ; mais qu'ilz n'y pourroient pas aller, à cause que ceste pomme estoit en un plaisant jardin et estoit gardée par une cruelle beste, qui mettoit à mort tous ceux qui s'en approchoient. « Que devons-nous donq faire, dirent les jeunes freres, veu qu'il nous la faut avoir, quoy qu'il en soit? » Alors l'hoste respondit : « Si vous faites ce que je vous diray, vous aurez la pomme, et ne serez point en danger de la beste. Il faut, dit-il, que vous preniez ceste robe toute garnie de miroirs, et que l'un de vous la mette sur soy, et qu'il entre ainsi tout seul dedans le jardin, qu'il trouvera ouvert, et l'autre demeurera hors du jardin sans se laisser veoir aucunement. Et, si tost qu'il sera entré dedans le jardin, la beste viendra contre luy, et, en se voyant soy-mesmes dedans le miroir, tombera incontinent morte par terre. Cela fait, il s'en ira vers l'arbre et prendra facilement la pomme, et qu'il se donne bien garde sur tout de regarder aprés soy en sortant du jardin. » Ces jeunes gens firent tout ainsi que l'hoste leur avoit enchargé, en le remerciant grandement, et firent tant qu'ilz porterent la pomme à leur sœur, en luy remontrant que ce fust la derniere fois qu'elle leur donnast telles commissions dangereuses.

A quelques jours de là, le roy trouva ces deux jeunes freres, et, les ayant fait appeller, leur dit: « Qui est la cause que, selon l'assignation donnée, vous n'estes venuz disner avec moy? — Ce sont, dit l'un, les diverses affaires et occupations qui nous en ont osté l'opportunité. — Or ce sera donq pour demain, dit le roy, et donnez-vous bien garde de faillir. » Aquirin respondit que, s'ilz pouvoyent desmesler quelques affaires d'importance, ilz y viendroyent fort volontiers. Le roy, estant retourné au palaix, dit à sa mere qu'il avoit encores veu les jeunes enfans qu'il avoit tousjours au cœur, pensant tousjours à ceux que Clarette luy avoit autrefois promis; et ne pouvoit avoir repos en son esprit jusques à ce qu'ilz fussent venuz une fois disner avec luy. La traistresse de mere, entendant ces propos, fut plus faschée que jamais, craignant que son malheur ne fût descouvert; et, estant ainsi dolente, envoya querir la commere et luy dit: « Ma commere, je pensois desja que ces enfans fussent mortz, et qu'on ne deust plus ouïr nouvelles d'eux, mais ilz sont encores vivans, et sommes en danger de mort. Il faut donq que vous y donniez ordre, autrement nous sommes toutes perdues. » Alors la commere respondit: « Ne vous chaille, Madame, car je feray tant que jamais vous n'entendrez ny vent ny fumée d'eux. » Et, ainsi toute courroucée et remplie de despit, s'en alla vers la fille, et, luy

ayant donné le bon jour, luy demanda si elle avoit la pomme qui chante. « Ouy », dit-elle. Alors la ribaude vieille luy dit : « Ce n'est rien de ce que vous avez, si vous ne taschez d'avoir une chose qui est mile fois plus belle, sans comparaison, et de meilleure grace que les deux premieres. — Dittes-moy donq que c'est, ma mere. — C'est un bel oiseau, dit-elle, qui caquette jour et nuict et dit choses merveilleuses. Si vous l'aviez à vostre commandement, vous seriez la plus heureuse fille de ce monde. » Ayant dit ces propos, elle se partit.

Les freres ne furent pas si tost arrivez au logis que Sereine les affronta, et les pria de luy octroyer encores une seule grace; et, luy ayans demandé quelle grace c'estoit, elle respondit que c'estoit le bel oiseau verd. Or, Fluvius, qui s'estoit trouvé au combat de la venimeuse beste, se souvenant d'un si extreme danger, refusa fort bien d'y aller. Mais Aquirin, nonobstant qu'il eust desja par beaucoup de fois refusé, finalement esmeu d'une fraternelle amitié et des larmes continuelles que Sereine espandoit, delibererent tous deux de compagnie de la contenter. Et, estans montez à cheval, firent tant par leurs journées qu'ilz arriverent en un beau pré verdoyant, au milieu duquel y avoit un fort bel arbre haut à merveilles et bien feuillu, estant environné de diverses figures de marbre, qui sem-

bloyent estre vives, et tout joignant passoit un petit ruisseau, qui arrosoit tout le pré. Et sur cest arbre le bel oyseau se desgorgeoit, sautant de branche en branche, et en proferant paroles qui sembloient plustost divines que humaines. Estans descenduz de leurs chevaux, les ayant laissez paistre par la belle prairie, s'approcherent de ces figures de marbre, et, si tost qu'ils les eurent touchées, ilz devindrent comme elles.

Or, Sereine, qui avoit long temps attendu ses freres, pensoit bien de les avoir perduz, et toute esperance estoit perdue de les pouvoir jamais recouvrer. Estant ainsi en ces regretz, et pleurant incessamment leur piteuse et miserable mort, monta à cheval, deliberant en soy-mesmes d'aller chercher sa bonne fortune; et tant chevaucha jour et nuict qu'elle arriva au lieu où cest oyseau verd chantoit et parloit gracieusement sur l'arbre. Et, si tost qu'elle fut entrée en la prairie, elle conneut les chevaux de ses freres qui paissoyent; et, en tournant sa veuë çà et là, elle apperceut ses freres qui estoyent devenuz en figures de pierre, et avoyent leur semblance, dond elle fut toute estonnée; et, estant descendue de son cheval, et s'approchant de l'arbre, estendit la main et empoigna le bel oyseau verd, lequel, se voyant privé de sa liberté, la pria que ce fust son plaisir de le laisser aller, et qu'il s'en souviendroit à temps et lieu. Sereine luy respondit

qu'elle n'en feroit rien s'il ne remettoit ses freres en leur premier estat. Alors l'oyseau luy dit : « Regarde souz mon aisle dextre, et tu trouveras une plume beaucoup plus verde que les autres ; tu y verras quelques marques jaunes par dedans : prens-la, et t'en va vers les images, et, si tost que tu leur auras touché les yeux avec la plume, tu verras tes freres retourner en leur premier estat. » La jeune fille, luy ayant haussé l'aisle, trouva la plume comme l'oyseau luy avoit dit ; et, ayant touché les yeux des images l'une aprés l'autre avec ceste plume, ilz retournerent comme auparavant. Voyant ainsi ses freres en bonne disposition, commença à les baiser et embrasser.

Aprés que Sereine eut obtenu son intention, l'oyseau la pria de rechef que ce fust son plaisir de le laisser en liberté, luy promettant que, s'il obtenoit ceste grace, de luy rendre un jour la pareille s'il se trouvoit à l'endroit. Sereine, non contente de ce, luy respondit qu'elle n'en feroit rien si premierement ilz ne trouvoyent qui estoit leur pere et leur mere, qui eussent pour le moins le moyen de supporter une telle charge. Or y avoit-il un grand debat entre eux pour cest oyseau ; mais finalement il fut arresté entre eux que la fille le tiendroit prés de soy, tellement qu'elle le gardoit fort soigneusement et le mignardoit tousjours. Aprés que l'oyseau fut escheu à Sereine, les freres monterent à

cheval et s'en retournerent fort contens à leur logis.

Le roy, qui passoit souvent par devant le logis de ces jeunes gens, ne les voyant plus comme il souloit, s'esmerveilla grandement; et, ayant demandé aux voisins qu'ilz estoyent devenuz, on luy respondit qu'on n'en savoit plus de nouvelles, et qu'il y avoit desja long temps qu'on ne les avoit point veuz. Si tost qu'ilz furent de retour, ilz ne demeurerent pas deux jours que le roy les trouva et leur demanda où ilz avoyent esté si long temps, qu'on ne les avoit point veuz. Aquirin luy respondit qu'il leur estoit survenu des estranges accidens, et, s'ilz n'estoyent venuz vers Sa Majesté suyvant leur promesse, ilz luy demandoient pardon, et qu'ilz estoyent prestz à recompenser ceste faute.

Le roy, entendant leur infortune et ayant pitié d'eux, ne se partit point de là qu'il ne les menast disner avec luy au palaix. Aquirin, ayant prins secrettement l'eau qui dance, et Fluvius la pomme qui chante, et Sereine le bel oyseau verd, entrerent joyeusement au palaix avec le roy, et s'assirent à table. La mauvaise mere et les envieuses sœurs, voians une si belle jeune fille, et les deux jeunes filz de si bonne grace, qui avoyent les yeux luysans comme estoilles, eurent grand soupçon et tristesse en leur cœur. Aprés qu'on eut desservy la table, voyla Aquirin qui va dire : « Sire, nous voulons

icy monstrer choses qui vous plairont. » Et, ayant prins une tasse d'argent, y mit l'eau qui dance dedans, et l'assist sur une table. Cela fait, son frere Fluvius meit sa main en son sein, et tira la pomme qui chante, et la meit prés de l'eau. Sereine, qui tenoit en son giron le bel oiseau verd, le meit incontinent sur la table. Vous eussiez alors entendu un chant fort doux, qui donnoit un plaisir merveilleux aux assistans. De l'autre costé, la truande mere et ses sœurs en conceurent grande fascherie, doutant grandement de leur vie. Le chant finy et le bal, l'oyseau commença à parler en disant : « O roy sacré, que meriteroit celuy qui ha procuré la mort de deux freres et d'une sœur? » La mere va respondre incontinent : « Il ne meriteroit autre chose que le feu. » Toutes les autres respondirent le semblable. Alors l'eau qui dance et la pomme qui chante hausserent la voix en disant : « Ah! fausse mere, remplie d'iniquité, tu te condemnes de ta bouche propre! Et vous, malheureuses sœurs que vous estes, vous serez pareillement condemnées avec la commere. » Le roy, entendant ces propos, fut tout estonné; mais l'oyseau verd, poursuyvant son discours, dit : « Sire, voila voz trois enfans que vous avez tant desiré. Ce sont ceux qui portent l'estoile au front. Leur mere, tres-innocente, est celle qui, jusques à present, a tousjours demeuré dedans les ordures et

infections. » Et, l'ayant fait tirer de ce lieu puant, la fit vestir honnorablement. Si tost qu'elle fut vestue, on la fit venir en la presence du roy, et, nonobstant qu'elle fût ainsi mal traittée en ceste puante prison par longue espace de temps, si est-ce que sa premiere beauté fut tousjours preservée. Et, en la presence de tous, le bel oyseau verd raconta depuis le commencement jusques à la fin comment tout estoit allé. Alors le roy, connoissant tout le discours de la matiere, commença à baiser et embrasser estroittement sa femme et ses chers enfans, non pas sans grande abondance des larmes et gemissemens. Cela faict, l'eau qui dance et la pomme qui chante, avec le bel oyseau verd, estans laissez en liberté, s'en allerent. Le jour ensuyvant, le roy commanda qu'on allumast un grand feu au milieu de la place, et que la mere, avec les deux sœurs et la commere, fussent bruslées devant le peuple, sans aucune misericorde. Et depuis, le roy vesquit longuement avec la royne et ses gentilz enfans, et, ayant marié honnorablement la fille, laissa les enfans heritiers de son royaume.

La fable de Loyse parachevée, Madame luy commanda de proposer son enigme, qui fut tel :

Sur le haut mont de Chiralde superbe,
De forte haye entour environné,
Un apperceu à tout son œil acerbe,
Du soleil aspre estant enluminé ;

Ses beaux habitz, fine esmeraude en herbe ;
Il rit, il parle, et n'est point estonné :
Le voila tout, plus que son nom ne reste.
Dittes-le donc, et qu'il soit manifeste.

Les interpretations furent données en diverses manieres, et n'y eut celuy qui en tirast la vraye substance, sinon la gracieuse Isabelle, qui dit d'un cœur gay : « L'enigme de madamoiselle Loyse ne signifie autre chose que le papegay, qui est en cage close de fer, qui est la haye, et verde, comme l'esmeraude, et caquette tout le jour. »

Ceste subtile exposition fut grandement louée d'un chascun, tellement que Loyse, qui pensoit bien que nul autre le pourroit interpreter, ne sceut que dire, sinon qu'aiant prins un peu de hardiesse, elle dit telz propos à Isabelle, qui devoit aprés elle proposer : « Je me plains de vous, dit-elle, non pas que je me mescontente de vostre honneur, mais parce que toutes les autres ont interpreté leurs enigmes sans estre aidées ; mais soyez asseurée que je vous rendray la pareille. — Vous ferez bien, Madame Loyse », respondit Isabelle, laquelle, par le commandement de Madame, commença ainsi sa fable.





FABLE IV.

Nerin, filz de Galois, roy de Portugal, amoureux de Janeton, femme de maistre Raymond Brunel, phisicien, jouit de ses amours, et la mena avec soy en Portugal, et maistre Raymond en mourut de desplaisance.

Il y ha beaucoup de gens, tres-honnorées Dames, qui, s'estans adonnez par longue espace de temps aux estudes des bonnes lettres, pensent sçavoir beaucoup de choses; mais ilz ne savent rien, ou bien peu : car, se cuydant telles gens signer par le front, se viennent eux-mesmes à arracher les yeux, comme il advint à un medecin fort savant en son art, lequel, pensant se moquer d'autruy, fut luy-mesmes moqué à son grand des-honneur et reproche, comme vous entendrez par le discours de la fable que je vous raconteray presentement.

Galois, roy de Portugal, eut un filz nommé

Nerin, et le fit nourrir en telle sorte qu'il ne veit jamais aucune femme, sinon sa mere et la nourrisse qui l'allaittoit; et continua ceste maniere de vivre jusques à l'aage de dixhuit ans, et au bout du terme le roy delibera de l'envoyer aux estudes à Padouë, pour luy faire apprendre les lettres latines, avec la langue et les mœurs des Italiens; ce qui fut mis incontinent en execution. Or, estant ce jeune filz Nerin à Padouë et ayant prins desja accointance de beaucoup d'escoliers qui luy faisoyent ordinairement la court, entre autres il y avoit un medecin nommé maistre Raimond Brunel, phisicien, et, en devisant de diverses matieres, se mirent à parler comme est la coustume des jeunes gens, et tenir propos des belles femmes; puis d'une chose, tantost de l'autre. Mais Nerin, qui n'avoit encores point veu d'autres femmes que sa mere et sa nourrisse, disoit franchement qu'il ne trouvoit en ce monde aucune femme qui fût plus belle, à son jugement, que sa mere et sa nourrisse; et, aprés qu'on luy en eut montré de toutes sortes, il les estimoit charongnes au regard de sa mere.

Or maistre Raimond, qui avoit l'une des plus belles femmes que nature fist onques, commença à entrer en ses gogues en disant : « Seigneur Nerin, je sçay bien une femme qui est de telle beauté que, quand vous la verriez, possible vous ne la jugeriez pas moins, mais plus belle que vostre mere. »

Nerin respondit qu'il ne pouvoit croire qu'elle fust plus belle que sa mere, mais qu'il la verroit volontiers pour en dire son opinion. « Puis qu'il vous plaist de la voir, dit maistre Raymond vous la verrez demain au matin en la grand' eglise, et vous prometz que vous la verrez. »

Et, quand il fut de retour au logis, il dit à sa femme : « Levez-vous demain de grand matin, et vous accoutrez la teste, et vous vestez le plus bravement que vous pourrez, en vous faisant belle : car je veux que vous alliez à l'heure de la grand' messe à la grand' eglise au service. » Janeton, qui estoit le nom de la femme de maistre Raymond, qui n'estoit pas acoustumée d'aller çà et là, mais demeuroit la plus part du temps au logis à coudre et à broder, s'estonna grandement de ceste nouvelle entreprinse ; mais, par ce qu'il le vouloit ainsi, elle se prepara comme il luy avoit dit, et s'accoutra si proprement qu'elle ne sembloit pas une femme, mais plustost une déesse. De là s'estant partie pour aller à la grand' eglise, suivant le vouloir de son mary, Nerin, filz du roy, arriva, et, ayant veu Janeton, la jugea tresbelle. Si tost qu'elle se fut partie, maistre Raimond arriva, et, s'estant approché de Nerin, luy dit : « Or sus, Seigneur Nerin, que vous semble de ceste femme qui s'est maintenant partie de l'eglise ? Vous semble-il qu'il y ayt rien à redire ? Est-elle plus belle que vostre

mere? — Vrayement, elle est belle, dit Nerin, et pense que nature n'en pourroit faire une plus belle. Mais dittes-moy, je vous prie, à qui elle est mariée et où elle se tient. » Maistre Raymond ne luy respondit pas à propos, par ce qu'il ne luy vouloit pas dire. « Je vous supplie donq, mon amy maistre Raymond, me faire ce bien que, si vous ne me voulez dire à qui elle est mariée, ny où elle se tient, contentez-moy à tout le moins en cela que je la voye encores une fois. — Tres-volontiers, respondit maistre Raymond. Ne faillez pas à venir au matin à l'eglise, et je feray tant que vous la verrez. »

Cela faict, maistre Raymond s'en alla en son logis, et dit à sa femme : « Janeton, accoustrez-vous demain au matin, car je veux que vous alliez à l'eglise; et, si jamais vous fustes bien parée et belle, mettez-y tout vostre pouvoir pour demain. » Janeton s'esbahissoit de tout ce mistere icy; mais, parce que le commandement du mary la pressoit, elle fit tout ce qu'il luy avoit enchargé. Le jour venu, Janeton, estant richement vestuë et mieux parée que de coustume, s'en alla à l'eglise. Bien tost aprés, Nerin arriva, qui, la voiant si belle, en fut tant amoureux que fut jamais homme de femme. Et, quand maistre Raymond fut arrivé, Nerin le pria de luy dire qui estoit celle qui luy sembloit si belle. Mais maistre Raymond, qui faignoit d'estre

pressé à cause de ses pratiques, ne respondit rien pour lors; mais, laissant le jeune homme ronger son frein, se partit joyeusement, tellement que Nerin se vint à fascher de ce que maistre Raymond avoit montré de faire peu de conte de luy, disant en soymesmes : « Or bien! tu ne veux pas que je sçache qui elle est, et où elle se tient; et je te prometz que je le sçauray en despit que tu en ayes. »

Et de fait, s'estant party de l'eglise, il attendit tant que ceste belle dame vint à sortir, et, luy ayant fait la reverence d'un visage riant et affable, l'accompaigna jusques à son logis. Or, quand Nerin eut conneu la maison où elle se tenoit, il commença à faire l'amour avec elle, et n'eust laissé jamais passer un jour qu'il n'eust passé plus de dix fois devant son logis, et, desirant grandement de parler à elle, pensoit incessamment quel moyen il devoit tenir pour obtenir son desir, et que l'honneur de la dame fust gardé. Et, ayant pensé et repensé, et ne trouvant aucun remede qui luy fust prouffitable, finalement il feit tant qu'il print accointance d'une vieille qui se tenoit vis à vis de Janeton; tellement que, luy ayant faict quelques presens, en confirmant l'estroite mitié qui estoit entre eux, s'en alla secrettement en son logis. Or y avoit-il une fenestre au logis de ceste vieille qui regardoit tout droit en la salle de Janeton, par la-

quelle il la pouvoit voir facilement aller haut et bas ; mais il ne se vouloit montrer à elle de peur de luy donner occasion de ne se laisser plus veoir. Estant ainsi Nerin tous les jours en ces amoureuses œillades, ne pouvant plus resister aux aguillons ardens qui incessamment le piquoyent et brusloyent le cœur, delibera de luy escrire une lettre, et la jetter en son logis par ceste fenestre, quand il pourroit penser que son mary n'y seroit pas. Et de faict il la jetta par plusieurs fois.

Mais Janeton, autant qu'elle en trouvoit, les jettoit dedans le feu, sans les lire aucunement, joint qu'elle ny pensoit pas. Et, aprés avoir fait par plusieurs foys tel acte, à la fin il luy vint en la fantasie d'en ouvrir une et lire ce qui estoit escrit dedans. L'ayant leuë, et voyant que la souzcription estoit de Nerin, filz du roy de Portugal, qui estoit grandement amoureux d'elle, ne seut que dire du commencement ; mais à la fin, considerant le mauvais temps qu'elle avoit aveq son mary, print un peu de courage, et commença à montrer bon visage à Nerin ; et, luy ayant donné assignation, le fit venir en sa maison, où il luy manifesta son amour et les grands tourmens qu'il souffroit jour et nuict pour elle, et le moyen comment il estoit devenu amoureux d'elle ; tellement que la dame, qui estoit belle, paisible et pitoyable, ne luy refusa point son amour.

Estans ainsi ces deux amans conjoinctz d'un amour reciproque (ce pendant qu'ilz estoyent en ces propos amoureux), voicy venir maistre Raimond qui frappa à la porte. Janeton, entendant que c'estoit son mary, fit coucher Nerin sur le lict, et, ayant abbatu les courtines, le fit demeurer jusques à tant que son mary fust party. Si tost que maistre Raymond fut arrivé, il print quelques petites drogues qui luy estoyent pour lors necessaires, puis s'en alla sans appercevoir aucune chose. Autant en fit Nerin, car il ne se douta onques que maistre Raimond fût mary de ceste dame.

Le jour ensuivant, ainsi que Nerin se pourmenoit par la place, par fortune maistre Raimond vint à passer, et Nerin luy fit signe qu'il vouloit un peu parler à luy; et, s'estant approché de luy : « Monseigneur, dit-il, il y ha bien des nouvelles. — Et quoy? respondit maistre Raimond. — Que diriez-vous, dit Nerin, que je sçay bien où se tient ceste belle dame; et qu'ainsi soit, j'ay devisé longuement aveq elle; mais, par ce que son mary arriva, elle me cacha dedans le lict et tira les courtines, de peur qu'il ne me veist, et tout incontinent aprés il se partit. — Est-il possible? respondit maistre Raimond. — S'il est possible? dit Nerin; je vous dis qu'il n'y ha rien plus vray, et ne veis onq la plus gracieuse ny la plus plaisante dame qu'elle. Je vous supplie, Monsieur mon amy, me

faire ce bien que vous me recommandiez à elle si vous la voyez, en la priant de ma part qu'elle me maintienne tousjours en sa bonne grace. » Ce que maistre Raimond luy promist de faire, et se partit bien fasché d'avec luy. Toutefois, devant que prendre congé de luy, il luy dit : « Monsieur, y retournerez-vous plus ? — En doutez-vous ? » dit Nerin. Alors maistre Raimond s'en va au logis, et ne voulut dire mot àsa femme, mais espier le temps qu'ilz fussent ensemble.

Le jour ensuivant venu, Nerin retourna vers Janeton. Ce pendant qu'ilz estoyent en plaisirs amoureux et propos gracieux, le mary arriva. Au moyen de quoy elle cacha incontinent Nerin dedans un coffre, et mit au devant plusieurs robes qu'elle avoit secoué de peur que les tignes ne les gastassent. Le mary, faignant de chercher quelques besongnes, renversa quasi toute la maison, et regarda jusques dedans le lict; mais, voyant qu'il n'y avoit rien, se partit un peu plus content qu'il n'estoit venu, et s'en alla en pratique.

Nerin pareillement se partit bien tost aprés, et, ayant trouvé maistre Raymond, luy dit : « Escoutez, Monsieur le docteur, que diriez-vous que je suis retourné vers ceste dame ? Mais la mauvaise et envieuse fortune m'ha rompu tous mes plaisirs, par ce que le mary est surveuu et ha gasté tout nostre mistere. — Comment donq avez-vous fait

à vous sauver? respondit maistre Raimond. — Je me suis, dit-il, caché dedans un coffre, et, de peur que le mary ne me trouvast, elle mit au devant du coffre beaucoup de vestemens qu'elle avoit tiré hors des coffres de peur qu'ilz ne fussent mangez de la vermine; tellement que le mary, ayant renversé tout ce qui estoit en la maison, jusques au lict, et ne trouvant aucune chose, se partit. » Vous pouvez penser, mesmement ceux qui ont experimenté amour, combien tout ce discours estoit aggreable à maistre Raymond.

Or, Nerin avoit donné à Janeton un beau et riche diament, où sa teste et son nom estoit gravé à l'entour de l'enchasseure. Si tost que maistre Raimond fut allé en pratique, Nerin fut mandé par la dame. Comme ilz passoyent leur temps en plaisirs et propos amoureux, le mary retourna au logis; tellement que Janeton, se voyant ainsi surprinse, ouvrit incontinent un garderobe assez grand, qui estoit en sa chambre, et cacha dedans Nerin. Maistre Raymond ne fut pas si tost entré au logis (faignant de chercher je ne sçay quoy) qu'il remua et brouilla quasi tout ce qui estoit en la chambre, et, ne trouvant aucune chose, ny au lict, ny aux coffres, comme estourdy et hors du sens, print du feu et le mit aux quatre coings de la chambre, deliberant de brusler la chambre et tout ce qui estoit dedans.

Le mesnage de bois commençoit desja à brusler, quand Janeton se tourna vers le mary et luy dit : « Que voulez-vous faire, mon mary? Estes-vous hors du sens? Puis que vous voulez brusler la maison, faittes ce qu'il vous plaira; mais je ne veux pas que vous brusliez ce garderobe, où sont les escritures et instrumens de mon mariage.» Et, ayant fait appeller quatre portefais puissans, leur fit sauver ce garderobe et le fit mettre au logis de la vieille maquerelle; et, l'ayant secrettement ouvert sans que nul s'en apperceust, s'en retourna à son logis.

Le fol maistre Raymond attendoit ce pendant s'il sortiroit point quelcun, mais il ne peut jamais voir sinon la fumée et le feu ardent qui brusloit sa maison. Tous les voisins estoient desja accouruz pour estaindre le feu, et firent tant qu'ilz y donnerent ordre. Le jour ensuivant, ainsi que Nerin s'en alloit aux champs, il vint par fortune à rencontrer maistre Raimond, et luy dit en le saluant : « Bon jour, Maistre Raimond; je vous veux raconter une chose qui vous plaira grandement. — Et quoy? respondit maistre Raimond. — J'ay eschappé, dit Nerin, le plus extreme danger que fit jamais homme vivant. Je m'en allay au logis de la dame que vous savez, et, ainsi que j'estois en propos amoureux aveq elle, le mary survint, lequel, aprés avoir cherché et tracassé par toute la maison, ha mis le feu aux quatre coings de la chambre, et a bruslé tout

ce qui estoit là dedans. — Et vous, dit maistre Raimond, où estiez-vous ce pendant? — J'estois caché, dit Nerin, dedans un garderobe que la dame jetta hors du logis. » Maistre Raimond entendant ces propos, et connoissant que ce qu'il disoit estoit vray, tomba quasi mort en terre; mais il ne s'osoit descouvrir, à cause qu'il desiroit de les trouver sur le fait, tellement qu'il luy dit : « Seigneur Nerin, pensez-vous plus y retourner? — Et quoy donq! respondit Nerin, puis que je suis eschappé du feu, que dois-je plus craindre? » Ayant laissé tous ces propos, maistre Raimond pria Nerin de venir disner le lendemain en son logis, ce que accepta Nerin de bon cœur.

Le jour ensuivant venu, maistre Raimond invita tous les parens de son costé, et tous ceux du costé de sa femme, et fit apprester un somptueux et magnifique festin, non pas en la maison, qui estoit desja demy bruslée, mais en un autre lieu, et commanda à la femme qu'elle y vinst, et qu'elle ne se deust point asseoir, mais qu'elle fust cachée, et qu'elle preparast tout ce qui estoit de besoin. Quand tous les parens furent assemblez, et le jeune Nerin, chacun se mit à table, et durant le disner maistre Raimond tascha (avec sa lourde et bestiale science) d'enivrer Nerin pour en pouvoir jouir à son gré, tellement que, luy ayant fait donner par plusieurs fois un plein verre de malvoisie, et l'ayant

beu, maistre Raimond luy va dire : « Or sus, Seigneur Nerin, racontez un peu à ceste notable compagnie quelque petite nouvelle par maniere de passetemps. » Le pauvre Nerin (qui ne savoit pas que Janeton fust femme de maistre Raimond) commença à raconter toute ceste histoire, sans nommer toutesfois personne. Ce pendant, un serviteur s'en alla de fortune en la chambre où estoit Janeton, et luy dit : « Madame, si vous estiez maintenant cachée en un coing, vous entenderiez le plus beau conte et la plus joyeuse nouvelle que entendistes onques; venez-y, je vous prie. » Quand elle se fut approchée, elle conneut Nerin à la voix, et que l'histoire qu'il racontoit s'adressoit à elle; alors, comme femme prudente et discrette, print le diamant que Nerin luy avoit donné et le mit en une tasse d'argent pleine de brevage delicat, et dit au serviteur : « Prens ceste tasse et la porte à Nerin, et luy dis qu'il boive tout cela, et qu'il caquetera aprés mieux. » Le serviteur print la tasse et la porta à la table, et, ainsi que Nerin vouloit boire, le serviteur luy dit : « Prenez ceste tasse, Seigneur, et puis vous parlerez mieux à votre aise. »

Ayant prins la tasse, il beut tout le vin, et, ayant reconneu le diamant qui estoit dedans, le laissa couler en sa bouche, et, faignant de se nettoyer la bouche, le tira hors et le mit en son doigt. Et,

quand il eut conneu que la femme de laquelle il parloit estoit femme de maistre Raimond, il ne voulut point passer outre; et, pourautant que maistre Raymond et ses parens le pressoient de finir la farce qu'il avoit commencée, il respondit : « Sur ce poinct le coq chanta, et incontinent aprés il fut jour, et, estant reveillé de mon sommeil, je ne veis plus rien. »

Les parens de maistre Raimond, entendans ceste conclusion, et croyans au paravant que tout ce que Nerin avoit dit de la femme estoit veritable, commencerent à traiter l'un et l'autre comme ivrongnes.

A quelques jours de là, maistre Raimond fut rencontré par fortune par Nerin, lequel, faignant de ne savoir pas qu'il fust mary de Janeton, luy dist que dedans deux ou trois jours il se partiroit, par ce que son pere luy avoit rescrit qu'il s'en deust retourner en son royaume. « Dieu vous veuille conduire! » respondit maistre Raimond. Nerin, ayant donné ordre à tout son cas, s'accorda si bien aveq Janeton qu'il s'enfuit aveq elle et s'en alla en Portugal, où ilz vesquirent longuement en grand liesse. Et maistre Raimond, estant de retour au logis et ne trouvant pas sa femme, en mourut du dueil et fascherie. Voila donq comment le pauvre maistre Raymond apprint à ses despens à louer sa femme.

Ceste fable, gratieusement racontée par Isabelle, fut tresagreable aux hommes, et pareillement à toutes les dames, mesmement que maistre Raimond avoit esté cause de tout son malheur, et luy estoit advenu ce qu'il alloit cherchant. Mais la dame, ayant entendu la fin d'icelle, fit signe à Isabelle de continuer l'ordre commencé avec son enigme; ce qu'elle fit en disant :

Sur la minuict un se vient à lever,
Du tout barbu, et barbe ne fait croistre,
Notant le temps sans astres observer,
Portant couronne, et n'est ne roy ne prestre;
Les heures chante et se sent resonner,
Esperonné ains que chevalier estre;
Il paist enfans sans femme rien avoir.
Bien est subtil qui le pourra sçavoir.

De tous les assistans, il n'y eut celuy qui peust donner la vraye interpretation du subtil enigme recité par Isabelle, sinon la petite rechignée de Loyse, laquelle, se souvenant de la honte qu'on luy avoit fait le jour precedent, se leva et dit : « L'enigme proposé par nostre sœur Isabelle ne signifie autre chose sinon le coq, qui se leve la nuict à chanter, et porte barbe, connoissant le changement du temps sans estre astrologien; il porte la creste en lieu de couronne, et n'est pas roy; il chante à toutes les heures, et n'est pas prestre; il porte esperons aux piedz, et n'est pas chevalier; nourrissant les enfans d'autruy, qui sont les

petits poulets. » Chacun de la compagnie trouva bonne ceste interpretation, et mesmement le seigneur Capel, qui dit : « Certes, Madame Loyse, je voy bien que madamoyselle Isabelle vous a bien rendu vostre change, car vous luy aviez declaré son enigme, et elle vous ha declaré le vostre. Au moyen de quoy vous n'aurez point envie l'une sur l'autre. » Loyse respondit promptement : « Quand il sera temps, je luy rendray pain pour farine. » Mais, à fin que les parolles ne multipliassent, Madame ordonna que chacun se teust, et, s'estant tournée vers Alienor, à qui estoit escheu le dernier lieu de ceste nuict, luy commanda de commencer bravement sa nouvelle, ce qui fut fait en la maniere qui s'ensuit, et d'une bonne grace.





FABLE V.

Flamine Veralde se partit d'Hostie, et va cherchant la Mort; et, ne la trouvant pas, vint à rencontrer la Vie, qui luy fit voir la Crainte et essayer la Mort.

On trouve beaucoup de gens qui, de tout leur effort et diligence, cherchent soigneusement aucunes choses, et, les aians trouvées, ilz ne voudroyent pas les avoir seulement rencontrées, ains les fuient à plus grande puissance que ne fait pas le diable l'eau benite; ce qui advint à Flamine, lequel, cherchant la Mort et ayant trouvé la Vie, luy fit voir la Crainte et essayer la Mort, comme vous entendrez par la presente fable, que je vous raconteray maintenant.

En Hostie, cité tres-ancienne (assez prés de Romme), y eut autrefois un jeune homme, comme est le bruict commun, plustost simple et vagabond que fin et arresté, et se nommoit Flamine Veralde.

Iceluy avoit souventefois ouy dire qu'il n'y avoit point en ce monde la plus hideuse ny la plus espouventable chose que la Mort : car, sans avoir respect ny à riches ny à pauvres, ou de quelque condition que ce soit, tant y ha qu'elle ne pardonne à personne. De quoy estant tout estonné, delibera en soymesmes de voir et trouver, quoy qu'il en advînt, celle que les hommes appellent Mort. Et, aprés s'estre vestu de gros accoustremens, print un gros baston de cormier bien ferré, et se partit d'Hostie. Aprés avoir desja fait beaucoup de chemin, il arriva en une rue au milieu de laquelle y avoit un cordonnier qui faisoit des souliers en sa boutique ; et, combien qu'il en eust grande quantité de faits, si estoit-il tousjours aprés à en faire d'autres.

Flamine, s'approchant de sa boutique, luy va dire : « Dieu vous gard, maistre ! — Vous soyez le tresbien venu, mon filz ! respondit le cordonnier. — Et puis, que faittes-vous de bon ? repliqua Flamine. — Je travaille, respondit le cordonnier, et endure de peur d'endurer, et, comme vous voyez, je travaille aprés mes souliers. — Et pourquoy faire ? dit Flamine : vous en avez desja tant ! qu'en ferez-vous de tant ? » A quoy respondit le cordonnier : « Pour les porter, pour en vendre, pour m'ayder à nourrir avec mon petit mesnage, et affin que je me puisse subvenir en ma

vieillesse de ce que je gaigne maintenant. — Et puis aprés, dit Flamine, qu'en sera-il ? — Il faudra mourir, respondit le cordonnier. — Mourir, dea? dit Flamine. — Ouy, certes, respondit le cordonnier. — Venez çà, maistre, dit Flamine ; me sauriez-vous point enseigner que c'est que de la Mort? — Nenny, par mon serment, respondit le cordonnier. — Ne la veistes-vous jamais? dit Flamine. — Je ne la veis onq, et ne la voudrois voir ny essayer, car on dit que c'est la plus estrange et la plus terrible beste de ce monde. » Alors Flamine luy dit : « Me la sauriez-vous point enseigner, maistre, ou me dire où elle se pourroit trouver? car je la voys cherchant jour et nuict, par montz et vaux, par estangs et rivieres, et si n'en puis trouver aucunes nouvelles. » Le cordonnier luy respondit : « Quant à moy, je ne sçay où elle se tient, ny comment elle est faite ; mais allez-vous-en un peu plus outre, et peut estre que vous la trouverez. »

Ces propos finiz, Flamine print congé du cordonnier, et s'en alla un peu plus outre, où il trouva une forest fort espaisse et ombrageuse ; et, estant entré dedans, il trouva un paysand qui avoit coupé grande quantité de boys, et s'en alloit tousjours coupant. Et, aprés s'estre saluez l'un l'autre, Flamine luy va dire : « Frere, que veux-tu faire de tant de bois? — Je les appreste, respondit le païsand,

pour faire du feu cest hyver, quand les neiges, la glace et les froidures seront par le païs, afin de me pouvoir chauffer avec mes petits enfans; pour vendre le reste, pour acheter du pain, du vin, des habits et autres choses necessaires pour sustenter nostre vie, et la passer ainsi jusques à la mort. — Mais dis-moy, par courtoisie, dit Flamine, si tu me pourrois enseigner où se tient ceste Mort. — Nenny, asseurément, respondit le païsand; je ne la veis onques, et ne sçay où elle se tient. Je me tiens ordinairement en ce bois et suis aprés mon mestier; joint qu'il ne passe gueres de gens par icy, et, qui plus est, je n'en connois gueres. — Comment feray-je donq à la trouver? » dit Flamine. Le païsand respondit : « Quant à moy, je ne le vous saurois dire, ny moins enseigner; mais cheminez plus outre, et peut estre que vous la rencontrerez. »

Et, ayant prins congé du païsand, se partit, et chemina tant qu'il arriva au lieu où il y avoit un couturier qui avoit force habillemens sur les perches, avec un plein magasin de beaux et riches accoustremens. Alors Flamine luy dit : « Dieu vous gard, maistre! — Et vous aussi! respondit le couturier. — Que voulez-vous faire, dit Flamine, de tant de beaux accoustremens? Sont-ilz tous à vous? » Le maistre respondit : « Il y en ha une partie à moy, et les autres aux marchans, aux gentils-

hommes, et diverses personnes. — Qu'en veulent-ilz faire de tant? dit Flamine. — Ilz les portent en divers temps, respondit le couturier. » Et, les luy monstrant l'un aprés l'autre : « Voila, dit-il, ceux de l'esté, voila ceux de l'hyver, voila aussi ceux des autres saisons; et ainsi les vestent, tantost l'un et tantost l'autre. — Et puis que font-ils? dit Flamine. — Ilz continuent ainsi jusques à la mort. » Flamine, oyant parler de la mort : « Helas! mon maistre, mon amy, dit-il, me sçauriez-vous dire où est ceste Mort? » Le couturier respondit, quasi tout courroucé : « Or, mon filz, mon amy, vous cherchez choses estranges! Je ne le vous sçaurois dire ny enseigner, et, qui plus est, je n'y pense jamais; et quiconque me parle d'elle m'offence grandement. Je vous prie donc que nous parlions d'autre chose, ou bien ostez-vous d'icy, car je suis ennemy de telz propos. » Et, aiant prins congé de luy, se partit.

Ayant desja Flamine couru beaucoup de païs, il arriva en un lieu desert et solitaire, où il trouva un pauvre hermite, avec une barbe toute crasseuse, et tout extenué de l'aage qu'il avoit et du jeusne, ayant seulement son esprit ravy en contemplation, tellement qu'il pensoit bien que ce fût la Mort pour certain. Alors Flamine luy dit : « Vous soyez le tres-bien trouvé, pere sainct! — Vous soyez aussi le tres-bien venu, mon filz! respondit l'hermite. —

Que faittes-vous icy, pere, dit Flamine, en ces lieux alpestres et inhabitables, privez de tout plaisir et de toute accointance humaine ? — Je suis icy, respondit le bon hermite, en oraisons, jeusnes et contemplations. — Pourquoy faire ? dit Flamine. — Me demandez-vous pour quoy, mon filz ? Pour servir à Dieu, et macerer ceste chair, et faire penitence de noz offences à Dieu immortel et au vray filz de Marie, et finalement pour sauver ceste ame pecheresse, affin que, quand l'heure de la mort viendra, je la luy puisse rendre nette et lavée de toute ordure ; qu'au grand jour du jugement, par la grace de mon redempteur, et non point par mes merites, elle me puisse rendre digne de triomphant paradis, pour jouyr de la vie eternelle, à laquelle Dieu nous puisse conduire. — Helas ! mon pere, dittes-moy, je vous prie (s'il ne vous fasche), que c'est que la Mort, et comment elle est faitte. » A quoy respondit le saint pere : « Mais, filz, ne sois en esmoy de le sçavoir, car c'est une chose terrible et espouventable, et est appellée par les sages le dernier terme des douleurs, tristesse des heureux, desir des miserables et la fin des choses mondaines. Elle separe l'amy d'avec l'amy, le pere d'avec l'enfant, le filz d'avec le pere, la mere d'avec la fille et la fille d'avec la mere, et elle rompt le lien de mariage, et à la fin elle separe l'ame d'avec le corps ; et le corps, estant separé d'avec l'ame,

ne peut plus ouvrer, ains devient si pourry et puant que chascun le fuit et abandonne comme chose abominable. — La veites-vous jamais, pere? dit Flamine. — Nenny, vrayement, respondit l'hermite. — Comment feray-je donq pour la voir? dit Flamine. — Si vous avez desir de la trouver, mon filz, dit l'hermite, allez-vous-en plus outre et vous la trouverez : car tant plus l'homme chemine en ce monde, d'autant plus s'approche de la Mort. » Le jeune homme, l'ayant remercié et ayant receu sa benediction, se partit.

Continuant son voiage, il vint à passer par profondes vallées, montaignes pierreuses, forests inhabitables et lieux fort estranges, en voyant diverses bestes espouventables et demandant à chascune si c'estoit point la Mort. Mais toutes luy respondoyent que non. Aprés avoir couru beaucoup de païs et veu choses estranges, il arriva finalement à une montaigne assez haute, et, l'ayant passée, il descendit en une obscure et profonde vallée environnée de cavernes, où il veit une terrible et hideuse beste, laquelle avec ses criz faisoit retentir toute la vallée. Alors Flamine luy dit : « Qui es-tu, hola? Es-tu point la Mort? » La beste farouche luy respondit : « Je ne suis pas la Mort; mais poursuis ton chemin, tu la trouveras bientost. » Ayant Flamine entendu ceste aggreable responce, commença à se resjouir. Estant desja quasi demy

mort par le long travail et ennuy qu'il avoit enduré, il arriva en une grande et spacieuse campagne, et, ayant trouvé une plaisante et verdoyante couline florie de tous costez, et en la contemplant bien de toutes parts, apperceut les murailles d'une haute et belle cité, qui n'estoit pas trop loing de là. Alors, en hastant ses pas, il fit tant qu'il arriva à l'une des portes, toute garnie de beaux et fins marbres. Si tost qu'il fut entré dedans (par congé toutesfois du portier), la premiere personne qu'il rencontra, ce fut une vieille aagée, ayant le visage crasseux, et si maigre et defaitte qu'on luy eust peu facilement compter les oz un à un. Vous luy eussiez veu un front ridé, les yeux de travers, pleurans et si rouges qu'ilz ressembloyent escarlate, les joues crespues et les levres renversées, les mains aspres et endurcies, la teste et toute sa personne tremblante, estant aussi toute voutée et vestue de gros habillemens. Outre cela, elle portoit à son costé une espée trenchante, et en sa main droitte un gros baston, au bout duquel il y avoit une pointe de fer faitte en forme de triangle. Derriere ses espaules elle portoit une grosse malette pleine de phioles, boyttes et autres petits vaisseaux rempliz de diverses liqueurs, oignemens et emplastres, pour appliquer à divers accidens. Si tost que Flamine eut veu ceste vieille esdentée et laide, imagina incontinent que c'estoit la Mort

qu'il avoit desja tant cherché, et, s'estant approché d'elle, il luy dit : « Dieu vous gard, ma mere ! — Et toy aussi, mon filz ! respondit la vieille. — Est-ce point vous qui estes la Mort, ma mere ? dit Flamine. — Non, respondit la vieille, je suis la Vie. Tu dois sçavoir que j'ay en ceste malette que je porte icy derriere mes espaules certaines liqueurs et oignemens avec lesquels je puis guarir facilement toutes playes que peut avoir un homme sur soy, et luy oster en peu de temps toutes douleurs. » Alors Flamine luy dit : « Helas ! ma mere, me sçauriez-vous point enseigner où elle est ? — Qui es-tu qui la cherches si soigneusement ? dit la vieille. — Je suis, dit-il, un jeune homme qui la voys cherchant il y ha desja long temps, et n'ay jamais peu trouver homme vivant qui m'en ayt peu donner nouvelles. Si vous estes donq celle que je cherche, dittes-le-moy par courtoisie, par ce que j'ay grand desir de la voir et experimenter, affin que je sçache si elle est si laide et espouventable comme chacun l'estime. » La vieille, oyant les sotz propos de ce galand, luy dit : « Mon filz, quand il te plaira je te la feray veoir combien elle est laide, et essayer comment elle est espouventable. — Je vous prie, ma mere, dit Flamine, ne me faittes plus icy attendre, faittes que je la voye. » La vieille, pour luy complaire, le feit despouiller tout nud. Ce pendant qu'il se despouilloit, elle commença à

preparer et incorporer quelques emplastres, puis luy dit : « Mon filz, baisse-toy et ferme les yeux.» Ce qu'il feit de poinct en poinct. Elle n'eut pas si tost finy ces propos qu'elle desgaigna le couteau qu'elle tenoit à son costé, et d'un seul coup luy trencha la teste, et la reprint incontinent en la remettant sur le corps (aprés l'avoir frotté de ces oignemens qu'elle tenoit), et le guarit par ce moyen. Mais je ne pourrois pas dire bonnement comment tout alla, soit pour l'habilité d'une si bonne maistresse en remettant la teste sur le corps, ou pour ce qu'elle besongna finement; tant y ha qu'elle luy meit la partie de devant de la teste derriere; tellement que Flamine, en se regardant les espaules, les reins et ses grosses fesses (ce qu'il n'avoit point veu au paravant), entra en si grande frayeur et fremissement qu'il ne trouvoit aucun lieu où bonnement se cacher; tellement qu'il se print à luy dire d'une voix tremblante et plainctive : « Helas! ma bonne mere m'amye, remettez-moy, je vous supplie, en mon premier estat; je vous en prie pour l'amour de Dieu, car je ne veis onq la plus hideuse et espouventable chose que ceste-cy. Ostez-moy tost de ceste misere en laquelle je me voy empestré. Secourez-moy, car vous le pouvez faire. » La vieille, qui estoit rusée, ne disoit mot, faignant de ne s'estre point apperceue de ceste faute, et le laissoit plaindre et ronger son frein. Finale-

ment, aprés l'avoir tenu en cest estat par l'espace de deux heures, en le voulant remettre en sa premiere forme, le feit de rechef baisser, et empoigna son espée trenchante, et luy couppa la teste toute nette. Puis print la teste entre les mains, et, s'approchant du corps, le commença à engraissir et oindre comme au paravant aveq ses oignemens, et le feit revenir en son premier estat. Flamine, se voyant ainsi revenu, se revestit incontinent, et, ayant veu la Crainte, et par experience essayé combien la Mort est hideuse et espouventable, sans prendre autre congé de la vieille, s'en retourna à Hostie le plus hastivement et par le plus bref chemin qu'il fut possible de choisir, cherchant doresnavant la Vie et fuyant la Mort, et s'adonnant à meilleurs exercices qu'il n'avoit fait au paravant.

Il ne restoit plus sinon que Alienor proposast son enigme; ce qu'elle fit en la maniere qui s'ensuit:

Parmy un pré superbe et spatieux,
Tout verdoyant, de fleurs orné et beau,
Trois nymphes vont souz un destin des cieux,
Sans sejourner font ouvrage nouveau.
L'une à costé tient sa quenoille au mieux,
L'autre à l'entour de ses pieds le fuseau,
La tierce porte un glaive bien trenchant,
Et va souvent le foible fil hachant.

Ce present enigme fut facilement entendu d'un

chascun, pourautant que ce spacieux et superbe pré est ce monde où nous demeurons tous. Les trois nymphes sont les troys sœurs, c'est à savoir Clotho, Lachesis et Atropos, qui (selon la fiction poëtique) signifient le commencement, le milieu et la fin de ceste vie : car Clotho, qui tient sa quenoille, demontre le commencement de la vie; Lachesis, qui file, demontre le temps que nous vivons; par Atropos, qui rompt le filet de Lachesis, nous entendons la mort. »

Or desja le coq vigilant, dedié à Mercure, avoit desja par son chant annoncé le poinct du jour, quand Madame commanda qu'on deust finir les fables, et que chacun se retirast en son logis, sans oublier de retourner le soir ensuivant au consistoire, souz peine que bon luy sembleroit.





E. Champollion, sc. Jouaust, Ed A. Salmon, Imp

CINQUIÈME NUIT

Fable IV.



LA CINQUIÉME NUICT

Le soleil, qui est l'unique beauté du ciel resplendissant, la mesure du leger temps et le vray œil du monde, duquel la lune cornue, et toute estoille, reçoit sa lumiere, avoit desja caché ses rouges et resplendissans rayons en l'eau salée de la mer, et la froide fille de Latone, environnée des claires et resplendissantes estoilles, illuminoit desja les obscures tenebres de la nuict ombrageuse; et les gentilz pasteurs, laissans les amples et spacieuses campagnes, les fresches herbettes et les froides et claires eaux, s'estoyent retirez avec leurs troupeaux à leurs logis accoustumez, et, se trouvans lassez du travail du jour, dormoyent fermement sur les fraiz et beaux joncz, quand la belle et honnorable compagnie se vint ranger hastivement au noble consistoire; tellement que Madame, estant advertie que

chascun estoit assemblé, et qu'il estoit temps de commencer les fables, estant accompaignée d'autres damoyselles, s'en vint posément en la chambre où ce triomphe se faisoit, et, ayant salué d'un visage riant la belle compaignie, commanda qu'on luy apportast le vaisseau d'or, et, ayans mis dedans le nom de cinq damoyselles, le premier lieu escheut à Eritrée, l'autre à Alterie, le troisiéme à Laurette, le quatriéme à Ariane, et le dernier escheut à Catherine. Cela fait, chacun se mit à dancer au son des fleutes, aveq propos plaisans et amoureux. Incontinent aprés, il y eut trois damoiselles qui, par le congé de Madame, commencerent à chanter ceste chanson :

Quand votre beau et tres-gentil visage
Nous apparoist d'un noble et beau semblant,
Lors qu'à noz yeux votre gentil corsage
Tout mon effort rend tout soudain tremblant,
Fraper me sens d'un si tresgrand courage
Que tous mes sens se vont quasi troublant;
Mais bien heureux le jour, le poinct et l'heure
Que rencontray une telle aventure.

Aprés que les troys damoiselles eurent finy leur chanson amoureuse, qui, par souspirs tremblans, faisoient fendre l'air de prés, Madame fit signe à Eritrée, à qui estoit escheu le premier lieu de la presente nuict, qu'elle deust commencer sa fable, tellement qu'elle, ne se pouvant excuser, de peur de troubler l'ordre commencé, laissant arriere toute fascherie, commença ainsi.



FABLE I.

Guerrin, filz unique de Philippes Marie, roy de Sicile, delivra un homme sauvage de la prison du pere ; et la mere, pour la crainte du pere, l'envoya en exil ; et l'homme sauvage, estant apprivoisé, delivra Guerrin de plusieurs grands inconveniens.

Mes gratieuses dames, j'ay tousjours ouy dire, et veu par experience, qu'en bien servant autruy, jaçoit que celuy qui est servy soit du tout ingrat et mesconnoissant, tout le bien faict retourne à la fin à celui qui ha fidelement servy. Ce qui advint au filz d'un roy, lequel, ayant delivré un homme sauvage de la dure et estroitte prison du pere, eut souventesfois la vie sauvée par son moyen, comme vous entendrez par le discours de la presente fable, en vous conseillant amyablement que ne reculiez à bien servir : car, si vous n'estes point guerdonnées par celuy à qui vous aurez fait plaisir, à tout

le moins le bon Dieu, qui reconnoît tout, ne laissera point voz labeurs sans estre remunerez, ains vous fera participantes de sa grace.

Sicile, trescheres dames, comme il est notoire à un chascun, est une isle parfaicte et abondante, passant toutes les autres en ancienneté, et y ha beaucoup de belles villes, chasteaux et citez qui la rendent encores plus belle qu'elle ne seroit. De ceste isle fut autrefois seigneur le roy Philippes Marie, homme sage, amiable et singulier, aiant espousé une fort belle et gratieuse dame, de laquelle il eut un seul filz, nommé Guerrin. Le roy prenoit son plaisir à la chasse, autant ou plus que quelconque autre seigneur, et, pourautant qu'il estoit puissant et adroit, tel exercice luy convenoit fort bien.

Advint que, se trouvant un jour à la chasse aveq plusieurs de ses barons et veneurs, il veit saillir hors du boys un homme sauvage, assez grand et gros, et si laid et contrefaict que chascun s'en estonnoit. Au reste, quant à la force, il n'estoit point inferieur à un autre. Le roy, s'estant mis en equipage aveq deux de ses barons, des meilleurs qui y fussent, le vint affronter roidement, et, aprés longues escarmouches, il le vainquit et le print vaillamment de ses propres mains, et, l'ayant lié et garotté, le mena vers son palaix, où il trouva un lieu commode et seur pour l'en-

fermer, et, de fait, l'ayant fort bien restrainct avec bonnes clefs, commanda qu'il fût bien gardé. Et, pourautant que le roy le tenoit si cher, il voulut que la royne fust gardienne des clefz, et ne passoit aucun jour que le roy ne l'allast visiter à la prison par maniere de passetemps.

Peu de jours aprés, le roy se meit de rechef en equipage pour aller à la chasse, et, ayant preparé tout ce qui luy estoit necessaire, se partit avec la noble compaignie, aprés avoir recommandé les clefs de la prison à la royne. Cependant que le roy estoit à la chasse, il print fantasie à Guerrin, qui estoit encores jeune filz, de voir l'homme sauvage. Et de fait, ayant prins son arc, auquel il prenoit plaisir, s'en alla tout seul, tenant une flesche en sa main, aux barreaux de la prison de l'homme sauvage. L'ayant veu, il commença à deviser avec luy assez familierement. Et, en devisant ainsi paisiblement, l'homme sauvage, qui le caressoit et flattoit, luy osta finement d'entre les mains la flesche, qui estoit richement ouvrée. Au moyen dequoy le jeune enfant commença à pleurer et se pleindre, en luy demandant sa flesche. Mais l'homme sauvage luy respondit : « Si tu me veux ouvrir et me delivrer de la prison, je te la rendray ; autrement tu ne l'auras jamais. » Alors le jeune enfant luy dit : « Comment veux-tu que je t'ouvre et que je te delivre, si je n'ay pas le

moyen de te delivrer ? » L'homme sauvage luy dit : « Si c'est ton plaisir de me delivrer de ce lieu, je t'enseigneray bien le moyen comment tu le pourras faire. — Et comment ? dit Guerrin. — Il faut, dit le sauvage, que tu prennes garde quand ta mere sera endormie, sur le midy, et que tu regardes souz le chevet où elle couche, et que tu luy desrobes secrettement les clefs sans qu'elle s'en apperçoive, puis les apportes icy et m'ouvres, et, si tost que tu m'auras ouvert, je te rendray ta flesche, et peut estre que je le reconnoistray en temps et lieu. » Guerrin, qui ne desiroit autre chose que son dard, ne pensa point plus outre, et sans plus retarder s'en alla vers sa mere, et, l'ayant trouvée endormie, luy osta secrettement les clefs et les alla porter au sauvage, en disant : « Voicy les clefz ; mais escoute : si je t'ouvre, va-t'en si loing que jamais on ne sente vent ny fumée de ton corps : car si mon pere, qui est le maistre de la chasse, te rencontre et que tu sois prins, il te pourroit bien tuer. — Ne te soucie point de cela, dit le sauvage : car, si tost que tu auras ouvert la prison et que tu me verras deslié, je te rendray ta flesche, et m'en iray si loing que jamais ton pere ny autre ne me pourra attraper. » Guerrin, qui avoit une force terrible, fit tant qu'il ouvrit à la fin la prison, et l'homme sauvage, luy ayant rendu sa flesche, aprés l'avoir grandement remercié se partit.

Or cest homme sauvage estoit un fort beau jeune filz, qui, pour un desdain, ne pouvoit acquerir la grace de celle qu'il aimoit à merveilles; laissant toutes occupations amoureuses et passetemps, se mit entre les bestes farouches, faisant son habitation aux forests ombrageuses, mangeant herbes et beuvant de l'eau comme les autres bestes; tellement que le pauvre miserable avoit changé sa peau tendre et delicate en gros poil et cuir dur, la barbe espaisse et longue, joint que, par le moyen de l'herbe qu'il mangeoit ordinairement, le poil et les cheveux luy estoient devenuz si verds que c'estoit chose monstrueuse à le voir.

Si tost que la royne fut esveillée, elle mit la main souz son chevet pour prendre ses clefs, et, ne les trouvant pas, s'estonna grandement, et, aprés avoir renversé le lict sans trouver aucune chose, s'en alla comme folle vers la prison, laquelle elle trouva ouverte; et, n'y trouvant point l'homme sauvage, peu s'en fallut qu'elle ne mourust de douleur, tellement qu'elle se meit à chercher de tous les costez du palaix, demandant à un chascun qui estoit celuy tant temeraire et arrogant qui avoit eu la hardiesse de luy oster ses clefz sans son commandement. Mais elle ne trouva personne qui luy en peust donner des nouvelles. Ce pendant Guerrin, ayant rencontré sa mere et la voyant ainsi troublée, luy dit : « Ma mere, ne blasmez personne

de ce fait icy : car, si quelcun en merite punition, je suis celuy qui la doit souffrir, à cause que c'est moymesmes qui ay ouvert. » La royne, entendant ces propos, fut encores plus faschée que auparavant, craignant que le roy, estant venu de la chasse, ne tuast son filz par un despit, veu qu'il luy avoit recommandé ses clefz comme sa personne propre; tellement que la royne, pensant eviter une petite faute, tomba en une autre beaucoup plus grande : car sans plus retarder elle feit appeller deux de ses fidelles serviteurs et son fils, et, leur ayant donné or et argent, avec chevaux excellens, l'envoya à son aventure, en priant grandement les serviteurs d'avoir son filz pour recommandé.

Ilz ne furent pas si tost partiz que le roy arriva de la chasse, et, luy descendu, s'en alla tout droict à la prison pour veoir l'homme sauvage; l'ayant trouvée ouverte et qu'il s'en estoit fuy, se meit si fort en colere qu'il delibera de tuer celuy qui avoit esté cause d'un tel erreur. Et de ce pas s'en alla trouver la royne, qui estoit en sa chambre, en luy demandant qui avoit esté celuy si impudent, arrogant et temeraire, qui avoit ouvert la prison, et donné occasion à l'homme sauvage de s'enfuir. Alors la royne, d'une voix tremblante, luy va respondre : « Ne vous en faschez poinct, Sire, car vostre filz Guerrin en est cause, comme il m'ha luy-mesmes confessé. » Et luy raconta de poinct en poinct tout ce que

Guerrin luy avoit confessé. Puis luy remontra que, pour la crainte qu'elle pouvoit avoir qu'il ne tuast son filz, elle l'avoit envoyé en loingtain païs, accompagné de deux fideles serviteurs chargez de bagues et deniers plus qu'il ne leur en failloit pour leur besoing. Le roy, entendant ces propos, adjousta douleur sur douleur, et peu s'en fallut qu'il ne tombast mort en terre ou qu'il ne sortist hors du sens; et, n'eût esté les courtisans qui le retindrent, je ne croy point qu'il n'eust tué la royne sur le champ.

Quand le pauvre roy fut un peu retourné en soy et qu'il eut appaisé sa colere, il dit à la royne : « Venez çà, femme; qui vous a esmeu d'envoyer nostre filz en lieux inconneuz ? Estimiez-vous que je fisse plus de conte d'un homme sauvage que de mon propre sang ? » Et, sans attendre autre responce d'elle, fit monter à cheval plusieurs soldats, en les divisant en quatre parties, pour chercher son filz en toute diligence. Mais ilz travaillerent en vain, à cause que Guerrin s'alloit cachant sans se faire connoistre à personne. Aprés avoir longuement chevauché avec ses serviteurs, passant montagnes, vallées, fleuves et forestz, demeurant maintenant en un lieu, tantost en l'autre, il parvint à l'aage de seize ans, et estoit si beau qu'il sembloit la rose du matin.

Il ne passa gueres de temps aprés qu'il vint une

diabolique fantasie aux serviteurs de Guerrin de le mettre à mort et prendre les bagues et deniers pour les diviser entr'eux. Mais leur entreprinse fut vaine, car, comme Dieu voulut, ilz ne peurent jamais s'accorder ensemble. Advint que, par la bonne fortune, il vint à passer un fort beau jeune fils, monté sur un gentil cheval richement equipé; et, ayant fait une grande reverence à Guerrin, le salua gracieusement en luy disant : « Certes, gentil chevalier, si c'estoit votre plaisir, je m'accompagnerois volontiers avec vous. » Et Guerrin luy respondit : « Vostre gentilesse et bonne grace ne permet que je refuse une telle compaignie. Au moyen de quoy je vous remercie humblement, en vous priant de grace speciale que me faciez ce bien et honneur de venir avec nous. Nous sommes estrangers et ne sçavons pas les chemins; à ceste cause vous nous les enseignerez par courtoisie, et en chevauchant ensemble nous deviserons de quelque accident qui nous est survenu. En ce faisant le chemin nous sera moins ennuyeux. »

Ce jeune filz que Guerrin avoit rencontré estoit l'homme sauvage qu'il avoit delivré de la prison du roy Philippe Marie, son pere. Iceluy, par cas d'adventure, aprés avoir couru divers païs et lieux estranges, fut apperceu d'une belle fée, qui se portoit assez mal. L'ayant consideré si laid et contrefait, se mit à rire si asprement de sa laide forme

qu'elle vint à rompre une aposteme qu'elle avoit contre le cœur, qui facilement l'eust suffoquée. Et, sur l'heure mesmes, elle fut delivrée de tout mal, tout ainsi que si jamais elle n'eust senty aucune douleur; tellement que, pour recompence d'un si grand benefice, et ne voulant pas estre veue ingrate, luy dit : « Escoute, toy qui es si laid et contrefaict, et qui as esté cause que j'ay recouvré ma santé tant desirée, je veux que tu deviennes le plus beau, le plus gentil, le plus sage et le plus gracieux filz de ce monde, en te faisant participant de toute l'autorité et puissance qui m'ha esté octroyée par nature, et pourras faire et defaire toutes choses à ton plaisir. » Cela fait, luy ayant donné un beau cheval fée, luy donna congé d'aller où bon luy sembleroit.

Chevauchant ainsi Guerrin avec ce jeune filz sans le connoistre, combien que l'autre le conneust bien, finalement il arriva à une puissante cité, nommée Irlande, de laquelle estoit pour lors seigneur le roy Geofroy, lequel avoit deux filles belles à merveilles, de louables mœurs, et surmontans quasi Venus en beauté : l'une desquelles s'appelloit Potentiane et l'autre Eleutherie, et estoyent tant aymées du roy qu'il ne pouvoit vivre sans elles. Quand Guerrin fut arrivé en Irlande avec le jeune fils inconneu et ses serviteurs, il print logis chez un hoste, le plus facecieux homme de toute Irlande,

qui les traitta fort honnorablement. Le jour ensuivant venu, le jeune filz inconneu fit semblant de se vouloir partir et aller en autre païs, prenant congé de Guerrin et le remerciant de sa bonne compaignie. Mais Guerrin, qui avoit desja prins à luy grande affection, ne le vouloit point laisser partir en façon quelconque, et luy fit tant de carresses qu'il se consentit de demeurer avec luy.

Or avoit-il en ce païs d'Irlandois deux espouventables et cruelz animaux, l'un desquelz estoit un cheval sauvage et l'autre une jument, qui estoit pareillement sauvage, et estoyent si farouches et terribles que non seulement ilz gastoyent et dissipoyent les belles campagnes cultivées, mais tuoyent et massacroyent tous autres animaux et creatures humaines. Tellement que le païs estoit reduit en si piteux estat par leur violence et ferocité qu'on ne trouvoit plus personne qui y osast habiter, ains chacun abandonnoit son propre païs et domaine pour aller demeurer en païs estranges. Et n'y avoit homme si puissant et courageux qui s'osast presenter devant eux, tant s'en faut de les tuer. Au moyen de quoy le roy, voyant tout son païs destitué de vivres, aussi de bestes et creatures humaines, ne sachant trouver remede à tel inconvenient, se tourmentoit incessamment, maudissant sa mauvaise fortune.

Les deux serviteurs de Guerrin, qui n'avoyent

pas peu accomplir par le chemin leur mauvaise et pernicieuse intention, par faute de ne s'estre pas accordé ensemble et pour la venue du jeune filz inconneu, se vont imaginer de faire mourir Guerrin et demeurer seigneurs de ses bagues et deniers; dond commencerent à dire entre eux : «Voulons-nous voir si nous pouvons donner la mort à nostre maistre en quelque maniere que ce soit?» Et, ne trouvant aucun moyen qui les contentast, se trouvans en danger de mort s'ilz le tuoient, mesmes s'imaginerent de deviser secrettement avec l'hoste, et luy raconter comment leur maistre Guerrin estoit vaillant et belliqueux, et qu'il s'estoit souventefois vanté en leur compaignie de pouvoir tuer ce cheval sauvage sans recevoir aucun dommage. « En ce faisant, cela pourra venir aux aureilles du roy, qui desire grandement la mort des deux animaux et la prosperité de son païs, et envoyera querir Guerrin pour entendre le moyen qu'il faut tenir en telle entreprinse; et luy, n'y sachant donner remede, sera cause que le roy le fera mourir, et nous autres serons heritiers des bagues et deniers. » Suyvant leur deliberation, ainsi fut-il executé.

L'hoste, entendant ces nouvelles, fut le plus joyeux et le plus content homme de ce monde; et, sans plus retarder, s'en alla incontinent au palaix, et, aprés avoir faict la reverence au roy, les genoux en terre, luy dit secrettement : « Sire, il faut que

vous entendiez qu'il y a un gentil chevalier logé en ma maison, qui s'apelle Guerrin ; et, ainsi que je devisois avec ses serviteurs, ils m'ont dit, entre autres choses, que leur maistre estoit vaillant et expert aux armes, qu'il ne s'en trouvoit point de notre aage un autre pareil à luy, et qu'il s'estoit souventefois vanté d'estre si puissant qu'il accableroit le cheval sauvage qui porte si grand dommage en votre païs. » Le roy, entendant ces propos, commanda qu'on le fist venir. L'hoste, obeissant à son seigneur, s'en retourna en son logis, et dit à Guerrin qu'il s'en allast seul trouver le roy qui avoit grand desir de parler à luy. Guerrin s'en alla incontinent presenter au roy, et, luy ayant fait la reverence, luy demanda la cause pourquoy il l'avoit fait appeller. « Guerrin, mon amy, dit le roy, la cause qui m'ha contraint de te faire venir vers moy est que j'ay entendu que tu es gentil chevalier, et qu'il n'y a point ton pareil au monde, et que tu t'es vanté souventefois que ta force est si grande que sans aucun danger d'autruy ny de ta personne tu vaincras ce cheval qui ainsi miserablement gaste mon royaume. Si tu veux entreprendre cela, je te prometz te faire un don que tu en seras content à tout le temps de ta vie. » Guerrin, entendant l'offre du roy, s'estonna grandement, niant tousjours de n'avoir jamais tenu telz propos, et que tout cela luy estoit faussement imposé.

Le roy, estant troublé de la responce de Guerrin, luy dit d'un visage assez troublé : « Sçais-tu qu'il y a, Guerrin? Je veux, quoy qu'il en soit, que tu suyves ceste entreprinse; et, si tu fais le contraire, il faut que tu te deliberes de mourir. »

Guerrin, s'estant party de la presence du roy, s'en alla vers son logis, estant triste à merveilles; et n'osoit manifester sa passion, tellement que le jeune filz inconneu, le voyant plus triste que de coustume, luy demanda tout doucement qui estoit la cause de sa fascherie. Et luy, pour le fraternel amour qu'il luy portoit, ne luy pouvant nyer sa juste et honneste demande, luy raconta par ordre tout ce qui estoit advenu. Alors le jeune filz inconneu luy dit : « Ne te soucie de rien, car je t'enseigneray tel moyen que tu ne periras point, ains seras victorieux, et le roy obtiendra son desir. Retourne vers le roy, et luy dis qu'il t'adresse un bon mareschal, et luy fais faire quatre fers de cheval qui soyent assez gros, et qu'ilz soyent plus grands que les autres fers communs de deux grands doigtz, et qu'ilz ayent deux crampons longs d'un grand doigt par derriere. Et, quand tu les auras mis à mon cheval, qui est fée, ne te soucie d'autre chose. » Quand Guerrin fut retourné vers le roy, il luy dit tout ce que son compagnon luy avoit commandé. Le roy feit venir un bon marechal, en luy commandant de faire tout ce que Guerrin voudroit.

Quand ilz furent à la boutique, Guerrin luy commanda de faire ses fers comme dessus ; ce que entendant, le mareschal ne les voulut pas faire, ains, se moquant de luy, le traitta comme un fol, veu que cela luy sembloit une chose estrange et nouvelle. Au moyen de quoy Guerrin, voyant que le mareschal se moquoit de luy et qu'il ne luy vouloit point obeïr, s'en alla vers le roy pour se plaindre du mareschal qui ne l'avoit pas voulu servir ; tellement que le roy, l'ayant fait appeller, luy commanda expressement, et souz peine d'encourir en sa male grace, de faire ce qu'il luy seroit commandé, ou de faire l'entreprinse que Guerrin devoit faire.

Le mareschal, voyant que le commandement du roy le contraignoit, feit les fers et les attacha aux piedz du cheval, comme on luy avoit commandé. Quand le cheval fut ferré et equippé de tout ce qu'il luy faisoit de besoing, le jeune filz inconneu dit à Guerrin : « Tien, monte sur ce cheval, et va en la bonne heure, et, quand tu entendras le hannissement du cheval sauvage, descends de ton cheval et luy oste la selle et la bride, en le laissant aller à sa liberté. Puis tu monteras sur quelque grand arbre pour veoir l'issue de ceste entreprinse. »

Guerrin, estant bien instruit par son compagnon de tout ce qu'il devoit faire, ayans prins congé de luy, se partit joyeusement. Desja le bruit estoit

semé par toute la cité d'Irlande qu'un gentil chevalier avoit entreprins de prendre le cheval sauvage et le presenter au roy, tellement que les hommes et les femmes couroyent de toutes partz aux fenestres pour le voir passer; et, en le voyant si beau, si jeune et de si belle apparance, chacun en avoit pitié, en disant : « Helas ! comme ce pauvre jeune filz court volontiers à la mort ! Certes c'est grand dommage qu'il meure si miserablement. » Pour la pitié qu'ilz en avoyent, ilz ne se pouvoyent tenir de pleurer. Mais Guerrin, hardy et asseuré, s'en alloit joyeusement ; et, quand il fut arrivé au lieu où estoit le cheval sauvage, et l'ayant ouy hannir, il descendit du sien et luy osta la bride et la selle, puis le laissa en sa liberté, et monta sur un grand arbre pour attendre la cruelle et sanglante bataille. Il ne fut pas si tost monté sur l'arbre que le cheval sauvage arriva et affronta celuy de Guerrin, qui estoit fée. Alors commença la plus cruelle bataille qu'on veit jamais au monde, parce qu'ilz sembloyent deux lions dechaisnez, et escumoyent par la bouche comme deux sangliers poursuyviz par les chiens enragez ; et, aprés qu'ilz eurent longuement combatu, finalement le cheval fée vint à ruer deux coups de pied au cheval sauvage, et luy donna en la machoire si rudement qu'il l'osta de sa place ; au moyen de quoy il perdit la jouste de pouvoir plus combattre ny se

defendre. Guerrin, voyant cela, demeura tout joyeux, et, estant descendu de l'arbre, print un licol qu'il avoit porté aveq soy, et le lia, puis le mena avec ses machoires rompues vers la cité, et le presenta au roy, suyvant sa promesse, devant le peuple, dond le roy en fit grand' feste et triomphe aveq toute la cité.

Mais les serviteurs en eurent encores plus grand douleur que jamais, par ce que leur mauvaise intention n'avoit pas eu bonne issue; tellement que, pour le despit qu'ilz en avoyent, ilz feirent entendre de rechef au roy Geofroy que Guerrin pourroit tuer facilement la jument, pourveu que son vouloir y fust. Le roy, entendant ces propos, fit tout ainsi qu'il avoit fait de son cheval. Et, pourautant que Guerrin reculoit de ceste entreprinse, qui luy sembloit assez griefve, le roy le menassa de le faire pendre les pieds contremont, comme rebelle de sa couronne. Et, quand Guerrin fut retourné en son logis, il raconta tout le fait à son compaignon, lequel luy dit en se sousriant: « Frere, ne te fasche point : va trouver le maistre des chevaux, et luy fais faire quatre autres fers de la mesme grandeur que les premiers, et qu'ils soyent bien cramponnez et pointus; et fais le semblable que tu as faict au cheval; et tu retourneras aveq plus grand honneur que tu n'as fait auparavant. »

Aprés que les fers furent preparez et que le

cheval fée fut ferré, il s'en alla à l'honnorable entreprinse. Si tost qu'il fut arrivé au lieu où estoit la jument et qu'il l'eut ouy hannir, il feit tout ainsi qu'à la premiere fois ; et, ayant laissé aller le cheval fée en liberté, la jument le vint rencontrer et l'assailloit si rudement en le mordant que le cheval fée ne se peust quasi deffendre. Si se porta-il toutefois si vaillamment que la jument reçeut si grand coup de pied qu'elle demeura boyteuse de la jambe droite. Et Guerrin, estant descendu de l'arbre, la print et la lia estroictement. Puis, estant monté sur son cheval, s'en retourna au palaix aveq grand triomphe, au grand contentement de toute la cité, et la presenta au roy. Vous eussiez veu alors courir un chacun de toutes partz pour veoir ceste jument boyteuse, laquelle, pour l'extreme douleur qu'elle sentoit, mourut peu de temps aprés. Voila donc comment tout le païs fut delivré d'une si grande pauvreté.

Si tost que Guerrin fut retourné au logis, s'estant mis à reposer, parce qu'il se sentoit lassé, et ne se pouvant endormir pour le grand bruict qu'il entendit, il se leva et entendoit je ne say quoy se remuer dedans un vaisseau de miel, et n'en pouvoit saillir ; tellement que Guerrin ouvrit le vaisseau et apperceut un freslon qui remuoit les aisles et ne se pouvoit lever ; et, ayant pitié de luy, l'osta de leans, et le laissa aller en sa liberté.

Le roy Geofroy, n'ayant point encores recompensé Guerrin du double triomphe qu'il avoit obtenu, et estimant que c'estoit grande vilenie de ne reconnoistre un tel bienfait, l'envoya querir, et luy dit ces parolles : « Tu vois, Guerrin, que par ton moyen mon royaume est delivré d'une grande pauvreté ; et, pourautant que j'ay deliberé de te recompenser d'un tel benefice, et ne trouvant aucun don qui soit convenable à tel merite, j'ay determiné de te donner une de mes filles en mariage ; mais il faut que tu entendes que j'en ay deux, desquelles l'une s'apelle Potentienne, qui ha les cheveux entortillez d'un si grand artifice qu'ilz reluisent comme l'or fin ; l'autre se nomme Eleutherie, qui ha les cheveux reluisans comme fin argent ; tellement que, si tu devines qui est celle qui porte les tresses d'or, je prometz te la bailler en mariage ; autrement, je te feray trencher la teste. » Guerrin, entendant la terrible commission du roy, se tourna vers luy, en disant : « Comment, Sire ! est-ce là le guerdon de mes labeurs ? Est-ce le salaire de mes angoisses endurées à la sueur de mon corps ? Est-ce le benefice que vous me rendez pour avoir delivré vostre royaume qui s'en alloit du tout gasté et desolé ? Helas ! je n'avois pas merité cela envers vous. Ce n'est pas aussi l'estat d'un magnanime roy comme vous estes ; mais, puisqu'il vous plaist ainsi, je suis à vostre discretion ; faittes

de moy ce qu'il vous plaira. — Or va, dit le roy, sans plus tarder; je te donne terme jusques à demain pour penser à ton affaire. »

Guerrin, s'estant party de la presence du roy, s'en alla trouver son compagnon, et luy raconta tout ce que le roy Geofroy luy avoit dit. Le compaignon, ne faisant grande estime de cela, luy dit : « Ne te soucie, Guerrin, car je te delivreray de ce danger icy. Ne te souvient-il pas que tu delivras l'autre jour un freslon d'un vaisseau de miel, et que tu le laissas en liberté ? Il sera cause de ton salut, car il s'en ira demain aprés disner au palaix, et volera trois tours à l'entour du visage de celle qui ha les cheveux d'or, et elle le chassera de sa main blanche; et, quand tu auras veu par troys fois un tel acte, tu connoistras que c'est celle qui sera ta femme. — Helas ! dit Guerrin à son compaignon, quand auray-je jamais le moyen de reconnoistre tant de plaisirs que j'ay receu de toy ! Certainement, si je vivois mil ans, je ne te pourrois jamais recompenser en la moindre chose que ce soit. Mais celuy qui reconnoit tout suppléera pour moy en ce que je puis defaillir. » Alors le compaignon respondit à Guerrin : « Escoute, frere Guerrin, il n'est besoin que tu me guerdonnes de ce que j'ay faict pour toy ; mais il est tantost temps que je me manifeste à toy, et que tu connoisses maintenant qui je suis. Et, tout ainsi que tu m'has

delivré de la mort, aussi je t'ay voulu rendre le merite d'une si grande obligation. Sçache que je suis l'homme sauvage que tu delivras si amyablement de la prison de ton pere, et suis nommé Robinet. » Puis luy raconta comme la fée l'avoit rendu un si beau jeune filz : dond Guerrin fut tout estonné, tellement qu'il se print à pleurer en le baisant et embrassant comme s'il eust esté son frere.

Mais, pourautant que le temps s'approchoit de rendre resolution au roy Geofroy, s'en allerent tous deux au palaix, et le roy commanda que ses deux filles fussent couvertes de deux voiles blancs et qu'on les menast en la presence de Guerrin; ce qui fut faict. Quand elles furent venues, ne se pouvans connoistre l'une d'avec l'autre, le roy va dire à Guerrin : « Où est celle que tu veux que je te donne en mariage? » Guerrin ne sçavoit que dire à cela. Le roy, qui desiroit grandement de voir l'issue de cest affaire, l'importunoit et le pressoit en luy disant que le temps s'en alloit, et qu'il estoit temps d'expedier ceste matiere; mais Guerrin luy respondit doucement : « Sire, si le temps s'en va, le terme que m'avez donné pour tout aujourd'huy n'est pas encores expiré »; ce que chacun confirma estre vray. Estant ainsi le roy en ceste longue attente aveq Guerrin et tous les autres, voicy venir le freslon, qui, en bruyant, vint

à environner le beau visage de Potentienne aux cheveux d'or. Et elle, comme troublée et ennuyée de ceste beste, le repoussoit en arriere; et, l'ayant chassé par trois fois, se partit à la parfin. Estant Guerrin sur cela un peu douteux, se fiant tousjours aux bons propos de son fidelle compaignon Robinet, le roy luy va dire : « Or sus, Guerrin, que dis-tu? Il faut mettre fin à cecy. » Cela faict, Guerrin, ayant diligemment consideré l'une et l'autre pucelle, meit la main sur la teste de Potentienne, qui luy avoit esté monstrée par le freslon, et dit : « Sire, voicy vostre fille aux cheveux d'or. » Et, s'estant la fille descouverte, on conneut manifestement que c'estoit elle. Alors le roy Geofroy, en la presence de tous, et au grand contentement de tout le peuple, la luy donna en mariage, et ne se partit point de là qu'il n'espousast l'autre fille à son bon amy et compaignon Robinet. Puis Guerrin se manifesta estre filz de Philippes Marie, roy de Sicile, dond le roy Geofroy fut encores plus joyeux; tellement que les nopces furent faittes avec grand triomphe et magnificence. Et fit-on entendre au pere et à la mere de Guerrin qu'il estoit marié, dond ilz receurent une joye incroyable, à cause qu'ilz estimoyent que leur filz estoit perdu. Estant Guerrin retourné en son pays de Sicile, aveq sa femme, son frere et sa belle sœur, fut gracieusement receu de ses parens, et vesquit longuement

en paix, laissant aprés soy de beaux enfans heritiers au royaume.

Ceste piteuse fable fut trouvée bonne, et Eritrée, voyant que chacun se taisoit, commença ainsi son enigme :

De peu de cas naist une fiere beste,
Qui hait chacun de sa propre nature,
De son regard tous occit et arreste,
Ny de soymesm' elle n'ha ne soing ne cure;
Autour de soy tout fletrit et tempeste,
Endommageant le tout; la mort procure,
Les arbres seche et va tout infectant;
Bref, point n'y ha qui nuise au monde tant.

L'enigme recité par Eritrée, et loué generalement d'un chacun, fut par aucuns interpreté en une sorte et autrement par les autres; mais nul n'en donnoit la vraye interpretation, tellement que Eritrée, voyant que son enigme n'estoit pas entendu, dit :

« Ce fier animal n'est autre chose sinon le basilique, lequel porte haine à autruy, et le met à mort par sa veuë aiguë, et en se voiant soymesmes vient à mourir. »

L'exposition d'Eritrée finie, le seigneur Evangeliste, qui estoit à costé d'elle, dit en sousriant : « C'est vous-mesmes qui estes le basilisque, car vous tuez doucement aveq vos yeux ceux qui vous regardoyent. » Mais Eritrée, painte de couleur naturelle par le

visage, ne respondit autre chose; tellement que Alterie, qui estoit assise prés d'elle, sçachant que c'estoit en son ranc de fabloyer, commença ainsi une plaisante fable, suivant le vouloir de Madame.





FABLE II.

Adamantine, fille de Bagolane Savonnois, fut espousée à Drusian, roy de Boheme, par le moyen d'une poupée.

L'entendement de l'homme est si haut, si puissant et si subtil, que, sans aucun doubte, il surmonte toutes les forces du monde, tellement que, non sans cause, on dit que l'homme sage est par dessus les astres. Sur ce poinct, il me souvient d'une fable par laquelle vous pourrez facilement entendre qu'une pauvre fille (espousée par fortune) devint femme d'un riche et puissant roy ; et, combien que la fable soit brefve, si sera-elle d'autant plus plaisante et facetieuse. Escoutez-moy donq, je vous prie, comme vous avez fait noz bonnes compaignes, qui doivent estre grandement louées.

En Boheme, notables Dames, se trouva, n'y ha pas long temps, une pauvre vieille Savonnoise, nommée Bagolane, laquelle, estant assez pauvre

et chargée de deux filles, l'une desquelles s'appelloit Cassandre et l'autre Adamantine, voulut aveq toute sa pauvreté donner ordre à son cas, et mourir contente. Et, n'ayant autre vaillant en tout son bien dond elle peust tester, hors mis un petit coffre plein d'estoupes, le laissa à ses filles, en les priant de vivre paisiblement ensemble aprés sa mort.

Ces deux sœurs (nonobstant qu'elles fussent pauvres des biens de fortune) ne laissoyent pas d'estre riches des biens de l'esprit, tellement qu'en vertuz et bonnes mœurs elles n'estoyent pas inferieures aux autres femmes. Cassandre, qui estoit la fille aisnée, print une livre de ces estoupes, et se meit à filer assez soigneusement, et, ayant filé, bailla le fil à sa petite sœur Adamantine, luy enchargeant de le porter en la place pour le vendre et achepter du pain, à fin de sustenter leur vie par leurs labeurs. Adamantine, ayant prins le fil, s'en alla en la place pour le vendre, suivant le commandement de Cassandre ; mais l'occasion et l'opportunité luy feit faire contre son vouloir, et de sa sœur, par ce qu'elle vint à rencontrer au milieu de la place une vieille qui avoit une poupée, la plus belle et la mieux formée qui jamais fut ; tellement qu'Adamantine, l'ayant veue et considerée, en devint si fort amoureuse qu'elle pensoit plus à l'avoir que à vendre son fil. Aprés que Adamantine eut longuement pensé et repensé sur cela, ne sachant

quel moyen tenir pour l'avoir, delibera de tenter sa fortune, pour voir si elle la pouvoit changer aveq son fil. Et, s'estant approchée de la vieille, luy dit: « Ma mere, si c'estoit votre plaisir, je changerois volontiers mon fil avec vostre poupée. » La vieille, voyant ceste belle jeune fille avoir grand desir de changer son fil pour avoir la poupée, ne luy voulut pas contredire; mais, ayant prins son fil, luy presenta la poupée.

Si tost que Adamantine eut la poupée, elle ne se veit jamais si contente et joyeuse. Puis s'en retourna au logis, et sa sœur Cassandre luy dit : « As-tu vendu le fil? — Ouy, respondit Adamantine. — Où est le pain que tu as acheptė ? » dit Cassandre. Alors Adamantine ouvrit sa robbe et luy monstra la poupée qu'elle avoit changé. Ce pendant Cassandre, qui se sentoit mourir de faim, voyant la poupée, monta si fort en colere qu'elle print Adamantine par les cheveux, et luy donna tant de coups qu'elle ne se pouvoit quasi remuer. Adamantine, ayant patiemment receu ces coups sans faire aucune deffence, se sauva le mieux qu'elle peut en une chambre aveq sa poupée.

Quand ce vint sur le soir, Adamantine print sa poupée entre ses bras, comme font ordinairement les enfans, et s'en alla vers le feu, et, ayant prins un peu d'huyle de la lampe, luy frotta l'estomac et les reins, puis l'enveloppa en quelques drappeaux et

la meit dedans le lict et se coucha prés d'elle. Adamantine ne fut pas si tost sur son premier sommeil que la poupée commença à crier et dire : « Mamme, mamme, je veux faire la caque. » Et Adamantine, s'estant esveillée, luy dit : « Qu'as-tu, ma fille ? — Je voudrois faire la caque, mamme, respondit la poupée. — Attens un peu, ma fille », dit Adamantine. Et, s'estant levée, elle print son devantier qu'elle portoit le jour precedent, et le meit dessouz elle en disant : « Fay bien la caque, ma fille », et la poupée, en s'efforçant, remplit le devantier de deniers. Ce que voyant, Adamantine esveilla sa sœur Cassandre, et luy monstra les deniers que la poupée avoit faict. Cassandre, voyant le grand nombre de deniers, fut tout estonnée, remerciant Dieu qui ne l'avoit pas abandonnée en ses afflictions, et, en se retournant vers sa sœur, luy demanda pardon des coups qu'elle avoit receu à tort et sans cause, et commença à faire caresse à la poupée, en la baisant doucement et la tenant estroittement entre ses bras.

Quand le jour fut venu, ces sœurs commencerent à garnir leur maison de ce qu'il leur faisoit de besoing, de pain, de vin, d'huile, bois, et toutes autres choses qui apartiennent à un bon mesnage. Et tous les soirs elles frottoient l'estomac et les reins à la poupée, en l'enveloppant de drapeaux bien deliez, et luy demandoyent souvent si elle vouloit

faire la caque. Et elle respondoit que ouy, tellement qu'elle rendoit deniers à foison.

Advint qu'une de leurs voisines, estant allée un jour en leur maison et la voyant si bien garnie de tout ce qui estoit de besoin, s'esmerveilla grandement, et ne se pouvoit persuader qu'elles fussent devenues si tost riches, veu qu'elles souloyent estre plus pauvres que Job, les connoissant neantmoins de si bonne vie et si honnestes de leurs corps que rien plus. Au moyen dequoy, elle se mit cela si bien en son esprit qu'elle delibera de sçavoir, par quelque moyen que ce fût, d'où procedoit si grand bien. Et, de fait, elle s'en alla vers leur logis et leur dit : « Venez çà, mes filles : comment avez-vous si bien remonté votre maison en si peu de temps, veu que vous estiez si pauvres ? » Alors Cassandre, qui estoit l'aisnée, va respondre : « Nous avons changé une livre d'estoupes que nous avions avec une poupée laquelle nous rend deniers à foison. » Ce que entendant, la voisine conceut si grand envie en son cœur qu'elle delibera de la desrober. Et, si tost qu'elle fut de retour en son logis, elle raconta à son mary que les deux sœurs avoyent une poupée qui leur donnoit or et argent toutes les nuictz, et qu'elle avoit deliberé de la leur oster. Et, combien que le mary se moquast des paroles de sa femme, si fit-elle tant envers luy qu'il le creut. Mais il luy dit :

« Comment feras-tu à la desrober? » La femme respondit : « Vous ferez semblant un soir d'estre yvre, et prendrez vostre espée et courrez aprés moy pour me tuer, en frappant de vostre espée dedans les murailles; et moy, faignant d'avoir peur que ne me tuez, m'en fuiray en la rue. Ce pendant les deux sœurs, qui sont pitoyables, me viendront ouvrir, et m'en iray cacher en leur maison, où je demeureray toute la nuict, et feray tout ce qui me sera possible pour l'avoir. »

Quand ce vint sur le soir, le mary de ceste bonne dame print son espée toute rouillée, et, en frappant çà et là par les murailles, se meit à courir aprés sa femme, laquelle, pleurant et criant à haute voix, s'enfuit hors du logis. Ce qu'oyans, les deux sœurs coururent aux fenestres pour entendre ce qui estoit advenu, et conneurent à la voix que c'estoit leur voisine qui se plaignoit, tellement qu'elles descendirent incontinent et luy allerent ouvrir la porte, et la retirérent en leur maison. Et, en luy demandant pour quelle cause son mary la poursuyvoit ainsi en colere, elle respondit : « Il est venu ce soir si chargé du vin au logis qu'il ne sçait qu'il fait, et, pourautant que je le reprens pour ceste yvrongnerie, il ha prins son espée et s'est mis à courir aprés moy. Mais, par ce que j'ay esté plus habile que luy, je me suis bien voulu absenter, pour eviter plus grand scandale, et m'en suis venue vers

vous. — C'est bien fait à vous, dirent les sœurs ; vous demeurerez ceste nuict avec nous, de peur que ne tombiez en quelque danger de vostre vie. Ce pendant l'yvrongnerie de vostre mary passera. » Et, ayans appareillé le souper, elles souperent ensemble, et, aprés avoir graissé la poupée, s'en allerent reposer. Quand l'heure fust venue que la poupée eut besoin de fianter, elle dit : « Mamme, la caque. » Et Adamantine, suivant sa coustume, luy mettoit dessouz quelque drapeau net, et la poupée jettoit de l'argent, dond toutes s'esbahissoyent. La bonne dame qui s'en estoit fuye consideroit tout ce mistere, et une heure luy sembloit mil' ans pour desrober la poupée.

Quand ce vint sur le poinct du jour, la bonne dame se leva secrettement, ce pendant que les deux sœurs dormoyent, et print la poupée sans que Adamantine s'en peust appercevoir, et, les ayant esveillées, print congé d'elles pour s'en aller en sa maison, en leur disant que son mary se pourroit bien estre deschargé de son vin. Si tost qu'elle fut de retour en son logis, elle dit joyeusement à son mary : « Vous ne sçavez pas, mon mary? nous avons trouvé maintenant nostre aventure; voyez la poupée que je vous disois. » Et attendoit avec grand desir la nuict à venir pour se faire riche. La nuict venue, elle print la poupée, et, ayant fait alumer un bon feu, luy commença à

oindre l'estomac et les reins, en l'enveloppant en beaux petis drapeletz, puis la mit coucher dedans le lict, et, s'estant pareillement despouillée, se coucha prés d'elle. Le premier sommeil passé, la poupée s'esveilla et dit : « Madame, la caque. » Mais elle ne dit pas : « Mamme, la caque », par ce qu'elle ne la connoissoit pas ; et la bonne dame, qui attendoit (en veillant) ce fruict, se leva incontinent du lict, et print un linge fort blanc, et le luy mit dessoubz en disant : « Fay la caque, ma fille. » La poupée, en s'efforçant de tout son pouvoir, remplit le linge de si puante ordure qu'on ne s'en pouvoit quasi approcher. Alors le mary luy dit : « Ne voys-tu pas bien, sotte que tu es, qu'elle t'a bien traittée comme tu merites, et suis encores plus lourdaut d'avoir creu telle folie. » Mais la femme, debatant tousjours avec le mary, afferma en jurant d'avoir veu avec ses yeux propres qu'elle avoit faict une grande quantité de deniers, et en la voulant garder encores la nuit ensuivante pour faire nouvelle experience ; le mary, qui ne pouvoit souffrir une si grande puanteur, dit les plus grandes injures de ce monde à sa femme, et print la poupée et la jetta par les fenestres sur quelques balieures qui estoyent vis à vis du logis. Advint que quelques païsans en ce temps-là chargerent ces balieures sur une charrette, et, sans que personne s'en apperceust, la poupée fut

mise sur la charrette, et de ces ordures fut fait un fumier aux champs, pour fumer les terres quand il en seroit temps.

Ce pendant le roy Drusian, allant à la chasse pour son passetemps, en passant par là eut grand desir d'aller à la selle, et, estant descendu de son cheval, feit ce que requeroit nature; n'ayant de quoy se nettoyer, appella un serviteur qu'il luy baillast quelque chose pour se nettoyer. Le serviteur s'en alla au fumier, et, en cherchant dedans pour trouver quelque chose propre pour cest affaire, il trouva par fortune la poupée, laquelle il presenta au roy, qui sans aucun soupçon la print; et, l'ayant approchée de ses fesses pour se fourbir le trou bruneau, il se meit à crier à haute voix, à cause que la poupée l'avoit empoigné par la fesse, en le mordant si estroittement qu'elle le faisoit quasi sortir hors du sens. Quand ses gens eurent entendu cecy, ilz s'en coururent vers luy pour le secourir, et, en le voyant couché en terre, comme demy mort, furent tous estonnez de ceste poupée qui le tourmentoit ainsi, tellement qu'ilz commencerent tous ensemble à l'oster; mais c'estoit en vain, et tant plus ilz s'efforçoyent de la remuer de là, d'autant plus luy donnoit-elle grande passion, et ne se trouva jamais aucun qui la peust oster de là. Et aucunefois elle luy empoignoit les testicules si estroittement qu'elle luy faisoit voir toutes les estoiles du ciel en plein jour.

Quand le pauvre roy fut retourné au palaix, ayant la poupée attachée aux fesses, et ne trouvant personne qui la peust arracher de là, il feit crier à son de trompe que s'il y avoit aucun, de quelque condition que ce fust, qui voulust entreprendre de luy oster ceste poupée des fesses, qu'il luy donneroit le tiers de son royaume, et, si c'estoit une pucelle, il l'espouseroit, promettant sur sa couronne, et par tous ses grands sermens, de maintenir tout ce qui estoit contenu en laditte ordonnance. Quand cela fut publié, plusieurs accoururent au palaix, souz esperance d'obtenir ce prix. Mais la grace ne fut octroyée à personne, car il ne s'en trouva point qui la peust arracher de là ; ains, quand quelcun s'en approchoit, elle luy donnoit plus grand tourment et passion, tellement que le pauvre roy (s'estant ainsi miserablement tourmenté, et ne trouvant aucun remede à sa douleur intolerable) estoit quasi comme mort.

Or Cassandre et Adamantine, qui avoient desja tant pleuré et regretté leur poupée, ayans esté abbreuvées de ceste publication, s'en vindrent tout droit au palaix, et se presenterent au roy. Cassandre, qui estoit la plus grande, commença à faire feste à la poupée, et les plus grandes caresses qu'on sauroit imaginer. Mais la poupée, en estraignant les dents et pressant ses mains, tourmentoit encores plus fort le pauvre roy. Adaman-

tine, qui s'estoit un peu eslongnée, s'aprocha et dit : « Sire, laissez-moy, s'il vous plaist, essayer mon aventure » ; et, s'estant presentée à la poupée, luy dit: « Or sus, ma fille, laisse en paix mon seigneur, et ne le tourmente plus. » En disant ces propos, elle la caressoit et embrassoit. La poupée, ayant reconneu sa petite mere, qui la souloit gouverner et manier, s'osta des fesses en abandonnant le roy, et luy sauta entre ses bras.» Le roy, voiant cela, fut tout estonné, et se meit à reposer, pourautant qu'il n'avoit jamais esté à son aise par plusieurs jours et nuictz, pour l'extreme passion qu'il avoit senty. Quand Drusian fut guary de ce mal, affin de ne violer sa promesse, feit venir Adamantine, et, en la voyant belle et de bonne grace, l'espousa en presence de tout le peuple, et maria bien tost aprés honnorablement sa sœur Cassandre, non pas sans grands triomphes et preparatifs, et depuis vesquirent ensemble longuement en grande tranquilité.

La poupée, ayant veu les magnifiques nopces des deux sœurs et leur intention avoir eu bonne issue, se disparut incontinent, et ne sceut-on jamais depuis aucunes nouvelles que elle devint. Toutefois je pense qu'elle s'en alla avec les fantosmes, comme il advient.

La nouvelle d'Alterie finie, fut grandement louée

d'un chacun, avec riz infiniz, considerant principalement que la poupée fiantoit si doucement et mordoit si asprement les fesses du pauvre roy. Cela fait, Madame commanda à Alterie de suivre l'ordre avec son enigme, qui fut tel :

Qu'est-ce qui a plus d'un palme en longueur,
Puis bien fourny et gros à l'avenant,
Assez hardy et se plaît de son heur,
Et volontiers à l'homme se donnant?
Il est plaisant à voir en sa valeur,
Il porte braye, et capuchon tenant
Puis par à bas luy pendent deux sonnettes.
C'est un plaisir pourveu que t'en delectes.

L'enigme finy, Madame, qui avoit changé le riz en courroux et desdain, se monstrant par le visage troublée, reprint assez rudement Alterie, disant que ce n'estoit point le lieu de raconter propos sales et deshonnestes entre dames d'honneur, et qu'elle se donnast bien garde une autre fois de faire le semblable. Mais Alterie, estant un peu rougie au visage, se tourna vers Madame, et luy dit : « Madame, l'enigme que j'ay proposé n'est point sale comme vous estimez, et de fait la noble compagnie en rendra bon tesmoignage quand le subjet sera bien entendu, par ce que mon enigme ne signifie autre chose sinon le faucon, qui est un oyseau gentil et hardy, et vient volontiers au fauconnier. Il porte brayes, et les sonnettes aux piedz, donnant grand plaisir et passetemps à ceux

qui prennent plaisir à la chasse. » *Quand la vraye interpretation de cest enigme fut entendue, qui avoit esté estimé auparavant deshonneste fut loué d'un chacun. Et Madame (ayant osté toute mauvaise opinion qu'elle pouvoit avoir conceu à l'encontre d'Alterie) dressa sa veue vers Laurette en luy faisant signe qu'elle s'approchast, ce qu'elle fit en toute diligence. Et, pourautant que c'estoit en son ranc de raconter sa fable, elle luy dit : « Je veux que vous imposiez silence à vostre bouche pour le present, et que vous prestiez seulement l'aureille à escouter ce qu'on dira : non point que je fasse peu d'estime de vous et que je vous estime moindre que voz compagnes à deviser, mais c'est afin d'avoir ce soir plus grand plaisir et passetemps.* » *Laurette respondit : « Madame, toutes voz paroles me sont exprés commandement* », *et, ayant fait une grande reverence, s'en alla seoir en son lieu. Puis Madame regarda au visage de Moulin, en luy faisant signe de la main qu'il s'approchast d'elle, et luy se leva incontinent et luy alla faire la reverence. Alors Madame luy dit : « Seigneur Antoine, ce dernier soir de la sepmaine ha grand privilege, et est licite à un chacun de dire ce qu'il veut; tellement que pour nostre contentement, et de ceste honnorable compaignie, nous voudrions que vous nous racontassiez une fable d'une telle bonne grace que vous savez bien faire. En ce faisant, nous serons perpetuellement tenuz à vous.* » *Le seigneur Moulin, ayant entendu*

ceste conclusion, ne seut que dire du commencement; puis, voyant de ne pouvoir eviter l'assaut, luy respondit ainsi : « Madame, c'est à vous à commander, et à nous d'obeïr; mais n'attendez point de moy chose de plaisir, par ce que noz damoiselles ont si bien fait leur devoir à raconter leurs fables que rien plus. Toutefois, tel que je suis, je m'efforceray de satisfaire à vostre demande, non pas comme vous desirez, et comme je voudrois bien, mais selon mon petit pouvoir. » Et, s'estant retiré à sa place, commença ainsi sa fable.





FABLE III.

Berthaud de Valsable eut trois enfans, tous trois bossuz et d'une mesme façon, l'un desquelz s'appelle Jambon, et va par le monde cherchant sa bonne fortune; et, estant arrivé à Romme, il fut tué et jetté dedans le Tibre aveq deux autres siens freres.

C'est chose dure, mes Dames, je vous dis bien griefve et mal-aisée à regimber contre l'aguillon, qui vaut autant à dire que c'est une mauvaise chose que le coup de pied d'un asne, encores est-il plus aspre d'un cheval. Or, puis que la fortune ha voulu que je vienne à ceste entreprinse de deviser, patience et obeïssance vaut mieux que sacrifice, car il n'y ha damné que les obstinez. Et, si je disois chose qui ne fust selon votre contentement, ce n'est pas ma faute, mais de Madame, qui ha voulu ainsi. Vous sçavez bien que le plus souvent l'homme va cherchant plus qu'il ne doit, et luy advient ou

trouve ce qu'il ne croit pas; tellement qu'il se trouve à la fin deceu, comme fit depuis quelque temps en çà Jambon, filz de Berthaud de Valsable, qui cuidoit abuser ses freres et luy-mesmes à la fin demeura prins. Vray est qu'ilz moururent à la fin tous trois malheureusement, comme vous entendrez si vous me donnez un peu d'audience à ce que je vous raconteray maintenant.

Il faut donq que vous entendiez que Berthaud de Valsable, au païs de Bergam, avoit trois enfans masles, tous trois bossuz, et qui se ressembloyent si bien qu'il estoit impossible de les connoitre l'un d'aveq l'autre. L'un se nommoit Jambon, l'autre Breton, et le troisiéme Santon. Jambon, qui estoit le plus aagé, ne passoit point seze ans. Ce galant fut adverty que son pere Berthaud (à cause de la famine qui estoit au païs, et generalement par tout) vouloit vendre ce peu de bien qu'il avoit de patrimoine : car il y avoit bien peu de gens en ce païs là qui n'eussent quelque chose de propre. Pour substenter sa famille, s'adressa, comme l'aisné, vers ses freres Breton et Santon, les plus jeunes, et leur dit : « Mes freres, je serois d'advis, à fin que nostre pere ne vendist ce peu de bien que nous avons, et que nous eussions aprés sa mort dequoy nous subvenir, que vous allassiez par le monde, affin de gaigner quelque chose pour maintenir nostre maison, et je demeureray à la maison avec

le vieillard pour le gouverner. En ce faisant, nous sauverons les despens, et ce pendant le mauvais temps se passera. » Breton et Santon, qui n'estoyent pas moins rusez que Jambon, luy respondirent : « Trescher frere Jambon, vous nous prenez icy tant au despourveu que nous ne sçavons que respondre ; mais donnez-nous terme ceste nuict pour y penser, et demain nous vous respondrons. »

Les deux freres Breton et Santon estoyent d'une ventrée et s'accordoyent mieux ensemble qu'aveq Jambon ; et, si Jambon avoit une once de meschanceté, les deux autres en avoient bien deux livres, car on voit communement que l'esprit et la malice recompence où nature defaut. Le jour ensuivant, Breton, suivant la charge et commission que son frere Santon luy avoit donné, s'en alla trouver Jambon, et luy commença ainsi à dire : « Mon trescher frere Jambon, nous avons bien pensé et consideré à tout ce que vous nous avez dit, et, connoissant que vous estes le plus grand de nous autres, nous estimons qu'il vaudra mieux que vous alliez le premier par le monde, et que nous autres, qui sommes encores petis, demeurions à la maison pour gouverner notre pere ; et, si vous trouvez ce pendant quelque bonne fortune pour vous et pour nous, escrivez-nous, et nous vous irons trouver incontinent. »

Jambon, qui pensoit donner la trousse à ses

freres, ayant entendu la responce, fut bien camuz, et, en barbotant entre ses dents, disoit en soy-mesmes : « Par mon serment, ces gens icy sont plus malicieux que moy. » Car il disoit cela pour faire aller ses freres par le monde, afin qu'ilz mourussent de faim, du temps, de la charté, et qu'il demeurast maistre de tout, veu mesmement que le pere estoit sur le bord de sa fosse; mais son entreprinse n'alla pas comme il pensoit.

Ayant donq entendu la responce de ses deux freres, il commença à faire son paquet de quelques pauvres habitz qu'il avoit, et, ayant prins un bissac aveq du pain et du fromage et une bouteille de vin, portant aussi en ses pieds une paire de souliers rompuz, de cuir de pourceau, se partit de sa maison, et print son chemin vers Bresse; et, ne trouvant là aucun party pour luy, passa plus outre et s'en alla à Veronne, où il trouva un bonnetier qui luy demanda s'il sçavoit point travailler de son mestier, et il respondit que non. Voiant qu'il n'y avoit rien pour luy, il laissa Veronne et Vicence, et s'en vint à Padouë; et, si tost qu'il fut veu de certains medecins, on luy demanda s'il sçavoit point pancer les mules, et il respondit que non, mais qu'il savoit bien labourer la terre et tailler les vignes; et, ne se pouvant accorder aveq eux, se partit de là pour aller à Venize.

Aprés que Jambon eut long temps cheminé sans

trouver aucun party, ne se trouvant plus denier ny maille, se trouvoit mal content. Mais aprés long chemin, quand ce fut le plaisir de Dieu, il arriva au port, et, pourautant qu'il estoit sans argent, on ne le vouloit pas recevoir, tellement que le pauvre diable ne savoit plus de quel bois faire flesche; et, en voyant que les bateliers qui tiroient les barques gaignoient quelques deniers à cest estat, il commença pareillement à s'y employer. Mais la fortune, qui persecute tousjours les pauvres gens et malheureux, voulut qu'en remuant quelque baston la corde se vint à rompre, et en se destournant il luy tomba un gros baston sur l'estomac, qui le fit tomber esvanouy en terre, et fut quelque espace de temps qu'on ne savoit s'il estoit vif ou mort; et, si ce n'eût esté quelques gens de bien qui le firent porter sur un bateau à Venise, je ne croy point qu'il ne fût mort.

Quand il fut guary, il se partit d'aveq ces gens de bien, et s'en alla par la ville chercher quelque party. En passant par les espiceries, il fut veu par un espicier qui piloit des amandes pour faire du massepain, et luy demanda s'il vouloit demeurer aveq luy, et il respondit que ouy. Estant entré en la boutique, le maistre luy bailla quelques confitures à nettoyer, et luy enseigna à partir les noires d'aveq les blanches, et le meit en compagnie d'un autre varlet de boutique pour travailler ensemble. En nettoyant

ces confitures avec ce varlet, le bon compagnon les accoutroit et nettoyoit si bien qu'il ostoit l'escorce et la couverture de dessus, parce qu'il les sentoit douces, et laissoit le dedans. Le maistre, qui conneut le mistere, print un baston en sa main, et luy donna de bons coups, en disant : « Vous faittes icy des gallans, gentilz gourmands et belistres que vous estes », en maniant tousjours un baston sur leurs espaulles, et sur le champ les envoya en la malheure.

Quand Jambon se fut party d'aveq l'espicier, ainsi bien frotté et estrillé, il s'en alla à Saint-Marc, et de bonne fortune, en passant par le marché des herbes et sallades, il fut appellé par un jardinier de Quioge qui s'appelloit Vivian Viannel, et luy demanda s'il vouloit demeurer aveq luy, et qu'il le nourriroit bien et luy feroit bonne compaignie. Jambon, qui portoit sur soy la devise et l'enseigne de Siene, c'est à sçavoir le Loup affamé, luy respondit qu'il en estoit content ; et, ayant vendu quelque peu d'herbes qu'il avoit, il monta en barque et s'en alla à Quioge, et Vivian le mit à travailler au jardin et accoutrer les vignes. Or Jambon estoit desja tout stilé pour aller haut et bas par Quioge, et connoissoit beaucoup d'affaires de son maitre. Et, pourautant que c'estoit sur la saison des premieres figues, Vivian en print trois des plus belles, et les mit dedans un plat pour les envoyer

ou donner à un sien amy de Quioge, nommé sire Pierre, et, ayant appellé Jambon, luy bailla les trois figues et luy dit : « Jambon, prens ces trois figues et les porte à mon compere sire Pierre, et luy dis qu'il les reçoive pour l'amour de moy. » Jambon, obeïssant à son maistre, dit : « Volontiers, maistre » ; et, ayant prins les trois figues, se partit joyeusement.

Quand Jambon fut par chemin pour faire son message, estant assailly par la gourmandise, le mastin regardoit et guignoit ces figues, et dit à sa gueule : « Que dois-je faire? En dois-je manger, ou non? » Sa gueule luy respondit : « Mange, mange, pauvre homme; un affamé ne regarde à rien. » Et, pourautant qu'il estoit assez gourmand par nature, joinct qu'il estoit affamé comme un loup, il print le conseil de sa gorge, et empoigna une de ces figues, et luy commença à estraindre le cul, et taster et retaster, en disant : « Elle est bonne, elle n'est pas bonne, si est, non est », tant qu'il l'entama jusques au milieu, tellement qu'il n'y demeura que la peau. Aprés l'avoir mangée, il luy sembla d'avoir mal fait; mais, par ce que la faim le pressoit, il n'en fit pas grand estime : car il print la seconde figue et en fit autant que de la premiere. Jambon, voyant d'avoir fait un tel desordre, ne sçavoit quelle contenance tenir, ou s'il devoit aller faire son message, ou s'en retour-

ner vers son maistre ; et, estant en ceste dispute, il print un peu de courage et delibera d'aller plus outre. Quand il fut arrivé vers le compere sire Pierre, il batit à la porte ; pourautant qu'il estoit desja conneu, on luy ouvrit incontinent ; et, s'estant presenté au sire Pierre, qui se pourmenoit par sa maison, luy dit : « Que dis-tu de bon, mon fils Jambon ? Dieu te gard. — *Bona dies,* Sire, respondit Jambon ; mon maistre vous envoye icy trois figues ; mais le diantre m'emporte si je n'en ay mangé deux. — Comment as-tu donq fait, mon filz ? — Mon arme, je fis ainsi », respondit Jambon, et, prenant la troisiéme, la mit en sa bouche et la croqua comme les autres ; et ainsi Jambon les mangea toutes trois. Le sire Pierre, voyant un si gentil tour, dit à Jambon : « Mon filz, dy à ton maistre que grand mercy, et qu'il ne se mette point en peine de me faire de telz presentz. » A quoy Jambon respondit : « Non, non, Sire, ne vous chaille, je le feray tresvolontiers » ; et, luy tournant les espaules, s'en retourna au logis. Vivian, ayant esté averty des bonnes vertuz de Jambon, qui estoit ainsi gourmand, et le voyant manger outre mesure, à cause qu'il estoit affamé, joint qu'il ne luy revenoit point en son ouvrage, le chassa hors de son logis.

Le pauvre diable de Jambon, se voyant sans maistre et ne sachant où aller, delibera d'aller à

Romme, et essayer s'il pouvoit trouver meilleure fortune qu'il n'avoit fait au paravant, ce qu'il mit en execution. Estant arrivé à Romme, cherchant et recherchant maitre, il tomba par fortune entre les mains d'un marchand nommé sire Ambroise du Mulet, qui tenoit une grosse boutique de draps, et, s'estant accordé aveq luy, il commença à garder la boutique. Et, pourautant qu'il avoit desja enduré beaucoup de pauvreté, il delibera d'aprendre ce mestier et se faire homme de bien. Or estoit-il assez fin et rusé, nonobstant qu'il fût bossu, laid et contrefait; si est-ce qu'il se fit si expert et vaillant au mestier, en peu de temps, que le maistre ne se mesloit plus de vendre ny d'acheter, et se fioit grandement en luy, et s'en servoit à sa necessité. Advint que le sire Ambroise estoit contraint d'aller à la foire de Recanat, aveq draps et marchandise, et, voyant Jambon assez suffisant pour telle entreprise, et qu'il estoit assez fidele, l'envoya aveq sa marchandise à la foire, et le sire Ambroise demeura pour garder sa boutique.

Si tost que Jambon fut party, la fortune voulut que le sire Ambroise tomba en une si grosse maladie que en peu de temps il rendit l'esprit. Ce voiant, la femme, qui s'appelloit dame Felicette, peu s'en fallut qu'elle n'allast aprés, pour la grande perte qu'elle avoit receue, et de la desbauche de sa boutique. Jambon, ayant esté adverty

des piteuses nouvelles de son maistre, s'en retourna au logis et commença à gouverner les affaires de la maison. Dame Felicette, voyant que Jambon estoit gentil compaignon, et qu'il taschoit d'augmenter la boutique, et qu'il y avoit desja un an passé que son mary estoit mort, craignant de perdre Jambon aveq les memoires et papiers de sa boutique, se conseilla à quelques siennes commeres si elle se devoit marier ou non, et, en se mariant, si elle devoit prendre Jambon, facteur de sa boutique, veu mesmement qu'il avoit esté longuement aveq son premier mary, et qu'il savoit desja tout le train de sa boutique. Les bonnes commeres, pensant que cela seroit bien fait, luy conseillerent de le faire, et tout incontinent les nopces furent faittes, tellement que dame Felicette fut mariée à sire Jambon, et le sire Jambon fut mary de dame Felicette.

Se voyant le sire Jambon eslevé en si grand credit, estant marié et maistre d'une si belle boutique de draps, aveq grandes traffiques, advertit incontinent son pere qu'il estoit à Romme, et le bon party qu'il avoit trouvé. Le pauvre pere, qui n'en avoit entendu aucunes nouvelles depuis l'heure qu'il s'estoit party, en mourut de joye, mais Breton et Santon en eurent grande consolation.

L'occasion advint que dame Felicette eut besoin d'une paire de chausses, à cause que les

siennes estoient rompues et gastées, et dit à son mary Jambon qu'il luy en fist faire une paire. Jambon luy respondit qu'il avoit bien d'autres affaires, et que, si elles estoyent rompues, qu'elle les racoutrast à son plaisir. Felicette, qui se souloit tenir propre au temps de son feu mary, luy dit qu'elle n'estoit pas accoustumée de porter les chausses piecetées, et qu'il luy en falloit de bonnes. Le sire Jambon luy respondit que la coustume estoit telle en son païs, et qu'il ne luy en feroit point d'autres. Et, ainsi debatant d'un propos en l'autre, il commença à entrer en colere, et, ayant haussé sa main, il luy donna si beau soufflet qu'il la jetta à ses pieds. Dame Felicette, voyant que c'estoit à bon escient, le commença à outrager de grosses parolles, tellement que le sire Jambon, se sentant interessé en son honneur, la commença à retoucher à beaux coups de poing, tellement que la pauvre femme fut contrainte d'avoir patience. Quand le temps chaud fut passé et que le froid fut venu, dame Felicette demanda à sire Jambon une doubleure de sarge pour couvrir son pelisson, qui estoit en mauvais poinct, et, à fin qu'il ne pensast point que ce fût une mensonge, elle le luy montra. Sire Jambon ne se soucia point de le veoir, mais luy respondit qu'elle le racoutrast et qu'elle le portast ainsi, car la coutume n'estoit pas en son païs de porter si gros estat et maintenir telles pompes.

Madame Felicette, entendant telz propos, se meit en colere, et dit qu'elle en vouloit, quoy qu'il en fust. Mais sire Jambon luy respondit qu'elle se deust taire et qu'elle ne le fist point monter en colere, et qu'il n'en feroit rien. Et dame Felicette le commença à irriter, disant qu'elle en vouloit avoir, tellement qu'ils entrerent l'un et l'autre en si grande colere que rien plus. Mais sire Jambon, suivant sa coutume, la commença à frotter avec un baston, et luy fit un tel pelisson de coups qu'il la laissa quasi pour morte. Voyant (dame Felicette) le courage de Jambon ainsi renversé, commença à renier et maudire l'heure et le jour que jamais on en parla, et qui la conseilla jamais de le prendre pour son mary, disant : « Est-ce ainsi que tu me traittes, poltron, ingrat, meschant et malheureux que tu es? Est-ce icy le guerdon que tu me rends des biens que je t'ay faict? Car, d'un pauvre varlet que tu estois, je t'ay fait maistre non seulement des biens, mais aussi de ma personne propre. Me fais-tu ce tour icy, mastin que tu es? Mais ne te soucie, traistre, larron, tu t'en repentiras. » Sire Jambon, voyant que sa femme multiplioit en parolles, retouchoit et chargeoit dessus, qu'il n'y manquoit rien. Tant y ha que la pauvre femme estoit venue à telle extremité que, quand elle sentoit parler ou remuer son mary, elle trembloit comme la feuille et pissoit d'angoisse.

L'hyver estant passé, sire Jambon delibera d'aller jusques à Bologne pour quelques affaires qu'il pouvoit avoir, et principalement pour recevoir quelque debtes de la boutique; et luy falloit sejourner quelque temps, tellement qu'il dit à sa femme : « Sçais-tu qu'il ha, Felicette? J'ay deux freres bossuz comme moy, et me ressemblent si fort qu'on ne nous pourroit bonnement connoistre les uns d'avec les autres, et qui nous verroit tous trois ensemble, on ne mettroit point de difference entre nous trois. Donne-toy bien garde que, s'ilz arrivoyent par cas d'aventure en ceste ville ce pendant que je n'y suis pas, ils voulussent loger ceans, que tu ne les reçoives aucunement : car ilz sont meschans tout outre, et te pourroyent bien donner quelque trousse, puis s'en aller au diable, et demeurerois ce pendant avec les mains pleines de mouches; et, si je sçay une fois que tu les loges ceans, je te feray la plus malheureuse femme de ce monde. »

Ayant dit ces parolles, il se partit. Devant qu'il fust dix jours de là, Breton et Santon arriverent à Romme, et s'en alloyent cherchans et demandans de tous cotez le logis de Jambon, jusques à ce qu'on leur enseigna la boutique. Voyant Breton et Santon la belle et honnorable boutique de Jambon, et si bien garnie de draps, ilz furent grandement estonnez, ne pouvant imaginer comment il estoit pos-

sible qu'il eust amassé tant de biens en si peu de temps. Estans en cest esbahissement, ilz s'approcherent de la boutique, et dirent qu'ilz vouloyent parler au sire Jambon; mais on leur respondit qu'il n'estoit pas au païs, et que, s'ilz vouloyent quelque chose, qu'ilz ne feissent que commander. Breton respondit qu'il parleroit volontiers à luy, et, s'il n'y estoit pas, qu'il voudroit bien dire un mot à sa femme. Et, ayant fait appeller dame Felicette, elle descendit en la boutique, et, si tost qu'elle eut apperceu Breton et Santon, le cœur luy dit que c'estoyent ses beaux freres. Breton, ayant veu la femme de son frere, luy dit : « Dame, est-ce vous qui estes la femme de Jambon? » Et elle respondit que ouy. « Touchez nous donq la main, dit Breton, car nous sommes freres de vostre mary Jambon, et voz beaux freres. » Dame Felicette, qui se souvenoit encores des paroles de son mary Jambon et des coups qu'il luy avoit autrefois donné, ne leur vouloit pas toucher la main; si est-ce qu'ilz sceurent si bien caqueter qu'elle leur toucha la main. Si tost qu'elle eut touché la main à l'un et à l'autre, Breton luy dit : « Ma sœur, m'amie, donnez-nous un peu à desjeuner, car nous mourons de faim. » Mais elle n'en vouloit rien faire. Toutefois ils la seurent si bien flatter et prier que dame Felicette en eut pitié et les mena en la maison, et leur donna fort bien à boire et manger,

joint qu'elle leur donna logis pour dormir. Devant qu'il fût trois jours de là, ainsi que Breton et Santon devisoyent avec leur belle sœur, voicy arriver Jambon; tellement que dame Felicette (sçachant que c'estoit son mary) fut grandement troublée, et, pour la crainte qu'elle avoit, elle ne savoit que faire, de peur que Jambon n'apperceust ses freres. Et, ne pouvant trouver plus beau moyen pour lors, elle les fit retirer secrettement en la cuysine, où il y avoit un auge pour eschauder et plumer les pourceaux, et les fit cacher là dessous, leur commandant de ne dire mot.

Si tost que Jambon fut entré, voyant sa femme toute esmeuë et changée par le visage, luy dit : « Qu'as-tu, que tu es si troublée? Il y ha quelque chose! Aurois-tu point quelque mignon ceans? » Mais elle respondit doucement qu'il n'y avoit rien. Ce pendant neantmoins Jambon la regardoit et disoit : « Par mon serment, tu as faict quelque chose! Aurois-tu point caché mes freres ceans? » Elle luy respondit franchement que non. Alors il commença à manier et faire trotter le baston, comme de coustume. Breton et Santon, qui estoyent dessouz cest auge aux pourceaux, avoyent si grand peur qu'ilz pissoyent de rage, et ne s'osoyent remuer ny toussir aucunement. Jambon, ayant posé le baston, se mit à chercher par tout pour voir s'il trouveroit point quelcun, et, voyant

qu'il ne trouvoit personne, il s'appaisa quelque peu et se mit aprés quelques affaires de la maison, et y fut assez longuement, tellement que, de la peur, de la chaleur et de la puanteur excessive que rendoit l'auge à pourceaux, ces deux pauvres malheureux, Breton et Santon, rendirent l'esprit là dessouz d'angoisse.

Quand l'heure fut venue que le sire Jambon souloit aller en place pour traffiquer avec les marchands, il se partit du logis. Tout incontinent aprés, dame Felicette s'en alla vers l'auge pour mettre hors du logis ses beaux freres, de peur que Jambon ne les trouvast en la maison ; et, ayant descouvert l'auge, elle les trouva tous roides mortz, comme beaux pourceaux. La pauvre femme, voyant un tel inconvenient, fut grandement faschée. Et, à fin que cela ne vinst aux aureilles de Jambon, elle chercha incontinent de les jetter hors du logis, sans que personne s'en apperceust. Et, selon que j'ay autrefois ouy dire, il y ha une coustume à Rome que, si on trouve quelque pelerin ou estranger mort par les rues, ou en la maison d'autruy, il y ha quelques gens deputez à cest office qui les portent aux murailles de la ville et les jettent dedans le Tibre, tellement qu'on n'en entend jamais ny vent ny fumée. S'estant dame Felicette par fortune mise à la fenestre, pour veoir s'il passoit point quelcun de ses amys pour faire oster ces corps mortz, voila

passer un de ces portemorts, auquel elle fit signe qu'il vinst un peu parler à elle, et luy fit entendre qu'il y avoit un trespassé en sa maison, et qu'il l'emportast dedans la riviere du Tibre, suivant la coustume.

Or dame Felicette avoit desja tiré un de ces corps de dessoubz l'auge, et avoit laissé l'autre en terre. Quand le portemort fut monté, elle luy aida à charger ce corps sur ses espaules, et luy dit qu'il retournast aprés pour recevoir son payement. Ce galant, l'ayant porté vers les murailles, le jetta dedans le Tibre; puis retourna vers la dame luy demander un florin, et qu'il luy en apartenoit autant pour son salaire ordinaire. Ce pendant que ce compagnon portoit ce mort à la riviere, dame Felicette (qui estoit assez rusée) avoit osté de dessoubz l'auge l'autre corps mort, et l'avoit mis contre l'auge, tout ainsi que le premier. Estant de retour vers dame Felicette pour avoir son payement, elle luy dit : « As-tu porté ce corps mort dedans la riviere? — Ouy, Madame, respondit le bon compaignon. — L'as-tu jetté dedans? dit la dame. — Comment, si je l'ay jetté! respondit-il, et de quelle sorte? — Or regarde si tu l'as jetté, dit-elle; voy-le là encores ». En regardant ce corps mort, il pensoit pour tout certain que ce fût cestuy-là mesme, tellement qu'il fut tout estonné et honteux; en grondant et le maudissant le

chargea sur ses espaules, et l'alla jetter tout droit dedans le Tibre, en le regardant descendre contre bas par longue espace de temps. En retournant vers dame Felicette pour avoir son paiement, il vint à rencontrer le sire Jambon, qui ressembloit du tout à ceux qu'il avoit jetté dedans la riviere; en le voyant il entra en une si grande colere qu'il jettoit feu de tous costez; et, ne pouvant plus endurer telle fascherie, et croyant pour certain que c'estoit celuy qu'il avoit desja jetté par deux fois en la riviere, et que ce fust un mauvais esprit qui retournoit, il le commença à poursuyvre avec une petite coignée qu'il portoit en sa main, et en donna tout droict à la teste du sire Jambon, en disant : « Ah ! poltron, meschant, ne feray-je autre chose tout aujourd'huy que de te porter dedans le Tibre? » Et ce pendant il le coignoit en telle sorte que le pauvre Jambon s'en alla pareillement parler à Pilate. Puis le leva sur ses espaules, et le jetta dedans le Tibre. Voila comment Jambon, Breton et Santon finirent miserablement leur vie. Et dame Felicette, entendant ces nouvelles, en fut fort joyeuse, estant delivrée de telle tempeste.

Ceste plaisante fable fut tant agreable aux dames qu'elles ne se pouvoyent tenir de rire et deviser. Et, combien que Madame leur imposast souventefois silence, si est-ce qu'elles ne se pouvoyent abstenir de

rire; mais, le bruict cessé, elle commanda à Moulin de proposer son enigme, ce qu'il fit en la maniere qui s'ensuit.

Les oz de mort venans de tombe obscure
A tierce et sexte y sont bien demenez,
Montrant par poincts quelque grosse aventure
Dond bien souvent les gens sont forcenez,
Et blasphemant l'avare se parjure,
Ce que souvent font cerveaux obstinez;
Barbé de chair, chantant [de] son bec d'os,
Dit qu'en bonne oye il faut poser le dos.

Si la fable racontée par le Moulin pleut generalement à tous, l'ingenieux enigme fut beaucoup plus aggreable et quasi espouventable. Et, pourautant que personne ne l'entendoit, les dames le prierent d'une voix que ce fust son plaisir d'en dire l'interpretation. Le seigneur Moulin, voyant que tel estoit le desir de tous, à fin de ne sembler point ingrat de son savoir, vint à interpreter ainsi son enigme : « Mes trescheres Dames, mon enigme ne signifie autre chose que le jeu du tablier: car les oz de mort qui sont hors de la sepulture, qu'on tire hors de la gibessiere, et quand on fait venir trois, deux et az, ce sont les poincts qui montrent l'aventure; et telz poinctz mettent le feu aux aureilles, en jouant au tablier, aussi en la bourse, en gaignant bien souvent le jeu; il ne cesse pas d'aller quand il perd, pour la variation et changement des coups. Le joueur avaricieux se vient

aprés à esmouvoir, quand il tasche de gaigner, avec blasphemes et maledictions si grandes que je ne sçay comment la terre ne les engloutit. Aprés qu'ilz ont bien joué, le coq se leve, qui ha barbe de chair et le bec d'oz. Puis chante et admoneste qu'il est desja la minuict, et qu'il se faut aller coucher dedans un lict, qui est de plume d'oye, et, quand on est entré dedans, on diroit qu'on est dedans un fossé. Que vous en semble donq?» Ceste subtile interpretation fut attentivement escoutée d'un chacun, et n'y eut celuy qui ne couchast sur sa selle pour les riz excessifz. Mais, aprés que Madame eut commandé que chascun se teust, elle se tourna vers Moulin, et luy dit : « Seigneur Antoine, tout ainsi que l'estoille Diane reluit entre toutes les autres, aussi la fable que vous avez racontée ha le prix par dessus les autres que nous avons entendu jusques à present.» Moulin respondit : «Madame, la louenge que vous me baillez ne vient point de mon savoir, mais plustost de la grande courtoisie et gentilesse qui regne tousjours en vous; mais, si c'estoit vostre plaisir que le Trevisan en racontast une en bon vilageois, je suis asseuré que vous la trouverez meilleure que la mienne.» Madame, qui desiroit grandement de l'ouyr, luy va ainsi dire : «Seigneur Benoît, n'entendez-vous pas ce que dit icy le Moulin, vostre amy? Certes, il m'est advis que vous luy feriez grand tort si vous le faisiez trouver menteur. Mettez donq la main à vostre gibessiere, et en

tirez une fable vilageoise de laquelle vous resjouirez la noble compagnie. » *Le Trevisan, qui ne trouvoit point convenable d'usurper l'office d'Ariane, qui venoit pour lors en son ranc, s'excusa premierement ; puis, voyant de ne pouvoir eviter ce passage, commença ainsi sa fable en disant.*





FABLE IV.

Marcel Vercelois fut amoureux d'Etiennette, femme de François Rabot, laquelle le feit venir en sa maison pour jouir d'elle à son plaisir, et, ce pendant qu'elle conjuroit son mary, il se sauva secrettement.

Que vous en semble, Madame, et vous, noble assistance, le seigneur Anthoine ne s'est-il pas bien porté? ne vous a-il pas raconté une belle histoire? Si m'efforceray-je de me faire honneur. Nous autres bonnes gens de village avons tousjours ouy dire que les hommes de ce monde se gouvernent en diverses manieres. Mais moy, qui ne suis aucunement lettré, comme j'ay tousjours ouy dire à noz anciens, qui mal dance bien triomphe; patience, il me faudra faire ainsi. Mais ne pensez point que je vueille dire cela pour fuir la peine de vous raconter une nouvelle, car je n'ay pas peur de ne la dire bien, car celle que vous ha raconté le seigneur An-

toine m'ha si fort animé que je ne vois jamais l'heure de commencer, et peut estre qu'elle ne sera pas moins plaisante que la sienne, veu qu'il est question de la finesse d'une femme de vilage qui trompa son mary, comme vous entendrez.

Il y ha au dessoubz de Piove de Sac, au païs de Padouë, comme il vous est à tous notoire, un vilage nommé Salmace, où souloit demeurer n'y ha pas long temps un païsand nommé Françoys Rabot, lequel estoit assez pauvre ; au reste bien loyal, nonobstant qu'il eût gros esprit. Il avoit espousé une fille issue d'une famille qui s'appelloit les Gaillards, du vilage de Champ-Long, laquelle estoit jeune, rusée et esveillée, et se nommoit Etiennette ; et, outre ce qu'elle estoit bien adroitte de sa personne, elle avoit un fort beau visage, tellement qu'il n'y avoit aucune païsane aux environs qui fust sa pareille. Et, pourautant qu'elle avoit bonne grace à baller, tous ceux qui la regardoyent en devenoyent amoureux; au moyen dequoy il y eut un jeune compaignon assez beau et de bonne maison, de la ville de Padouë, nommé Marcel Vercelois, lequel en fut si amoureux qu'il se trouvoit en toutes les festes où il pensoit qu'elle deust aller, et la faisoit dancer ordinairement. Et, combien qu'il fust grandement amoureux d'elle, si tenoit-il son amour secret, de peur de faire parler les gens.

Or, Marcel sçachant que François, son mary, estoit assez pauvre, et qu'il vivoit du travail de son corps, et que depuis le matin jusques à la nuict il travailloit pour les uns et pour les autres, il commença à hanter vers la maison d'Etiennette, et, aprés s'estre petit à petit apprivoisé, il se mit à deviser aveq elle. Et, combien que Marcel eust deliberé en son cœur de luy manifester l'amour qu'il luy portoit, si craignoit-il toutefoys qu'elle ne se courrouçast et qu'elle ne le voulust plus veoir, par ce qu'il luy sembloit qu'elle ne luy fist point si bonne chere comme son amour meritoit, joint qu'il craignoit n'estre decelé par quelcun qui en advertît Françoys son mary, et qu'il ne luy en fist aprés quelque desplaisir : car, combien qu'il fust assez lourdaut, si ne laissoit-il pas d'en estre jaloux.

Ce pendant que Marcel hantoit vers ce quartier là où se tenoit Etiennette, en la regardant de prés, il fit tant qu'elle s'apperceut qu'il estoit amoureux d'elle. Et, pourautant qu'elle ne luy pouvoit faire bonne chere, pour beaucoup de respectz, ny monstrer qu'elle fust amoureuse de luy, elle se plaignoit et tourmentoit en soy mesmes. Estant un jour Etiennette assise sur une buche qui estoit hors de la maison, et ayant sa quenoille garnie d'estoupes, qu'elle filoit pour sa maistresse, voicy venir Marcel, qui avoit prins un peu de bon courrage, et

dit à Etiennette : « Dieu vous gard, m'amye Etiennette. — Et vous aussi, le jeune filz, respondit Etiennette. — Helas ! dit Marcel, je meurs et languis pour l'amour de vous, et vous n'en faittes conte, et ne vous souciez aucunement de moy ! » Etiennette luy respondit : « Que sais-je si vous m'aymez? — Si vous ne le sçavez, dit Marcel, je le vous dis maintenant aveq grand douleur et passion. — Je le sçay bien maintenant », respondit Etiennette. Alors Marcel luy dit : « Dittes-moy par vostre foy si vous m'aymez. — Et quoy donc ? respondit Etiennette. — Si vous m'aymez comme vous dittes, dit Marcel, vous le me monstriez par quelque signe ; mais vous ne m'aimez point. — Comment donq voudriez-vous que je le vous monstrasse? respondit Etiennette. — O Etiennette, dit Marcel, vous sçavez bien sans que je le vous die. — Je ne le sçay pas, respondit Etiennette, si vous ne me le dittes. — Je le vous diray bien, dit Marcel, si vous me voulez escouter, et que ne le preniez point en mal. » Etiennette luy respondit : « Dittes hardiment, Sire, car je vous prometz sur mon ame que, si c'est chose bonne et pour mon honneur, je ne la prendray point en mal. — Quand voulez-vous, dit Marcel, que je jouisse de vostre personne tant desirée ? — Je voy bien maintenant, respondit Etiennette, que vous estes moqueur et que vous vous gaudissez de moy. Je ne

suis pas vostre pareille : vous estes citoien de Padouë, et je suis païsane des champs ; vous estes riche, et je suis pauvre ; vous estes grand seigneur, et je suis de travail ; vous voudriez des grosses dames, et je suis de basse condition ; vous estes brave aveq le pourpoinct ouvré et les chausses decoupées, bordées de velours et de soye, et j'ay une pauvre cotte rompue et piecetée, je n'ay autre chose en ce monde que ceste pauvre robbe que vous voyez sur moy, quand je vois dancer aux festes ; vous mangez le pain de froment, et moy de mil, de feves, encores n'en ay-je pas mon saoul ; je suis aussi sans pelisson pour cest hyver, pauvre femme que je suis ! et si ne sçay plus que faire, car je n'ay argent ny marchandise à vendre pour achepter ce qui m'est necessaire. Nous n'avons pas du bled jusques à Pasques ; je ne sçay comment nous ferons, en si grande cherté, et mil tailles qu'il nous faut payer tous les jours à Padouë. Les pauvres gens de village, il y ha grand' pitié en nous ! Nous endurons à labourer les terres et semer le froment que vous autres mangez, et nous mangeons le seigle et autres pauvres semences. Nous taillons les vignes et faisons le vin, et beuvons la despence et bien souvent de l'eau. — Ne vous chaille, dit Marcel ; si vous me voulez contenter, vous n'aurez faute de tout ce que vous sçauriez souhaitter. — Vous dittes bien tousjours

ainsi entre vous autres hommes, respondit Etiennette, jusques à ce que vous ayez obtenu vostre intention; mais, aprés que vous avez faict, vous vous en allez, et ne vous revoit-on jamais, et ce pendant les pauvres femmes sont abusées et deshonnorées du monde, et (qui plus est) vous vous en vantez, et lavez vostre bouche de nous, comme de vieilles charongnes trouvées sur les fumiers; je sçay bien la maniere de faire de vous autres citoyens de Padouë. — Or sus, c'est assez, dit Marcel, laissons les parolles et retournons aux faitz : voulez-vous faire ce que je vous ay dit ? » Etiennette respondit : « Allez-vous-en, je vous supplie, devant que mon mary vienne, car il s'en va tard, et n'arrestera gueres à venir; retournez demain sur le jour, et deviserons tant qu'il nous plaira; je vous ayme bien, par mon serment. »

Mais, par ce qu'il avoit grand desir de parler à elle, il ne se vouloit point partir, tellement qu'elle luy dit de rechef : « Allez-vous-en, s'il vous plaist, et ne tardez plus. » Marcel, voyant qu'Etiennette se courroussoit quasi, dit : « A Dieu vous dis, ma douce amie ; je vous recommande mon pauvre cœur, que vous avez entre voz mains. — Et vous aussi (mon esperance), respondit Etiennette; il est bien pour recommandé. — Jusques à demain si Dieu plaist, dit Marcel. — C'est assez dit », respondit Etiennette.

Quand ce vint au l'endemain, Marcel attendoit d'un grand desir le temps pour retourner voir Etiennette, et, quand il peut connoistre que l'heure d'y aller estoit venue, il s'en alla vers son logis, et la trouva en son jardin fossoyant quelques treilles. Et, si tost qu'ils se furent veuz, ils s'entresaluerent et se meirent à deviser, et, aprés qu'ils eurent long temps devisé, Etiennette luy va dire : « Mon amy, vous devez sçavoir que mon mary s'en ira demain au matin au moulin et ne sera point de retour que le l'endemain ensuyvant, et, si vous plaist, vous viendrez au soir sur le tard, et je vous contenteray ; mais ne faillez pas, et donnez-vous garde de me tromper. » Quand Marcel eut entendu ces bonnes nouvelles, il s'estima le plus heureux personnage de ce monde, et, ayant fait un saut, de la joye qu'il avoit, il se partit d'aveq elle. Si tost que François fut de retour au logis, la bonne commere s'en alla au devant de luy, et luy dit : « Sçavés-vous qu'il y ha, François ? Il faut aller au moulin, car nous n'avons plus à manger. — Il y faut aller, respondit François. — Je dis demain de grand matin, dit Etiennette. — Demain soit. Je m'en iray devant le jour emprunter une charette avec les bœufs à ceux pour qui je travaille ; puis je viendray charger et m'y en iray. » Ce pendant Etiennette s'en alla aprester le bled et l'ensacha, affin qu'il n'eût point autre affaire que de le char-

ger sur la charrette et s'en aller chantant. Quand ce vint le l'endemain, François chargea le bled que sa femme avoit ensaché le soir precedent, et s'en alla au moulin. Et, pourautant que c'estoit aux jours cours et que les nuictz estoient longues, joint que les chemins estoyent rompuz par les pluyes, fanges et glaces, aveq le froid merveilleux, le pauvre François fut contraint de demeurer toute la nuict au moulin; ce que Marcel desiroit, et Etiennette pareillement.

La nuict venue (suyvant l'assignation donnée) Marcel print une couple de bonnes poules bien grasses et toutes cuictes, avec du pain blanc et du vin sans eau, qu'il avoit apresté devant que se partir du logis, et s'en alla secrettement au travers des champs au logis d'Etiennette. Estant arrivé, il la trouva prés du feu, qui devidoit du filet. Alors ils commencerent à banqueter, et, aprés qu'ilz eurent bien repeu, ilz s'en allerent tous deux coucher dedans le lict. Et, ce pendant que le pauvre niaiz de François faisoit mouldre son bled au moulin, Marcel blutoit la farine dedans le lit aveq sa femme. Quand ce vint sur le poinct du jour, les deux amantz se leverent, de peur que Françoys ne les surprinst dedans le lict, et, ainsi qu'ilz devisoyent ensemble, voicy arriver Françoys, qui commença à siffler devant le logis, et commença à appeller Etiennette pour luy allumer du feu, à

cause qu'il mouroit de froid. Or, Etiennette (qui estoit rusée et cauteleuse), ayant entendu la voix de son mary, de peur qu'il n'advînt quelque mal à Marcel, et que le dommage et la honte ne tombast sur elle, s'en alla incontinent ouvrir l'huys et fit cacher Marcel derriere la porte; puis s'en alla au devant de son mary et le commença à caresser. Aprés que Françoys fut entré dedans la court, il dit à Etiennette : « Fay-moy du feu si tu veux, belle dame, car je suis transi de froid; par le sang de saint Quintin, je me suis gelé de froid, tellement que je n'ay jamais peu dormir. » Etiennette s'en alla incontinent au buschier, et print une bonne brassée de fagots et luy alluma le feu, se tenant tousjours prés du feu, de peur que François n'apperceust Marcel. Et, en devisant aveq luy de plusieurs propos, elle luy va dire entre autres : « Je vous veux faire un beau conte, mon mary. — Et qu'y a-il donc? respondit François. — Il est arrivé icy, dit-elle, ce pendant que vous estiez au moulin, un pauvre vieillard qui m'a demandé l'aumosne pour l'honneur de Dieu; et, pourautant que je luy ay donné du pain et une escuelle de vin, il m'ha enseigné une belle oraison pour conjurer le milan, laquelle j'ay aprins incontinent. — Est-il possible? respondit François. — Ouy, foy de compere, dit Etiennette, et si en suis fort joyeuse. — Je te prie que je la sache, respondit François. —

Il faut que vous la sçachiez, mon amy, dit-elle. — En quelle maniere ? respondit François. — Je le vous diray, dit-elle, si vous me voulez escouter. — Comment donq ? dit François; ne me tiens plus en attente, je te prie. — Il faut donc, dit-elle, que vous vous estendiez de toute vostre longueur comme si vous estiez mort (ce que je ne voudrois pas, par mon serment), et que vous tourniez la teste et les espaules vers la porte, aussi les genoux et les pieds contre l'ayvier. Puis je vous mettray un linge blanc sur le visage, aveq nostre boisseau, que je vous mettray en la teste. — Voire mais il n'y pourra pas entrer, dit François. — Si fera dea, respondit Etiennette : vous le verrez tantost. » Alors elle print le boisseau, et, le luy ayant mis sur la teste, luy dit : « Il ne pourroit estre mieux en ce monde. » Cela fait, dit Etiennette : « Ne vous remuez point et ne dittes mot, autrement nous ne ferions rien, car je prendray nostre sas et commenceray à sasser. Ce pendant vous direz l'oraison, et en ce faisant nostre conjuration sera faitte. Mais donnez-vous de garde sur tout de vous remuer jusques à tant que je l'aye dit par trois fois. Puis vous verrez si le hua fera plus rien aux pouletz. — Pleut à Dieu, respondit Françoys, que ce que tu dis fût vray ! Ne vois-tu pas que nous ne pouvons nourrir aucuns pouletz que ce diable de hua ne les mange tous, et n'en pouvons

tant edifier que nous puissions payer noz maistres et les grosses tailles, et pour achepter de l'huille, du sel et autres choses pour le mesnage? — Par ce moyen donq, dit Etiennette, nous nous ayderons du nostre. » Puis dit à François : « Or sus, couchez-vous » ; ce qu'il fit. « Estendez-vous bien », dit-elle. Et il taschoit de s'allonger tant qu'il pouvoit. « Voila qui va bien », dit Etiennette. Alors elle print un linge fort blanc et net, et luy couvrit le visage; puis print le boisseau, qui estoit assez long, et le luy fourra en la teste. Cela fait, elle print le sas, commença à sasser et dire l'oraison qu'elle avoit aprins, laquelle commençoit à la maniere que s'ensuit :

Tu es coquu aveques ta grimace,
Coquu te fais, et dans mon sas te sasse;
Fay mes poucins, qui sont bien vint et quatre,
Que le larron par mort ne puisse abbatre;
Que le renard malin ne les devore,
Et le gros rat ne les moleste encore;
Que mes petis la belette n'approche,
Et le milan glouton ne les accroche.
Toy qui te tiens derriere ceste porte,
Enten ce fait, de cela je t'enhorte,
Ou autrement je conclus et arreste
Notoirement que tu es une beste.

Aprés que Etiennette eut dit son oraison, en faisant continuellement, elle tenoit tousjours la veue tournée vers l'huis, en faisant signe à Marcel, qui estoit derriere l'huis, qu'il s'enfuît. Mais luy,

qui n'entendoit pas encores ceste pratique, ne sçachant à quelle fin Etiennette faisoit ce mistere, ne se remuoit aucunement; mais, pourautant que François se vouloit lever, il dit : « Est-ce fait? » Etiennette, qui voyoit Marcel ne s'oster point de là, respondit : « Ne vous bougez, de par Dieu! ne vous ay-je pas dit qu'il me faut faire cela par trois fois? Vous verrez que nous gasterons tout, puis que ne voulez pas demeurer en une place. — Point, point, dit-il, ce ne sera rien. » Tant y ha qu'elle le fit coucher de rechef, et commença la conjuration comme la premiere foys. Quand Marcel eut comprins ce qu'elle avoit fait, sans que François s'en doutast aucunement, s'enfuit incontinent. Voyant Etiennette que Marcel s'estoit retiré, elle paracheva son oraison pour maudire et conjurer le hua. Puis fit lever son coquu de mary, et luy alla ayder à descharger la farine qu'il avoit amené du moulin. Estant Etiennette en sa court, et voyant Marcel de loing qui s'en alloit hastivement, se mit à crier à haute voix : « Ah! le meschant oiseau! hay! hay! si tu y viens, si tu y retournes, en bonne foy, je t'en feray aller la queue basse! Vous semble-il qu'il soit gourmand? Cette meschante beste y retournoit encores. Dieu te doint le mal an. » Ainsi, toutefois et quantes que le hua venoit, et qu'il descendoit en la court pour emporter les pouletz, il se frottoit premiere-

ment à la poule, qui faisoit sa conjuration. Puis on ne savoit qu'il devenoit, et s'en alloit la queue basse, et ne nuisoit plus aux pouletz de François et de Etiennette.

La fable du Trevisan fit tant rire les dames qu'elles crevoyent quasi, et n'y avoit celuy en la compaignie qui ne l'eust estimé vray païsand, tant il le contrefaisoit bien. Mais, aprés que chacun cessa de rire, Madame tourna sa veue gracieuse vers le Trevisan, et luy dit : « Vrayement, Seigneur Benoit, vous nous avez si bien consolées ce soir icy que nous pouvons bien dire tout d'une voix que vostre fable n'ha point esté moindre que celle de Moulin. Mais, pour vostre contentement et de l'honnorable compaignie, proposez, s'il vous plaist, un enigme qui ne soit pas moins delectable que beau.» Le Trevisan, voyant le desir de Madame, ne luy voulut pas contredire, mais se leva et commença ainsi à dire :

Le sire Jou en avant et arriere
S'en va branslant, et chacun le peut voir;
L'un d'un costé, l'autre bien prés se tire;
Bientost aprés un se vint esmouvoir,
Qui va frappant sur quatre par derriere.
Si du premier tu le pourras savoir,
Pour mon amy tousjours je te retien :
C'est Jou, te dis-je, et tel te [le] maintien.

Aprés que le Trevisan eut, avec ses contenances de

païsand, recité son enigme, qui ne fut aucunement entendu, affin que chacun le peust facilement entendre, il l'exposa ainsi en son langage : « A fin de ne retarder la compagnie, sçavés-vous que signifie mon enigme? Je vous le diray, si vous ne le savés. Le sire Jou derriere et devant signifie le jou qui tient les bœufz liez ensemble à la charrue, et qui va haut et bas par les terres et par les chemins, estant veu de tous; et ceux qui sont deçà et delà, ce sont bœufz qui sont couplés; et celuy qui donne à quatre sur l'eschine est le bouvier qui va aprés avec son eguilon, piquant les bœufz, qui ont quatre pieds. » L'exposition du rustique enigme pleut generalement à un chacun, non pas sans grandes risées. Mais le Trevisan, qui savoit que c'estoit à la gracieuse Catherine de raconter sa fable ce soir, il se tourna vers Madame, et luy dit d'une contenance affable : « Madame (non point pour troubler le bon ordre commencé ny pour vous remontrer, veu que vous estes ma maistresse et singuliere dame, mais pour satisfaire à l'honneste desir de l'amiable compagnie), je trouverois bon que ce fust vostre plaisir de nous faire participans de voz biens, en nous racontant de vostre grace accoustumée quelque fable de plaisir et recreation. Et, si j'ay prins plus grande hardiesse qu'il ne m'appartient, ce que à Dieu ne plaise, je vous supplie m'avoir pour excusé, par ce que l'amitié que je porte à ceste honnorable compaignie est la cause principale de telle requeste. »

Madame, ayant entendu l'honneste et courtoise demande du Trevisan, baissa premierement les yeux en terre, non point par crainte ny par honte qu'elle eust, mais pourautant qu'elle pensoit que c'estoit plustost son office d'escouter, pour diverses raisons, que de raconter. Puis, d'une contenance gracieuse et honneste, jetta sa veue vers le Trevisan, et luy dit : « Seigneur Benoit, combien que vostre requeste soit pertinente et honneste, si ne deviez-vous pas pour cela estre si prompt à demander, pourautant que l'office de fabloyer appartient plustost à noz damoiselles qu'à moy. Au moyen dequoy il vous plaira m'avoir pour excusée si je ne satisfais pour le present à voz honnestes desirs, et de Catherine, qui doit ce soir avoir le cinquiéme ranc pour raconter la sienne, veu que le lieu luy est escheu par le sort. » Alors toute la joyeuse compagnie, qui desiroit grandement de l'ouir, se leva et commença à favoriser le Trevisan, en la priant humblement qu'elle ne deust point avoir esgard à la qualité de sa dignité, veu que le temps et le lieu permettent à un chascun, de quelque qualité et condition qu'il soit, de pouvoir raconter tout ce que bon luy semble. Madame, se voyant si doucement priée, afin de ne sembler point ingrate, respondit en sousriant : « Puis que c'est vostre plaisir, et que chascun se contente que je finisse ce soir avec une mienne fable, je le feray volontiers; et, sans plus faire aucune resistence, je la voy ainsi commencer. »



FABLE V.

Madame Modeste, femme du sire Tristan Sanquet, acquiert en sa jeunesse, avec ses mignons et amoureux, une grande quantité de souliers, qu'elle bailla en sa vieillesse à varletz et autres personnes de basse condition.

Les richesses et biens mal acquis le plus souvent perissent en bref espace de temps : car le devoir divin permet qu'ilz retournent par le mesme chemin qu'ils sont venuz; ce qui advint à une femme de Pistoye, de laquelle on ne parleroit pas comme on fait à present si elle eust esté autant sage et honneste comme elle estoit folle et dissolue. Et, combien que la fable que je vous veux raconter ne soit gueres convenable à nous, veu qu'il n'en sort que honte et deshonneur, qui obscurcit et souille l'honneur et la gloire de celles qui vivent honnestement, si vous la diray-je toutefois, veu que ce sera une

leçon et instruction pour suivre les bonnes et fuir les mauvaises, comme vous entendrez.

Vous devez donq entendre, tres-honnorables Dames, que en l'ancienne cité de Pistoye, en Tuscane, y avoit de nostre temps une jeune femme nommée Modeste, lequel nom n'estoit gueres convenable à sa personne, attendu sa mauvaise vie. Elle estoit assez belle et de bonne grace, au reste de basse condition, et avoit un mary qui se nommoit sire Tristan Sanquet, homme de bien et compaignable, estant du tout adonné à traffiquer, et toutes ses affaires luy prosperoyent assez bien. Or dame Modeste, qui estoit amoureuse tout outre, ne veillant continuellement en autre chose, voyant son mary estre du tout adonné à la marchandise et à solliciter ses affaires, voulut de son costé commencer un autre train de marchandise, sans le seu de son mary. Et, se mettant tous les jours, par maniere de passetemps, et tantost à une fenestre et tantost sur une galerie, regardoit tous ceux qui passoyent par la rue, et tous les jeunes gens qu'elle voyoit passer, elle les incitoit par œillades et autres contenances amoureuses à l'aymer. Tant y ha qu'elle meit si bonne diligence à mettre en avant sa marchandise, et y estoit si soigneuse, qu'il n'y avoit celui en toute la cité, fust-il riche ou pauvre, gentilhomme ou roturier, qui ne voulût prendre et gouster de sa marchandise.

Estant à la fin madame Modeste parvenue en grand estat et reputation, delibera de complaire à un chascun qui viendroit vers elle pour peu de cas; et de faict, pour toute recompence et salaire, elle ne demandoit autre chose qu'une paire de souliers qui fussent selon l'estat de ceux qui se donnoyent plaisir avec elle : car, si le mignon qui prenoit son passetemps avec elle estoit gentilhomme, elle demandoit des souliers de velours; s'il estoit artisan, de drap fin, et, s'il estoit mecanique, de cuir simple; tellement que la bonne dame avoit si grand aport que sa boutique n'estoit jamais vuide. Et, pourautant qu'elle estoit belle, jeune et de belle apparence, et que sa demande estoit petite, tous ceux de Pistoye la visitoyent volontiers, passans le temps avec elle, et recueillans les derniers fruitz d'amour. Somme, dame Modeste avoit desja remply un plein magasin de souliers pour recompence de ses labeurs, et y en avoit un si grand nombre de toutes sortes que qui eust esté à Venize, et visité toutes les boutiques, il n'en eust point trouvé la tierce partie, au regard de ceux qui estoyent en son magasin.

Advint que le sire Tristan, son mary, eut affaire de ce magasin pour mettre quelque marchandise qui luy estoit arrivée de divers lieux, et, ayant appellé dame Modeste, sa bien aymée, luy demanda les clefz de son magasin, lesquelles elle luy pre-

senta sans faire autre excuse. Le mary ouvrit le magasin, et, cuidant le trouver vuide, le trouva plein de souliers de diverses façons et qualitez, comme nous avons desja dit, dond il fut tout estonné, ne se pouvant imaginer d'où procedoit une si grande abondance de souliers ; et, ayant appellé sa femme, luy demanda que signifioit un si grand nombre de souliers qui estoient en son magasin. La bonne dame, qui estoit du tout resolue, luy va respondre : « Que vous en semble, mon mary Tristan ? Estimiez-vous estre seul marchand en cette ville ? Vous estes bien abusé, car les femmes entendent bien la marchandise. Et, si vous estes gros marchand et maniez beaucoup d'affaires et de grosse importance, je me contente de ce petit train, et ay mis ceste marchandise dedans le magasin, affin qu'elle fust plus asseurée. Ne laissez pas de poursuivre voz traffiques aveq toute diligence, de mon costé je feray fort bien mon devoir de soliciter les miennes. » Le sire Tristan, qui ne pensoit point plus outre, trouva bon l'esprit et industrie de sa prudente femme, luy conseillant de continuer telle magnanime entreprinse.

Continuant ainsi dame Modeste secrettement ce train amoureux, ayant bon revenu de l'exercice de sa douce marchandise, devint si riche en souliers que non seulement Pistoye, mais aussi toute grande cité en eust esté fournie plus que à suffisance. Ce

pendant qu'elle fut jeune, belle et de bonne grace, la marchandise ne luy faillit jamais. Mais, par ce que le leger temps surmonte toutes choses, donnant le commencement, le milieu et la fin à tout, dame Modeste, qui avoit esté autrefois fresche, ronde, belle et en bon poinct, changea de visage, et non pas de vouloir; elle changea aussi son poil et ses plumes en rides espouventables, ayant le visage contrefaict, les yeux pleurans, les tetons vuides tout ainsi qu'une vessie desenflée, et, quand elle venoit à rire, elle montroit des rides si hideuses que chascun qui la regardoit en estoit tout estonné et se mettoit à rire.

Estant donq devenue vieille contre son vouloir, ne trouvant plus personne qui l'aymast et luy feit la court comme au paravant, et voyant que la marchandise des souliers cessoit, se tourmentoit en elle-mesmes. Et, pourautant que depuis le commencement de sa jeunesse jusques à l'heure presente elle s'estoit adonnée à la paillardise et avarice, en quoy elle s'estoit tant accoustumée et nourrie que fut onques femme de ce monde, encores ne trouvoit-elle aucun moyen de se pouvoir abstenir de tel vice. Et, combien que de jour en jour l'humide radical (par lequel toutes plantes prennent vigueur, croissent et s'augmentent) vint à deffaillir, si ne laissoit-elle pas de continuer en son mauvais et desordonné appetit. Se voyant donq privée de

toute beauté de jeunesse, n'estant plus caressée ny mignardée par les muguetz comme elle souloit, elle print nouvelle deliberation. Et de fait, s'estant mise sur une galerie de son logis (assez eminente), elle commença à faire l'amour avec tous les varletz, portefais, ramonneurs de cheminées et autres canailles qui passoyent par la rue, et tant qu'elle en pouvoit recouvrer, autant en tiroit-elle à sa devotion, prenant avec eux son plaisir acoutumé; et, tout ainsi qu'elle avoit taxé ses amoureux du temps passé en une paire de souliers (selon leur qualité et condition) pour le salaire de son insatiable luxure, aussi, au contraire, elle en donnoit une paire pour recompence de celuy qui estoit le plus mastin et luy rembourroit mieux son pelisson.

Tant y ha que dame Modeste estoit venue en telle extremité que tous les belistres et canailles de Pistoye couroyent vers elle, les uns pour en prendre plaisir, aucuns pour s'en moquer, et les autres pour recevoir le gentil salaire qu'elle donnoit. Somme, devant qu'il passast peu de jours, le magasin qui avoit esté plein de souliers fut en peu de temps vuide.

Advint que le sire Tristan voulut voir secrettement comment se portoit la marchandise de sa femme, et, ayans prins les clefz du magasin sans le sceu de sa femme, le vint à ouvrir, et, y estant entré, trouva que tous les souliers estoyent

esvanouiz, tellement que le sire Tristan en fut tout estonné, ne se pouvant imaginer comment sa femme avoit peu despecher tant de souliers qui souloyent estre dedans le magasin. Et, estimant que sa femme fût toute d'or et d'argent, pour le grand train et distribution qu'elle en avoit fait, se commença à consoler en soymesmes, esperant de s'en ayder quand il en pourroit avoir besoing. Et, l'ayant appellée à soy, luy dit telz propos : « Escoutez, ma femme, m'amie et sage, j'ay ce jourd'huy ouvert votre magasin, et ay voulu voir comment se portoit vostre loyale marchandise ; et, pensant que les souliers fussent multipliez depuis l'heure que je les veiz jusques à present, j'ay trouvé qu'ilz sont diminuez, dond j'ay esté tout estonné. Puis j'ay pensé en moymesmes que vous les pouvez avoir venduz, et que vous en avez tiré un grand denier ; tellement que j'en ay esté tout consolé. Et, si ainsi estoit, ce nous seroit un grand avancement. » Alors dame Modeste luy respondit avec un grand souspir, qui se partit du plus profond du cœur : « Sire Tristan, mon mary, ne vous esbahissez point de cela, car les souliers que vous vistes en si grande abondance s'en sont allez par le mesme chemin qu'ils estoient venuz, et soyez asseuré que les choses mal acquises s'en vont en briefve espace de temps et perissent. Pourquoy ne vous en estonnez point. » Le bon sire Tristan,

qui n'entendoit pas le mistere, ne seut que dire, et, craignant qu'il ne luy en advînt autant en sa marchandise, ne voulut point passer outre, mais commença à avoir l'œil de plus prés à sa marchandise, craignant qu'elle ne declinast comme celle de sa femme. Se voyant dame Modeste abandonnée de tous hommes et privée des souliers qu'elle avoit gagné avec si grand douceur, elle tomba en une griéve maladie pour la douleur et passion qu'elle sentoit, et, estant devenue en peu de temps etique, finit miserablement ses jours. Voila dond comment dame Modeste, bien depourveue d'esprit, finit sa marchandise avec la vie, à son grand deshonneur et vitupere.

Estant la brieve fable de Madame finie, chacun commença à rire d'un grand courage en blasmant grandement dame Modeste, qui vivoit modestement en toutes autres choses, excepté en sa luxure. Outre plus, ilz ne se pouvoyent tenir de rire quand ilz venoient à considerer que les souliers avoyent esté acquis doucement et perduz par un mesme moyen. Mais, par ce que Catherine avoit esté cause d'esmouvoir le Trevisan pour faire que Madame racontast sa fable, elle la vint à piquer et larder avec quelques douces parolles. Puis, pour punition de telle faute commise, elle luy commanda expressement qu'elle recitast un enigme qui ne fust point impertinent à la fable

qu'elle venoit de raconter. Alors Catherine, entendant le commandement de Madame, se leva incontinent, et, se tournant vers elle, luy tint tels propos : « Madame, les broquards que vous m'avez maintenant donné ne me sont point odieux, ouy bien de m'avoir donné la charge de raconter chose qui ne se parte point du subjet de la fable par vous racontée; cela certainement m'est grief, car je ne pourray pas dire chose qui vous soit agreable, puis que je suis ainsi prinse au despourveu. Toutefois, puis qu'il vous plaist que je fasse reparation de ma faute, je le feray comme vostre obeïssante fille et humble servante, et diray ainsi :

S'estant soudain la belle dame assise,
De luy lever sa cotte je m'avise,
Et, desirant la rendre bien contente,
Mon cas en main alors je luy presente;
Puis, luy haussant sa belle jambe nette :
« Tout beau, dit-elle, la chose est trop estroitte. »
Donq, pour luy faire un plaisir plus avant,
Je le retire et le remetz souvent.

Le plaisant enigme raconté par Catherine ne fit pas moins rire la compagnie que la joyeuse fable de Madame. Et, pourautant qu'il fut salement interpreté par plusieurs, elle voulut monstrer son honnesteté par beau moyen, en disant : « Mes treshonorées Dames, la vraye exposition de nostre enigme recité ne signifie autre chose que le soulier estroit : car,

quand la femme veut essayer ses souliers, elle s'assied, et le cordonnier, tenant le soulier en sa main, luy vient à hausser la jambe, et la femme luy dit : « Faittes tout beau, car le soulier est trop estroit et « me blesse. » Alors le cordonnier l'oste et le remet par plusieurs fois, jusques à tant que la femme se parte contente de luy. »

Aprés que l'enigme de Catherine fut raconté et resolu, estant grandement loué de toute l'honnorable compagnie, Madame, connoissant qu'il estoit desja tard, commanda, sous peine d'encourir en sa male grace, que nul se partist, et, ayant fait appeller le sage maître d'hostel, luy commanda de faire dresser les tables en la grande sale, et, ce pendant que le souper s'appresteroit, on feroit quelques dances. Le bal finy et les deux belles chansons doucement chantées, Madame se leva et print par la main le seigneur ambassadeur, avec le seigneur Pierre Bembe et tous les autres, et les mena en la chambre preparée, où, estant baillée l'eau aux mains, chacun s'assist selon son degré et dignité; puis on commença à banqueter aveques bonnes et delicates viandes, vins frais et exquis.

Le festin finy avec propos amoureux, estant un chascun devenu plus joyeux qu'au paravant, on commença à desservir, puis on se mit à dancer. Mais, pour autant que l'aube fresche et rougissante com-

mençoit desja à apparoistre, Madame fit allumer les torches, et accompagna le seigneur ambassadeur jusques aux degrez, en le priant de se trouver à l'assemblée suivant l'ordre accoustumé; ce qu'il fit avec tous les autres.





NOTES

DU SECOND VOLUME

TROISIÈME NUIT

Fable i. — Une histoire de ce genre se trouve dans le *Pentamerone* de Basile, I, 3 ; elle se rencontre aussi, mais d'une manière peu satisfaisante, dans un conte allemand inséré dans la collection des frères Grimm. L'*Edda* offre également quelques traits qu'on peut rapprocher du conte italien.

Dans les contes orientaux traduits par Caylus (Amsterdam, 1780, II, 323), on peut lire l'histoire de cinq pêcheurs qui rencontrent en pleine mer un homme marin et qui lui rendent des services qu'il récompense avec générosité.

Divers contes populaires montrent des poissons doués de facultés surnaturelles et conférant de grands bienfaits à des hommes qui leur ont prêté secours.

Cette fable occupe le nº 13 parmi les vingt qu'a choisies Schmidt.

Transcrivons ici la note de Lainez : « Aloïse Cynthio

degli Fabrizii raconte, dans son *Libro dell' origine degli volgari proverbj,* l'histoire d'un pêcheur qui, par l'opération merveilleuse d'un poisson-fée, sentit tout à coup croître en lui copieusement la partie qui le faisait homme, et de plus parut si semblable, tant de taille que de visage, au roi du pays, qu'on n'aurait pu distinguer l'un de l'autre si, s'étant dépouillés tous deux, la différence seule que mit entre eux la nudité n'eût déterminé la reine à reconnaître pour roi le pêcheur. A propos de quoi, dans le poème sur la mort du roi d'Éthiopie, on peut voir la décision de Proserpine en faveur de Zagachrist au préjudice de Pluton. »

Ce Zagachrist était un imposteur qui se montra à Paris au XVII[e] siècle, et la *Biographie universelle* lui a consacré un article d'une ampleur peu en rapport avec l'importance du personnage.

Fable ii. — Ce récit est un de ceux dans lesquels Straparole a mis le plus de ce merveilleux qui est toujours un élément de succès ; le cheval-fée, le poisson et le faucon, qui possèdent le don de la parole, nous transportent dans un monde imaginaire. Les épopées chevaleresques ont fourni à des rédactions en prose des courriers pourvus de facultés extraordinaires ; le cheval Bayard joue un rôle fort important dans la *Très plaisante Histoire de Maugis d'Aigremont* (Paris, 1527), dans la légende si populaire des Quatre Fils Aymon ; nous le retrouvons dans l'*Orlando innamorato* de Boïardo.

Les récits fabuleux du Moyen Age relatifs à Alexandre montrent le célèbre Bucéphale comme doué de qualités surnaturelles. *Les Mille et une Nuits* racontent les prouesses d'un cheval enchanté qui vole dans les airs et qui se retrouve dans le roman de *Pierre de Provence.* Chaucer, dans un de ses *Canterbury Tales,* mentionne un cheval surnaturel que le roi d'Arabie envoie en présent au roi des Tartares. La littérature scandinave présente aussi des exemples semblables qu'il ne saurait être question de signaler ici.

Fable iii. — Schmidt a traduit ce conte en l'intitulant

« le Serpent » (*die Schlange*) ; il appartient à ce monde surnaturel dans lequel notre *novelliero* pénètre parfois. Il n'est pas rare de rencontrer, dans les productions du Moyen Age, des serpents qui confèrent aux humains de grands bienfaits. La reconnaissance d'un serpent se montre dans un conte indien qui fait partie de l'ouvrage de Siméon Seth : *Sapientia Indorum* (1698). (Voir aussi le *Directorium humanæ vitæ* de Jean de Capoue, imprimé vers 1480), et les contes turcs traduits par Cardonne (*Cabinet des Fées*, t. XVIII, p. 206).

Nous lisons dans les *Gesta Romanorum*, cap. CV, qu'un serpent guérit l'empereur Théodose devenu aveugle. Les contes de fées nous montrent parfois ces créatures fantastiques transformées en serpents ; le nom de Mélusine suffit pour rappeler une fable restée célèbre ; mentionnons encore un des contes de Mme d'Aulnoy, *le Prince Lutin*. Des serpents figurent aussi dans des contes populaires de l'Allemagne, où ils procurent de grandes richesses à des personnes qui leur ont rendu service. Dunlop, dans son *History of Fiction*, indique une imitation de la « fable » de Straparole dans *les Illustres Fées* (*Cabinet des Fées*, tome V), mais il y a de grands changements peu heureux.

Le riche et superbe palais que Blanchebelle fait surgir de terre en une nuit rappelle les merveilles que produit, dans *les Mille et une Nuits*, la lampe d'Aladin.

Fable iv. — Cette fable est la neuvième dans la traduction de Schmidt ; notre conteur a dû en prendre l'idée dans un autre *novelliero*, le *Pecorone*, nouvelle 2, journée IX ; Mme d'Aulnoy l'a imité dans son *Oiseau bleu couleur du temps*.

Rien de plus commun parmi les contes de tous les peuples que les métamorphoses d'hommes en animaux ; on en trouve des exemples dans les Évangiles apocryphes [1]. Un

---

1. Voir l'Évangile de l'enfance, chap. XX et XXI, page 73, des *Évangiles apocryphes traduits et annotés* par G. Brunet,

conte piémontais indiqué par M. Cosquin (*Romania*, n° 37, p. 118) nous montre un crapaud qui épouse une jeune fille et qui, fort heureusement, se transforme en un beau jeune homme. Dans un conte danois, c'est un loup qui est le héros d'une pareille aventure. Un homme changé en âne joue un grand rôle dans un conte qui fait partie d'un livre sanscrit, *la Sinhâsana dvâtrinçika* (*les Trente-deux Récits du trône ;* voir p. 129).

Le thème des *animaux reconnaissants*, qui se montre chez Straparole, est fréquent dans les contes vulgaires ; il vient de l'*Inde ;* avons-nous besoin de rappeler que, dans le mythe de Psyché, des animaux exécutent pour elle les tâches les plus difficiles.

Fable v. — Cette fable nous est parvenue dans des récits différents ; elle se rencontre d'abord dans les *Gesta Romanorum*, cap. cxi ; *Violier des histoires romaines*, p. 265 ; l'étrange métamorphose de la nymphe Io en vache y est le sujet d'un conte dont la source est dans Ovide. Ce chapitre est intitulé : *De custodia et circumspectione habenda ad gregem commissum*, p. 451, de l'excellente édition publiée par Hermann Oesterley (Berlin, 1872, in-8°); ce savant indique, p. 730, quatorze ouvrages différents dans lesquels se rencontrent des récits analogues, entre autres *les Mille et un Jours*, et diverses publications germaniques.

Une histoire ayant de la ressemblance avec celle qui nous occupe se rencontre dans le recueil des *Quarante Vizirs*, contes d'origine persane. Schmidt signale un conte populaire allemand qui date du XVIe siècle et qui figure dans une intéressante collection de récits de ce genre mis au jour par Otmar, à Brême, en 1804, sous le titre de : *Nachtigall* (le Rossignol).

Paris, Franck, 1848, traduction reproduite dans le *Dictionnaire des apocryphes* (Paris, Migne, 2 vol. gr. in-8°), Jésus guérit un jeune homme que des sorciers ont transformé en mulet.

QUATRIÈME NUIT

Fable i. — Ce conte occupe la treizième place dans la traduction de Schmidt; Straparole en a puisé l'idée dans le roman de *Merlin*, dont le succès fut grand au Moyen Age, et qu'il connaissait à coup sûr, puisque, dès 1480, il avait paru à Venise une *Historia di Merlino*, réimprimée en 1480, en 1486, en 1501, en 1506. Dans le roman d'origine bretonne, c'est Jules César, roi de Rome, que notre conteur a remplacé par Cacus, roi de Bettinie; il substitue à l'enchanteur Merlin un satyre, personnage fabuleux qui joue un certain rôle dans les récits des auteurs anciens. (Voir l'ouvrage de F. Hedelin, *Des satyres, brutes et monstres, de leur nature et adoration*, Paris, 1627, in-8°.)

Le roman des *Sept Sages* contient un épisode qui rappelle notre « fable ». Gueullette l'a imitée avec peu de goût dans ses *Mille et un Quarts d'heure* (*Cabinet des Fées*, t. XXI); on peut consulter aussi la curieuse *Collection of popular Tales for the Nursery*, par Tabbard (London, 1809).

Fable ii. — La conclusion de cette « fable » est peu morale; le vieux mari trompé est au moment d'être brûlé vif; il est trop heureux d'en être quitte pour le bannissement à perpétuité.

L'anecdote du galant caché dans un coffre se retrouve souvent avec des variantes. Mentionnons le *Discours très facétieux et véritable d'un ministre de Cleyrac en Agenois, lequel, estant amoureux de la femme d'un notaire, fut enfermé dans un coffre et vendu à l'enquant;* il existe diverses éditions de ce livret, 1615, 1619, etc.

Fable iii. — Cette « fable » est la première dans la traduction de Schmidt; elle est d'origine orientale; on la retrouve dans *les Mille et une Nuits*, et elle figure, plus ou moins modifiée, dans les contes allemands recueillis par Grimm; on la rencontre également en Écosse (*Popular Bal-*

lads, publiées par Jamieson, Edinburgh, 1806, I, 50); voir aussi Walter Scott : *Minstrelsy of the Scottish Borders*, Edinburgh, 1802-1803, 3 vol. in-8°, réimprimés à diverses reprises.

La colombe qui apporte l'eau peut être envisagée comme une invention de Straparole; le spirituel Vénitien Gozzi l'a reproduite dans une des productions fantastiques qui forment ses *Fiabe teatrali*.

Le dragon mythologique qui gardait les pommes d'or du jardin des Hespérides est ici devenu un basilic; l'arbre du soleil et de la lune, qui se trouve dans les régions de l'Inde, est mentionné dans les récits merveilleux dont le Moyen Age se plut à embellir l'histoire d'Alexandre (voir le *Liber Alexandri Magni de prœliis*, Argentorati, 1489; plusieurs fois réimprimé [1]).

C'est au moyen d'un miroir, comme dans le récit de Straparole, que le conquérant macédonien triomphe de ce monstre; notre auteur a peut-être puisé ce récit dans les *Gesta Romanorum*, cap. 139.

L'épisode du miroir se rencontre aussi dans l'*Orlando innamorato* de Boiardo.

L'oiseau doué du don de sagesse et de prophétie tient une place honorable dans les contes qui charmèrent les habitants de l'Orient et ceux du Nord. L'oiseau merveilleux qui se tenait sur le trône de Salomon est mentionné dans le Koran (sura 27); voir aussi *les Quarante Vizirs* (*Cabinet des Fées*, XVI, 85) et la *Suite des Mille et une Nuits* (*id.*, XXXIX, 173). Un perroquet se montre également de la façon la plus remarquable dans le recueil de contes traduits du persan et publié à Londres en 1801 : *Tooti-Nameh, or Tales of a Parrot*.

Fable iv. — C'est dans le *Pecorone* (journée I, nouv. 1)

---

1. Une très intéressante étude sur les curieuses légendes circulant dans le Moyen Age au sujet d'Alexandre, se trouve dans les *Mélanges d'histoire littéraire* de Guillaume Favre, Genève, 1856, tome I, p. 185.

et dans Masuccio (partie IV, nouv. IV) que Straparole a pris cette histoire.

Fable v. — Les conteurs italiens ont parfois mis en scène des personnages allégoriques du genre de ceux que rencontre Flamine. L'Envie (*l'Invidia*), qui ne meurt jamais, figure dans un des contes ou proverbes de Cinthio degli Fabrizii.

CINQUIÈME NUIT

Fable i. — Cest le troisième des contes composant le volume publié par Schmidt.

Les hommes sauvages jouent un rôle assez important dans diverses fictions. Un écrivain saxon, Praitor (*Prætorius*), a recueilli toutes sortes de faits apocryphes à cet égard dans un volume curieux publié à Magdebourg en 1668 et consacré à la description des singularités de la race humaine disséminée sur la surface de la terre; livre en allemand, bien que, selon un usage alors répandu, le titre soit en latin : *Anthropodemia Plutonica, das ist, neue Weltbeschreibung von allerten wunderbaren Menschen.*

D'après une chronique de la ville de Gotzlar, imprimée en 1666, on captura, l'an 1250, dans les montagnes du Harz, deux sauvages, mâle et femelle; celle-ci avait été atteinte d'un coup de flèche dont elle mourut; le mâle fut en partie apprivoisé, mais il était dépourvu de raison, il hurlait souvent; il finit par s'échapper, et on ne le revit plus.

Il serait superflu d'invoquer les témoignages de quelques poètes allemands du moyen âge ou de citer un passage de l'*Orlando innamorato* de Boiardo :

« *Huom non hebbe giamai cotanta forza.* »

Un écrivain qui savait beaucoup, mais dont le cerveau

était mal équilibré, Théophraste Paracelse, parle en connaissance de cause des hommes sauvages, qu'il appelle *sylvestres*. Ils appartiennent au chaos, qui est leur élément ; mais ils n'en sont pas moins, comme tout ce qui existe, des créatures de Dieu ; ils sont privés de l'usage de la parole.

Au milieu des géants, des nains, des enchanteurs, les romans de chevalerie placent parfois des hommes sauvages ; voir entre autres *Valentin et Orzon*, Lyon, 1489, in-fol., plusieurs fois réimprimé ; il s'en rencontre également dans *les Mille et une Nuits* et dans les fictions orientales.

Le cheval-fée s'est déjà montré dans les récits de notre conteur (Nuit III, fable II).

Straparole s'est d'ailleurs souvenu de la *Très plaisante et récréative Histoire des faictz, gestes et prouesses du très preux chevalier Guérin* (Lyon, 1530) ; avant d'arriver en France, ce roman de chevalerie avait vu le jour en Italie, à Padoue, dès l'an 1473, et de nombreuses éditions attestaient son succès.

Fable II. — Jannet fait observer que la poupée dont le roi Drusian fait usage n'est pas du nombre des objets auxquels Gargantua a recours, si du moins il faut s'en rapporter à Rabelais.

Dans un conte sicilien, une jeune femme ouvre un coffret d'où il sort une foule de petites poupées qui se mettent à danser.

La merveilleuse propriété de la poupée d'Adamantin et de Cassandre rappelle une facétie italienne du XVI[e] siècle, plusieurs fois réimprimée et que Straparole connaissait probablement : *Historia di Campriano contadino, il qual era molto povero et aveva sei figliuole da maritare et faceva cacar danari al suo asino.*

Des circonstances à peu près analogues, mais plus gracieuses, se rencontrent parmi les fictions de l'Orient. Le héros d'une histoire du *Tooti-Nameh* persan a le don de voir, toutes les fois qu'il ouvre la bouche, des roses tomber de ses lèvres. Dans un conte populaire actuel de l'Inde, ce sont des perles, des pierres précieuses qui s'échappent de la bouche d'une princesse dès qu'elle l'ouvre.

Fable iii. — Nous pouvons citer l'*Histoire des trois bossus de Besançon,* conte qui est une imitation défigurée des *Trois Bossus,* fabliau d'un trouvère du XIIIe siècle, nommé Durand, inséré dans le recueil de Barbazan, et en prose dans celui de Legrand d'Aussy. Gueulette a placé, dans ses *Contes tartares,* un récit un peu modifié; il convient l'avoir pris à notre Straparole. Quant à l'*Histoire* en question, M. Nisard en fait mention dans son *Histoire des livres populaires,* 1864, t. I, p. 237-241 : « C'est bien, dit-il, la chose la plus plate du monde ; le niais le dispute à l'invraisemblable. » Un conte qui rappelle celui de notre conteur italien figure dans *les Mille et une Nuits,* ainsi que dans les *Facétieuses Journées choisies de tous les plus excellents auteurs étrangers,* par G. C. D. T. (Gabriel Chappuis, de Tours), Paris, 1584 ; volume curieux, devenu rare ; un bel exemplaire a été payé 660 fr. à la vente L. de M. (Lebeuf de Montgermon) en 1878.

Fable iv. — La ruse de la femme qui prive pour un moment son mari de l'usage de la vue a été maintes fois racontée. Elle est d'origine indienne, car on la trouve dans l'*Hétopadesa* (*le Vieux Marchand et la Jeune Femme*), p. 40 de la traduction de M. Édouard Lancereau, 1855 ; elle se rencontre dans la *Disciplina clericalis* [1] de Pierre Alphonse, dans divers fabliaux, dans le *Pecorone,* et de là dans les *Facétieuses Journées* (journée VII, nouv. x). Sabadino degli Arienti, dont les *Novelle* parurent en 1484, Bandello, Malespini et bien d'autres, ne laissèrent pas échapper ce trait d'astuce féminine ; la seizième des *Cent Nouvelles nouvelles* est intitulée *le Borgne aveugle ;* elle a passé, avec quelques

1. La *Disciplina clericalis,* composée vers la fin du XIe siècle, est un recueil curieux de petits contes moralisés selon l'usage du temps. Val. Schmidt, le traducteur et l'annotateur de notre Straparole, en a publié une bonne édition à Berlin en 1827 ; il en existe une ancienne traduction française exécutée au XVe siècle ; elle a été imprimée à Paris, en 1824.

faibles changements, dans les *Facétieux Devis des Cent et une Nouvelles*, par de La Motte-Roullant, 1550 (nouv. XXIV) : « De la cautelle que feist une damoyselle à son mari pour faire évader son amy caché en sa chambre. » Nous pourrions citer encore la reine de Navarre (*Heptameron,* nouv. VI), Henry Estienne, les *Sérées* de Bouchet, une pièce de vers latins de La Monnoye : *Uxor coclitis*. S'il faut s'en rapporter à l'autorité discutable de la duchesse d'Orléans, mère du Régent, l'aimable Henriette d'Angleterre, la belle-sœur de Louis XIV, au moment d'être surprise par son mari avec le comte de Guiche, échappa au péril qui la menaçait, grâce à la présence d'esprit d'un valet de chambre qui frappa de sa tête le visage du prince ; des mouchoirs mouillés furent très à propos appliqués sur cette face meurtrie.

Fable v. — Le sujet de cette fable a plusieurs fois été traité ; on nous a montré la courtisane se faisant payer dans sa jeunesse et amassant ainsi les moyens de payer lorsqu'elle sera devenue vieille.





TABLE

DU SECOND VOLUME

TROISIÉME NUICT

Pages

FABLE I. — Un nommé Pierre, estant insensé, retourna en son bon sens par le moyen d'un poisson nommé ton, qu'il print et delivra de mort, et print en mariage la fille du roy Lucian, laquelle il avoit engrossy par enchantemens. 3

FABLE II. — Dalphrene, roy de Tunis, ayant deux enfans, l'un nommé Listic, et l'autre Livoret, depuis surnommé Porcarol, à la fin print en mariage Attarante, fille du roy de Damas 17

FABLE III. — Blanchebelle, fille de Laberic, marquis de Monferrat, est envoyée par la maratre de Ferrandin, roy de Naples, pour estre tuée ; mais les serviteurs luy couperent les mains et creverent les yeux, et depuis fut guarie par une couleuvre, et s'en retourna joyeuse vers Ferrandin. 39

FABLE IV. — Fortunio, ayant receu une injure du pere et de la mere, s'en alla vagabond par le monde, et par cas d'adventure se trouva en un bois où il trouva trois animaux qui le recompenserent. Puis,

Pages

estant en Pologne pour une jouste, il obtint en mariage Doralice, fille du roy. 59

Fable V. — Isotte, femme de Lucafer Albani, de Bergam, cuidant par finesse decevoir Travaillin, vacher de son frere Emilian, pour le trouver menteur, perdit la metairie de son mary, et s'en retourna au logis avec la teste d'un taureau, les cornes dorées, et toute honteuse 77

QUATRIÉME NUICT

Fable I. — Richard, roy de Thebes, avoit quatre filles, l'une desquelles s'en alla vagabonde par le monde, et de Constance se fit appeller Constantin, et arriva en la court de Cacus, roy de Bettinie, lequel, par ses prouësses et bonnes conditions, la print en mariage. 91

Fable II. — Hermion Glauce d'Athenes print en mariage Philene Centurionne, et, estant devenu jaloux d'elle, l'accusa en plein jugement ; et, par le moyen de son amy Hypolite, fut delivrée et Hermion condemné 109

Fable III. — Lancelot, roy de Provins, espousa la fille d'un boulenger, de laquelle il eut trois enfans masles, qui, estans persecutez par la mere du roy, finalement, par le moyen d'une eau, d'une pomme et d'un oiseau, ilz vindrent en la connoissance du pere 120

Fable IV. — Nerin, filz de Galois, roy de Portugal, amoureux de Janeton, femme de maistre Raymond Brunel, phisicien, jouit de ses amours, et la mena avec soy en Portugal, et maistre Raymond en mourut de desplaisance. 142

Pages

Fable V. — Flamine Veralde se partit d'Hostie, et va cherchant la Mort; et, ne la trouvant pas, vint à rencontrer la Vie, qui luy fit voir la Crainte et essayer la Mort 157

CINQUIÉME NUICT

Fable I. — Guerrin, filz unique de Philippes Marie, roy de Sicile, delivra un homme sauvage de la prison du pere; et la mere, pour la crainte du pere, l'envoya en exil; et l'homme sauvage, estant apprivoisé, delivra Guerrin de plusieurs grands inconveniens. 171

Fable II. — Adamantine, fille de Bagolane Savonnois, fut espousée à Drusian, roy de Boheme, par le moyen d'une poupée. 194

Fable III. — Berthaud de Valsable eut trois enfans, tous trois bossuz et d'une mesme façon, l'un desquelz s'appelle Jambon, et va par le monde cherchant sa bonne fortune; et, estant arrivé à Romme, il fut tué et jecté dedans le Tibre aveq deux autres siens freres. 208

Fable IV. — Marcel Vercelois fut amoureux d'Etiennette, femme de François Rabot, laquelle le feit venir en sa maison pour jouir d'elle à son plaisir, et, ce pendant qu'elle conjuroit son mary, il se sauva secrettement. 229

Fable V. — Madame Modeste, femme du sire Tristan Sanquet, acquiert en sa jeunesse, avec ses mignons et amoureux, une grande quantité de souliers, qu'elle bailla en sa vieillesse à varletz et autres personnes de basse condition. 244

Notes 255

Imprimé par D. Jouaust

POUR LA

PETITE BIBLIOTHÈQUE ARTISTQIUE

M DCCC LXXXII

